

nœoonnwes

maffiyo en EquateŒ

Par Elisabeth EHiot

E Elliot

**Au seuil de**

**L’ETERNITE**

I

I

**/\* EDITIONS-J**

rareb

© HARPER and ROW

10 EAST 53 rd STREET

NEW YORK, N.Y 10022, USA

© Édition Française

Éditions Farel — B.P. 50

94122 Fontenay-sous-Bois Cedex

FRANCE

1édition Août 1986

Traduction : Josette Coleman

Couverture : Jacques Maré

Tous droits réservés

ISBN 2-86314-059-0

*Préface*

Un grand nombre de personnes, des jungles de l’Equateur

aux gratte-ciel de New York, ont participé à la rédaction

de cette histoire. Quand les quatre autres veuves, Barbara

Youderian, Marj Saint, Marilou Mac Cully, et Olive

Fleming, se sont trouvées soudain chargées d’une double

responsabilité, elles ont pris le temps de rassembler les

agendas, les lettres, les récits et autres écrits de leur mari,

et me les ont communiqués. Abel C. Van Der Puy, de la

station de radio missionnaire HCJB à Quito, en Equateur,

passa de nombreux mois à assembler les documents pour

un article de Sélection rédigé par Clarence W. Hall paru

dans le numéro d’août 1956. Je me suis inspiré en toute

liberté de ces derniers pour écrire la version détaillée de cette

histoire. Jozéfa Stuart, membre du personnel de « Magnum

Research », s’est rendue tout spécialement en Equateur pour

permettre aux éditeurs d’acquérir un grand nombre de

renseignements supplémentaires indispensables à la rédaction

de ce livre.

La plupart des faits concernant les Indiens Aucas nous

ont été fournis par Rachel Saint, sœur du pilote

missionnaire, elle-même renseignée par un Indien ayant

réussi à s’échapper de la tribu. Sam, frère de Nate Saint,

5

les Incas. Indique aussi la langue parlée encore à l’heure

actuelle par ce peuple. (Cette langue leur fut imposée par

les conquérants). « Quichua » est l’orthographe

équatorienne de Kechua ou Quechua. Dans ce livre Quichua

désigne les Indiens des plaines — vivant dans les forêts

orientales, où Jim Elliot, Ed Mc Cully, et Pierre Fleming

ont travaillé.

*Quito :* Capitale de l’Equateur.

*Shandia :* Station missionnaire où Pierre Fleming et Jim

Elliot ont travaillé quand ils se rendirent d’abord dans la

jungle. Les Mc Cully y vécurent pendant une période

d’abord dans la jungle. Les Mc Cully y vécurent pendant

une période et plus tard, les Elliot.

*Shell Mera :* Base des opérations de la Société Aérienne

Missionnaire en Equateur, située à la lisière de la jungle.

Accessible par la route depuis Quito. Lieu de résidence de

la famille Saint.

8

*« Je n’ose pas*

*rester à la maison »*

Par une nuit froide de février 1951, « Le Santa Juana

poursuit sa route. Des étoiles scintillantes percent au travers

d’une brume élevée. Une demi-lune éclaire le ciel. L’éclat

profond phosphorescent court dans le sillage. Le vent souffle

de façon régulière et la houle est modérée. »

La chaleur était intense dans la petite cabine du cargo.

Jim Elliot, qui devait devenir plus tard mon mari, écrivait

dans un livre de comptes usagé recouvert de toile dont il

se servait comme journal. Pete Fleming, collègue

missionnaire de Jim, était assis à un autre bureau. Jim

poursuivit :

« Tout le frémissement des rêves de mon enfance

m’envahit soudain comme je regardais le ciel mourir dans

la mer de toute part. Quand j’étais au lycée je voulais

naviguer et je me rappelle très bien apprenant par cœur le

nom des voiles contenues dans l’épais dictionnaire Merriam

Webster à la bibliothèque. Maintenant je navigue

vraiment — comme passager certes mais je navigue

néanmoins — et fais route vers l’Equateur. C’est étrange

— pas tellement après tout — que ces espoirs enfantins

soient exaucés selon la volonté de Dieu maintenant.

« Nous avons largué les amarres au port de San Pedro,

9

en Californie, à 14 heures six aujourd’hui. Mes parents

observaient ensemble le départ du côté de la jetée. Comme

nous glissions sur l’eau, le psaume 60:14 me revint à l’esprit

et je me rappelai le verset, « Avec Dieu, nous ferons des

exploits ». Ils pleurèrent un peu. Je ne sais comment Dieu

m’a fait. La joie, une joie véritable et la reconnaissance me

remplirent et m’environnèrent. Je pus à peine m’empêcher

de me tourner vers Pierre pour lui dire, « Frère, c’est

formidable ! » ou « Jamais nous n’avons été si heureux ».

Dieu a accompli et est en train d’accomplir tout ce que j’ai

toujours désiré et plus que je ne lui ai jamais demandé.

Gloire au Dieu des cieux et à Son Fils Jésus. Dieu lui-même

a dit : « Je ne te délaisserai point, et je ne t’abandonnerai

pas », c’est donc avec assurance que nous pouvons dire :

« le Seigneur est mon aide, je ne craindrain rien. »

Jim Elliot posa son stylo. C’était un jeune homme de

25 ans, grand, aux larges épaules, à la chevelure abondante

et aux yeux bleu-gris. Il était en route pour l’Equateur —

réponse à des années de prière passées à rechercher la

direction de Dieu concernant le travail de sa vie. Certains

avaient trouvé étrange qu’un jeune homme doué comme lui

décide de passer sa vie dans la jungle au sein d’une peuplade

primitive. La réponse de Jim rédigée un an avant figurait

dans son carnet :

« Mon départ en Equateur est selon la volonté de Dieu,

comme ma séparation de Betty et mon refus d’être influencé

par tous ceux qui désirent me voir rester aux Etats-Unis pour

réveiller les chrétiens. Et comment suis-je certain de la

volonté de Dieu ? « La nuit même mon cœur m’exhorte ».

Comme cela est bienfaisant ! Car mon cœur me parle, j’en

suis convaincu, de la part de Dieu !... Aucune vision, aucune

voix, mais le conseil d’un cœur qui soupire après Dieu. »

A cet instant Pierre éprouva le même sentiment. Ce

dernier, plus petit que Jim, avait un grand front et des

cheveux noirs ondulés. Tous deux avaient appris à se

10

comprendre et à s’apprécier depuis longtemps, et se rendre

en Equateur ensemble avait été pour eux un des extras

accordés par Dieu. La décision de Pierre aussi avait suscité

un certain étonnement et des questions polies. Ayant obtenu

une maîtrise en littérature, il deviendrait sans doute

professeur de faculté ou d’Education religieuse. Mais

gaspiller sa vie parmi des sauvages ignorants était apparu

comme absurde à beaucoup.

Seulement une année ou deux auparavant, les problèmes

de l’Equateur, au nord-ouest de l’Amérique du Sud, avaient

semblé lointains. Les deux jeunes gens s’étaient entretenus

avec plusieurs missionnaires de retour de ce pays, et ces

derniers leur décrivirent les problèmes énormes concernant

les transports, l’éducation et le développement des

ressources. Les missionnaires avaient beaucoup accompli

pour aider le pays à franchir le fossé culturel d’un millénaire

existant entre la jungle primitive et les villes modernes. Mais

le progrès avançait à une allure pitoyable. Les évangéliques

avaient travaillé parmi les Jivaros, rétrécisseurs de têtes,

pendant 25 ans, parmi les Quichuas des Hautes Andes, et

parmi les Indiens Colorados des forêts occidentales. Les

Cayapas de la région du fleuve au nord-ouest avaient aussi

été atteints par l’évangile et diverses tentatives allaient bientôt

être entreprises dans la tribu des Cofans à la frontière

colombienne.

Mais il existait un groupe de tribus qui avaient toujours

repoussé les tentatives des blancs pour les atteindre : les

Aucas. Ce sont les descendants isolés, non vaincus, semi-

nomades des anciens Indiens de la jungle. Avec les années,

des renseignements concernant les Aucas ont filtré grâce à

des aventuriers, des propriétaires d’haciendas, des

prisonniers Aucas, des missionnaires ayant eu la possibilité

de s’entretenir avec des prisonniers Aucas ou des Aucas

obligés de fuir les conflits meurtriers de leur tribu. Jim et

Pierre avaient retenu avec grand intérêt tous les

11

renseignements recueillis sur ces Indiens, et par suite la seule

mention de leur nom éveillait en eux une émotion. Auraient-

ils un jour la possibilité de gagner les Aucas à Christ ?

Le premier missionnaire, ils ne l’ignoraient pas, s’étant

aventuré en territoire Auca — un prêtre jésuite, Pédro

Suarez — avait été transpercé d’une lance dans une station

isolée près du confluent du Napo et du Curaray. C’était en

1667. Ses meurtriers étaient des Indiens qui auraient pu être

les ancêtres de certains Aucas de nos jours. Pendant environ

deux cents ans après cet assassinat les blancs avaient laissé

les Indiens en paix. Puis la venue des chercheurs de

caoutchouc ajouta une page d’histoire sombre à cette région

de la jungle. Pendant 50 ans — d’environ 1875 à 1925 —

ces hommes parcoururent la jungle en pillant et en brûlant

les huttes des Indiens, n’hésitant pas à violer, à torturer et

à asservir le peuple. C’était l’époque où le concept de

l’infériorité raciale était accepté de façon quasi universelle.

Pour les Aucas ne ressentir aucune affection pour les blancs

était compréhensible. L’amour chrétien serait-il capable

d’effacer le souvenir de la perfidie et de la brutalité passées ?

Cette situation constituait un défi pour Jim et Pierre comme

ils espéraient porter le message de l’amour et du salut de

Dieu à ces peuplades primitives. C’était un défi et une

direction auxquels ils avaient été tous deux préparés depuis

leur enfance.

Dieu avait réellement conduit Jim depuis son enfance

quand chez lui à Portland dans l’Orégon il découvrit le Livre

des Livres, la Bible. De plus il apprit que suivre son

enseignement n’entraîne pas nécessairement une vie

ennuyeuse ou de reclus. A cet instant quand il s’assit dans

sa cabine à bord du bateau, sa pensée se porta sur sa maison

située sur une colline face au Mont Hood couvert de neige.

Le père de Jim, Ecossais aux cheveux roux et à la mâchoire

d’acier, avait coutume de rassembler ses quatre enfants

chaque matin après le petit déjeuner et de leur lire un passage

12

de l’Ecriture, essayant toujours de souligner l’importance

de la mise en pratique de ses enseignements et de leur

montrer l’attrait de la vie chrétienne décrite dans ce livre.

Les enfants se tortillaient parfois sur leur chaise dans le coin

de la pièce où l’on prenait le petit déjeuner, mais certaines

vérités pénétrèrent dans leur cœur, et Jim, le troisième des

fils Elliot, reçut bientôt Jésus-Christ comme Sauveur et

Seigneur.

Quand il entra au lycée, Jim, suivant l’exemple de l’apôtre

Paul, n’eut pas honte de l’Evangile. Une Bible était toujours

présente sur le dessus de sa pile de livres quand il pénétrait

dans la salle de classe. Son intérêt se porta d’abord sur

l’architecture ; il avait un talent exceptionnel et son

professeur gardait ses dessins pour les montrer en exemples

aux classes suivantes. Toutefois avant de terminer ses études

à l’école polytechnique de Benson, il commença à orienter

sa vie vers le champ missionnaire.

Pendant son séjour à la Faculté de Wheaton dans

l’Illinois, Jim limita ses activités extra-universitaires

craignant d’accorder trop de temps à des domaines d’ordre

secondaire et de passer à côté de l’essentiel. On lui proposa

d’être candidat à plusieurs fonctions parmi les étudiants,

mais il refusa. Toutefois il accepta de continuer à pratiquer

la lutte, et expliqua son choix dans une lettre adressée à sa

mère : « Je pratique la lutte seulement dans le but d’acquérir

la force et la' coordination des muscles, afin de présenter

à Dieu un corps plus utile en un sacrifice vivant. Mon seul

mobile, Dieu le sait, est sa gloire, et il honore ma foi. Il

attend de nous la simplicité du cœur et la libération de toute

inquiétude, et par grâce nous accorde les deux. »

Pendant sa première année à la faculté Jim devint certain

de la direction divine pour sa vie : prêcher l’évangile dans

un pays d’Amérique du Sud à un peuple non-atteint. Cette

conviction fut aussitôt suivie par l’action. Il commença

l’étude de l’Espagnol, et choisit le Grec comme langue

13

principale en vue de traduire la Bible dans une langue non-

écrite. Même si la précision lui faisait parfois défaut, ses

professeurs se rappellent la vigueur avec laquelle il traduisait

certains auteurs classiques anciens comme Xénophon,

Thucydide, et les écrits des Pères de l’Eglise. Il trouvait

passionnant de lire pour la première fois en grec des histoires

du Nouveau Testament si familières pour lui en anglais.

« Aujourd’hui, pour la première fois, j’ai lu le récit de

la Croix dans Jean 19, l’original », écrivit-il à ses parents.

La simplicité et le pathétique du texte me firent presque

pleurer ; lors de ma lecture en anglais, rien de semblable

ne se produisit. Il s’agit sans aucun doute d’une merveilleuse

histoire d’amour. »

En novembre 1947 Jim écrivit une lettre à ses parents

montrant clairement où résidait son ambition : « Le

Seigneur m’a donné une soif de justice et de piété dont il

est seul la source. Lui seul peut satisfaire cette soif même

si Satan cherche à l’estomper et à susciter toutes sortes

d’autres marottes comme la vie sociale, la recherche d’une

renommée, une position importante, ou des

accomplissements académiques. Qu’est-ce sinon « les désirs

des païens » dont les passions sont faussées et perverties ?

De toute évidence ces valeurs ne peuvent avoir aucun attrait

pour l’âme qui a vu la beauté de Christ. Vous entendrez

sans nulle doute parler de ma mention obtenue à la faculté :

elle revêt le même caractère. Ce diplôme sera rangé d’ici

peu dans une vieille malle au sous-sol avec le prix spécial

reçu à la fin de quatre ans d’études à Benson.

« Tout est vanité sous le soleil et poursuite du vent ». La

vie véritable n’est pas de ce monde mais cachée dans les cieux

avec Christ en Dieu. Je me réjouis et chante en y pensant. »

Jim et mon frère, Dave Howard, appartenaient tous deux

à la même promotion à Wheaton en 1942, mais bien qu’étant

aussi à Wheaton, je ne rencontrai pas Jim avant Noël 1947

quand Dave l’amena à la maison pour les vacances. Plus

14

tard je souris quand je pris connaissance de la lettre envoyée

par Jim à ses parents évoquant : « une grande jeune fille

maigre, loin d’être belle, mais douée d’une rare force de

personnalité qui m’intrigue. »

Quand il eut terminé sa première année à la faculté, Jim

écrivit à ses parents : « Je suis si proche de ma dernière

année, je ne peux y croire et vraiment je m’attendais à plus

d’éclat. Dans la vie il est impossible d’atteindre son but :

parvenir à une position longuement convoitée a pour

conséquence de nous faire viser encore plus haut —processus

seulement interrompu par la mort. La vie est à juste titre

comparée à une vapeur qui s’élève en tourbillons évanescents

et se modifie sans cesse. Puisse le Seigneur nous enseigner

à vivre comme s’il s’agissait de notre dernier jour, à l’image

de Paul qui affirmait : « Je ne fais de moi-même aucun cas

de ma vie, comme si elle m’était précieuse, pourvu que

j’accomplisse ma course avec joie. »

Pendant cet été-là, après avoir prêché à un groupe

d’indiens Jim écrivit : « Je suis heureux d’avoir eu l’occasion

d’annoncer l’évangile de la grâce incomparable de notre Dieu

à ces Indiens païens impassibles. J’espère seulement que Dieu

me permettra de prêcher à ceux qui n’ont jamais entendu

le nom de Jésus. Rien d’autre ne vaut la peine dans cette

vie. Je n’ai jamais rien trouvé de mieux. « Seigneur, envoie-

moi ! »

Dans son journal de l’Eté il écrivit : « Il fait de ses

serviteurs des flammes de feu ». Suis-je inflammable ? Dieu

délivre-moi de l’amiante effrayante des « autres choses ».

Remplis-moi de ton esprit et fais de moi une flamme de feu.

Mais une flamme est éphémère, souvent de courte durée.

Mon âme pourras-tu supporter une vie courte ? En moi

habite l’esprit de celui qui a vécu une Vie Courte consumée

par le zèle pour la maison de Dieu. Consume-moi, flamme

de Dieu ».

L’auteur de ces lignes n’était pas un reclus mais achevait

15

ses études à la Faculté, étudiant sérieux et brillant, champion

de lutte, président de l’association missionnaire des

étudiants, poète à ses heures, et délégué au comité étudiant.

Jim suscitait l’admiration de ses camarades. Il était connu

comme l’un des étudiants les plus doués sur le campus,

capable de réciter des poèmes comiques et en même temps

un homme d’une stature spirituelle supérieure à la moyenne.

George Macdonald disait, « l’âme encore incertaine de son

Dieu craint de rire en sa présence ». Jim parlait de

« plaisanter avec Dieu ». « De temps à autre », affirmait-

il, « je demande quelque chose, une petite chose, peut-être ;

j’obtiens, semble-t-il, une réponse. Peut-être n’est-ce que

moi, mais cette réponse rend ma requête si amusante que

je me moque de moi-même, et Dieu, je le sens, rit avec moi.

Récemment je l’ai remarqué plusieurs fois, Dieu et moi nous

moquions de mon « autre moi » si peu disposé à être tourné

en dérision ! »

De toute évidence Jim appartenait à Dieu par la foi en

son Fils Jésus-Christ et était certain non seulement de son

salut mais aussi de la direction de Dieu pour sa vie. Il

l’affirmait souvent. Pendant sa dernière année une

convention importante eut lieu à la faculté de l’Illinois à

l’intention des étudiants intéressés par la mission. Jim y

assista et demanda à Dieu de lui montrer sa volonté à cet

égard.

A la fin de cette convention il écrivit : « Le Seigneur a

répondu à mon désir cette semaine. Tout d’abord, je

souhaitais éprouver une paix profonde concernant mon

engagement dans un travail pionnier parmi les Indiens.

Maintenant en analysant mes sentiments, le travail au sein

d’une tribu dans la jungle d’Amérique du Sud, je peux

l’affirmer, constitue la direction générale de ma vie. En outre

Dieu, j’en suis convaincu, désire me voir commencer ce

travail comme célibataire. Ce sont des problèmes bien trop

importants pour les régler en une seule semaine, mais à cet

16

instant aucun doute ne subsiste dans mon esprit à cet

égard. »

Vers la fin de l’été 1950 « la direction générale » de Jim

devint de plus en plus précise. Il rencontra un ancien

missionnaire en Equateur qui l’entretint des besoins de cette

région et mentionna le grand défi représenté par les

redoutables Aucas. Ce fut l’apogée de plusieurs années

passées à rechercher la direction de Dieu. Jim consacra dix

jours en grande partie à la prière de façon à acquérir la

certitude de la volonté divine à son égard. Dieu lui accorda

une assurance nouvelle et il fit part à ses parents de son

intention de se rendre en Equateur. Ces derniers se

demandèrent avec beaucoup d’autres et à juste titre si le

ministère de Jim ne serait pas plus utile aux Etats-Unis où

tant de personnes ignoraient le message véritable de

l’Evangile. Il répondit :

« Je n’ose rester dans mon pays pendant que les Quichua'

périssent. Qu’importe si les églises bien remplies de ma ter

natale ont besoin d’être réveillées ? Elles possèdent I

Ecritures, Moïse et les prophètes, et beaucoup plus encor

Leur condamnation est écrite sur leur carnet de chèques e

sur la poussière recouvrant leur Bible.

Ce sentiment se retrouve dans son journal où il relate les

réunions d’évangélisation organisées par lui et son ami

étudiant Ed. McCulIy dans le sud de l’Illinois : « Journées

stériles. Avons eu 32 soirées d’évangélisation pour la

jeunesse à Sparte avec 50 ou 60 participants rassemblés dans

la salle de gymnastique de l’école. Peu d’intérêt fut suscité

et très peu de jeunes sont attirés de cette manière, je

commence à m’en rendre compte. Parvenir à toucher une

culture avec la vérité divine est une entreprise extrêmement

difficile. On se présente comme rénovateur de la société mais

cette dernière n’est pas décidée à se laisser rénover. La

rigidité de l’esprit humain constitue le « mur de Jéricho »

17

face à la prédication de l’Evangile. Si Dieu ne les secoue

aucun changement ne se manifestera.

« Le découragement et le doute m’ont envahi suite à cette

expérience... Un grand nombre croient avec force aux

affirmations philosophiques selon lesquelles le « chaos a créé

l’amas d’argile à son image » — et abandonnent la totalité

des arguments théologiques. De nouveau la résurrection de

Jésus me retient. Si ne je croyais pas que Jésus a été vu par

les hommes et a prouvé son caractère surnaturel en

triomphant de la mort, je renverrais toute la Bible à son

auteur et partirais en radeau à la découverte du Mississipi.

Mais la réalité de la Résurrection me rend inébranlable :

à elle seule, elle m’encourage à attendre avec confiance des

réponses non encore formulées. »

Quand Jim était certain de la direction de Dieu, il ne s’en

détournait pas aisément : c’était un trait caractéristique de

sa personnalité. Dieu lui indiqua l’Equateur, aussi toutes

ses pensées et tous ses actes se concentrèrent dans cette

direction. Jim vivait ce qu’il prêchait quand il écrivit dans

son journal : « Où que vous soyez, soyez-y totalement. Vivez

à fond toute situation conforme, selon vous, à la volonté

de Dieu. »

Jim avait prié pendant longtemps pour un ami capable

de l’accompagner sur champ missionnaire, pour un

célibataire prêt à travailler dans une tribu avec lui. Pendant

un certain temps il pensa à Ed. MacCully, mais quand ce

dernier se maria en juin 1951, Jim commença à prier pour

un autre. En août, il eut l’occasion de revoir un vieil ami,

Pierre Fleming, qui venait juste d’obtenir sa maîtrise et

recherchait alors la volonté de Dieu pour sa vie. Plus tard,

Jil lui écrivit :

« Je serais très heureux si Dieu te persuadait de venir avec

moi, mais si le maître de la moisson ne te convainc, je

souhaite que tu restes dans ton pays. Pour moi, me rendre

en Equateur, c’est obéir en toute simplicité à la Parole de

18

Christ. Là-bas le travail m’attend et je suis libre d’y aller :

j’en suis absolument certain. Il te conduira aussi et ne te

laissera pas manquer ses indications. Le « murmure doux

et léger » après le passage de l’orage et du vent constituera

la parole ultime de Dieu. Attend-le avec patience. Rappelle-

toi les paroles d’Amy Carmichael : « Je me suis consacrée

totalement à Dieu. Je ne peux m’arrêter pour jouer avec

des ombres ou pour cueillir les fleurs terrestres, avant d’avoir

accompli mon travail et d’en avoir rendu compte. »

Les espoirs de Jim devaient être exaucés quand Pierre et

lui s’embarquèrent à San Pedro en 1952.

Leur chemin s’était croisé quand des groupes de jeunes

originaires de Seattle et de Portland intéressés par l’étude

de la Bible s’étaient rassemblés pour des conférences et la

pratique de l’alpinisme.

Un jour Pierre s’était rendu dans l’Est pour rejoindre Jim

Elliot et participer comme orateur à une série de réunions.

Ils voyagèrent ensemble pendant six semaines et à cetti

occasion leur amitié s’approfondit comme jamai

auparavant. En traversant le pays vers le nord-ouest, Jim

écrivit :

« Pierre est un compagnon de voyage captivant, intéressé

comme moi par tout : la géologie, la botanique, l’histoire,

le ciel et toutes les choses extraordinaires répandues en

abondance par Dieu en cette région. »

Pierre, né à Seattle dans l’Etat de Washington en 1928

apprit très tôt à apprécier la Bible et à la considérer comme

la règle suprême de sa vie et de sa conduite. Ceux qui le

connurent dans son adolescence et sa jeunesse étaient frappés

par sa compréhension intelligente des Ecritures et par

l’étendue de ses connaissances spirituelles. Converti à l’âge

de 13 ans après avoir entendu le témoignage d’un évangéliste

aveugle, Pierre comme Enoch « marcha avec Dieu » et au

lycée ses camarades s’en rendirent compte. Il montra son

habileté au basket et au golf et les membres de ce dernier

19

club lui demandèrent de devenir leur aumônier. Dans son

discours d’adieu lors de l’obtention de sa maîtrise, il

déclara : « Où regarderons-nous ? Où irons-nous ? Nous

avons le droit, je le crois, d’ancrer notre foi sur la Bible.

Elle constitue un fondement reconnu... N’hésitons pas à

construire sur elle. »

Cette conviction plaça Pierre en bonne place quand à

l’automne 1946, il entra à la Faculté de Washington pour

étudier la philosophie. C’était un homme à l’esprit critique

et l’étude de la philosophie le mit au défi de réexaminer toute

sa conception de la vie et du monde autour de lui. Pendant

quelque temps il faillit couler sur les récifs cachés de la pensée

anti-chrétienne, mais à la fin le Dieu auquel il avait « remis

depuis longtemps la garde de son âme » le ramena au port

de la vérité, sa Parole éternelle.

Pierre travaillait à mi-temps, étudiait avec ardeur et était

président du G.B.U. (Groupe biblique universitaire). C’était

un homme très occupé, toutefois il trouvait au sein d’un

emploi du temps chargé le temps de prier et d’étudier la

Bible. En 1951, il réussit sa maîtrise.

Entre temps, ayant vu et correspondu avec Jim, il arriva

à une décision concernant le travail de sa vie. Il annonça

à ses amis surpris son départ voulu de Dieu pour l’Equateur.

« Un appel pour champ missionnaire ne diffère en rien

de toute autre directive divine, » écrivit-il un jour à sa

fiancée, Olive Ainslie. « Un appel n’est rien de plus ni de

moins que l’obéissance à la volonté de Dieu ; le moyen utilisé

par Dieu pour la révéler importe peu. »

Il connaissait Olive depuis l’enfance ; ils avaient tous deux

appartenu à la même église. Quand il répondit à l’appel de

Dieu pour l’Equateur, il s’y rendit toutefois avec l’intention

de servir Dieu sans avoir les responsabilités d’une famille

— au moins pendant la première année.

Le 6 septembre il écrivit au Docteur Wilfred Tidmarsh,

missionnaire anglais ayant travaillé dans la jungle pendant

20

12 ans, et qui s’était adressé à de nombreux groupes

chrétiens aux Etats-Unis :

Depuis votre visite j’ai consacré beaucoup de temps à la

prière concernant un départ éventuel en Equateur. En fait,

je n’ai jamais prié autant. Jim et moi avons échangé

plusieurs lettres dans lesquelles je lui ai fait part de mon

désir croissant d’aller de l’avant, et des passages de l’Ecriture

soulignés par Dieu pour le confirmer. Ma pensée était

surtout dirigée vers la rigueur des paroles de Christ à ses

disciples, quand il les envoya : « Je vous envoie comme des

brebis parmi les loups... » « Celui qui aime son père ou sa

mère plus que moi n’est pas digne de moi... » « Celui qui

garde sa vie la perdra, et celui qui la perdra par amour pour

moi la retrouvera. « La sévérité des exigences d’un champ

missionnaire comme l’Equateur semble correspondre sur le

plan spirituel à celles exigées pour être un vrai disciple.

L’Equateur paraît une occasion donnée par Dieu pour

expérimenter à fond les promesses et les principes divins.

Cette porte paraît s’ouvrir au moment où je m’attendais

au Seigneur concernant l’avenir, et voici la réponse de Dieu

à mes prières. »

Peu avant d’embarquer, Pierre confia à ses collègues :

« Rappelez-vous les derniers versets de I Corinthiens 3 :

« Tout est à vous ; et vous êtes à Christ, et Christ est à

Dieu. » Toute notre personnalité appartient à Dieu, et

puisque Dieu a créé notre moi dans sa totalité, c’est une

grande joie de réaliser qui est notre créateur. Cette

découverte doit pénétrer tous les domaines et tous les niveaux

de notre vie. Dans notre appréciation de la beauté, des

montagnes, de la musique, de la poésie, du savoir, des êtres,

de la science — même dans la saveur d’une pomme — Dieu

est présent, pour refléter la joie de sa présence chez tout

croyant prêt à réaliser les desseins de Dieu en toutes choses.

21

*2*

*Destination : Shandia*

Après 18 jours en mer Jim Elliot et Pierre Fleming

arrivèrent à Guayaquil en Equateur. « Environ à mi-chemin

du fleuve Guayas, » écrivit Pierre, « je compris enfin que

c’était réellement l’Equateur. Je ressentis pour la première

fois une émotion intense. Jim et moi entonnèrent

doucement, « Foi de nos pères », comme le bateau entrait

dans le port :

« Foi de nos pères, sainte foi,

Nous te serons fidèles jusqu’à la mort. »

En quittant le bateau, les deux jeunes gens se frayèrent

un passage entre les piles de bagages sous le chaud soleil

du Malacon, parking situé à côté du fleuve Guayas. La

marée montait et, au milieu des immenses masses d’eau

emportées par le courant, des jacinthes voguaient à vive

allure. Un bateau d’un blanc éclatant, transporteur de fruits

était ancré, entouré de nombreuses péniches et de pirogues

longues et fines appartenant aux vendeurs de bananes. Un

bac déversait des multitudes bruyantes et en sueur chargées

de valises en osier, de balluchons, de poulets et de paniers.

Jim et Pierre s’arrêtèrent pour observer leurs visages jusqu’à

la dispersion complète de cette foule dans toutes les

directions : puis ils s’en retournèrent et traversèrent la rue.

23

Sur le trottoir des arches les abritaient du soleil tropical,

et ils regardaient fixement les vitrines des magasins aux

étalages étonnamment hétéroclites ; des pull-overs et des

machines à écrire, des poêles à frire et des pneus, de fausses

têtes rétrécies par les Indiens Jivaros, et enfin des savonnettes

Camay. Dans une petite rue, des fèves de cacao recouvraient

le sol, semblables à un tapis rouge brun couvert

d’innombrables bosses, dans le but d’être séchées par le

soleil. Des hommes d’affaires, vêtus de costumes en crêpe

blanc et de panamas, sortaient de leur lieu de travail pour

déjeuner et jouir de deux heures de liberté. Des Cadillacs

et des voitures tirées par des ânes se disputaient la priorité

et soulignaient les contrastes de ce pays.

Avec une population toujours croissante de plus de

300 000 habitants, des rues spacieuses et d’imposants

bâtiments administratifs, Guayaquil est la ville la plus

importante et la plus moderne du pays. Les rues sont

bondées quand les patrons, les gérants et les employés des

diverses firmes d’import-export se pressent autour de leurs

eux de travail. Guayaquil est la capitale mondiale de la

-anane et d’ici, depuis la deuxième guerre mondiale, plus

de trois millions de sacs de café, 35 millions de kilos de

cacao, et plus de 150 millions de kilos de riz par an ont été

chargés pour l’exportation. Il y règne une atmosphère de

prospérité, la production augmente sans cesse, et cette ville

portuaire sert de baromètre commercial au pays.

Pierre et Jim passèrent leur première nuit dans un hôtel

de troisième classe. La chaleur, les moustiques, les brai­

ements d’un âne, et les rythmes latins d’un orchestre de danse

non loin de là, rendirent la nuit mémorable. Le lendemain

ils prirent l’avion pour Quito, traversant la cordillère ouest

des Andes, un col situé à 4 000 mètres d’altitude, et

redescendirent dans la capitale de l’Equateur. Quito est située

à 3 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et à l’ouest

s’élève la montagne volcanique du Pichincha.

24

C’était une occasion nouvelle de « vivre pleinement ».

Cette ville de l’ancien monde, avec ses maisons construites

en briques, ses hauts murs de boue, ses rues pavées, ses

églises ornées, ses géraniums rouges et ses eucalyptus, devait

devenir leur lieu de séjour pendant les six mois à venir. Car

avant de pouvoir se rendre plus à l’est — dans la jungle

orientale de l’Equateur, but de leur préparation et de leur

planification incessantes — demeurait une condition ultime :

l’étude de l’espagnol, langue nationale de l’Equateur.

Ils s’inscrivirent à des cours d’espagnol auprès d’une

« senorita » n’exigeant rien de moins que la perfection, et

ils louèrent une chambre dans l’appartement d’un docteur

équatorien, père de 5 enfants. C’était une occasion sans

pareille pour pratiquer l’espagnol. Ils étaient obligés de

parler, et les enfants n’hésitaient nullement à souligner les

erreurs et les particularités de leurs hôtes.

« Senor Jaime », interrogea Moquetin, petit diable au

regard brillant âgé de 6 ans, « Pourquoi votre visage est-il

rouge ? » Jim riposta, « Pourquoi ton visage est-il brun ? »

« Parce que c’est plus joli comme ça, » rétorqua le jeune

garçon de façon inattendue.

« L’étude de la langue constitue une frustration

permanente, » déclara Pierre un jour. Mais il devait

l’apprendre. Pendant ces mois d’étude Pierre écrivit dans

son journal : « J’ai hâte maintenant d’atteindre les Aucas

si Dieu m’accorde l’honneur de proclamer son nom parmi

eux... Je donnerais ma vie avec joie pour cette tribu

seulement pour voir une assemblée de ces hommes fiers et

intelligents louer le Fils de Dieu en célébrant la Sainte Cène.

Je donnerais ma vie joyeusement, joyeusement,

joyeusement ! Que puis-je espérer de mieux ?

« Pendant ces six mois Dieu nous a comblés de ses bontés,

nous accordant des privilèges spéciaux comme celui de

n’avoir aucune responsabilité établie, mais l’argent

nécessaire pour vivre en toute liberté au sein d’une famille

25

locale et d’apprendre un nombre considérable d’éléments

sans nul doute très utiles pour notre vie missionnaire. Ces

quelques mois furent extrêmement bienfaisants pour nous ;

prier ensemble avec une foi reçue de Dieu, comprendre la

Bible espagnole de plus en plus, trouver peu à peu l’espagnol

plus facile et fixer dans notre esprit des phrases utiles de

façon à ne pas être obligés de penser à chacune. Tout a été

positif et nous avons beaucoup appris : comment affronter

certaines situations et comment garder le silence sur certains

sujets, comment nous entendre avec les habitants et

comprendre leur façon de voir les missionnaires... Dieu va

nous permettre d’une façon ou d’une autre de parler

l’espagnol ainsi que le quichua. »

Enfin le jour arriva où Jim et Pierre devaient quitter

Quito. Ils virent leur équipement jeté sur le toit d’un gros

véhicule instable utilisé comme car. Sur le châssis d’un

camion américain s’élevait une superstructure étonnante

débordant des deux côtés ; à l’intérieur se tenaient environ

une trentaine de passagers, et autant s’accrochaient

hardiment à l’extérieur. A moitié écrasés par les autres

occupants et munis de leur appareil photographique, signe

distinctif du missionnaire comme du tourisme, ils trouvèrent

chacun une place — sorte de planche large de 30 centimètres

avec autant d’espace pour les jambes entre elle et le siège

suivant. Ils étaient privilégiés de se trouver dans un car muni

d’une allée, car dans certains véhicules les voyageurs devaient

se hisser sur les dossiers des sièges pour atteindre leur place.

De plus ils pouvaient se tenir droits et voir par les vitres

basses. Avoir les genoux à la hauteur du menton n’est pas

une position confortable, mais au moins ils avaient la

possibilité de se relayer pour étendre leurs jambes.

« Vamos ! » s’écria le conducteur. Jim et Pierre se réjouirent

car le car allait, semblait-il, partir à l’heure. Mais il n’en

fut rien car l’Equateur est le pays de « manana ». On trouve

partout des retards inexplicables et nul ne paraît pressé de

26

fournir une explication ; c’est peut-être le fait le plus

éprouvant pour un étranger. Personne ne cherche à savoir

— c’est le silence. Dans le cas présent le retard ne dépassa

pas dix minutes ; et sans prévenir, le conducteur démarra

son moteur et le car s’ébranla.

En quittant la ville le car monta au-dessus du « paramo »,

où une pluie glaciale ajoutait au caractère dénudé des

grandes étendues d’herbes brunes. Parfois un Indien à cheval

passait en galopant, son poncho de laine rouge volant au

vent. Une femme vêtue d’une épaisse jupe de laine et d’une

blouse brodée passa à bonne allure, vitesse habituelle des

Indiens des Hautes Andes. Son bébé, habillé exactement

comme elle, était enroulé dans un drap et sautait par

saccades sur son dos. Les mains de sa mère se mouvaient

avec agilité, filant la laine sur un fuseau.

A 4 000 mètres les deux hommes aperçurent les petites

huttes en herbe des Quichuas des Hautes Andes. Ils

parvenaient à gagner leur vie grâce à l’élevage des vaches

et des moutons, à la culture des pommes de terre et de

certaines céréales. Cette scène céda bientôt la place au

territoire aride entourant Ambato, ville du tremblement de

terre de 1949, et « porte de l’Est ». Ici le car s’arrêta et fut

aussitôt assiégé par des femmes munies de plateaux chargés

de porc frit, de pâtés de viande, de verres de jus de fruit,

ou de tranches d’ananas empilées dans une cuvette émaillée.

Chacune d’elle vantait ses marchandises en chantonnant un

air curieux.

Une fois de plus le voyage reprit et le car monta entre

les hauts sommets couverts de neige, puis penché en avant

il plongea dans les lacets vertigineux jusque dans la gorge

créée par le fleuve Pastaza au travers de la Cordillère

orientale des Andes, et par le Tingurahua, volcan éteint en

forme de cône. Avec une soudaineté surprenante le désert

de la pente ouest et le col de la haute montagne laissèrent

la place à une verdure luxuriante sur la descente orientale

27

propre à vous couper le souffle. Des orchidées baissaient

la tête vers nous comme le car descendait et sautait le long

de la route étroite située entre un précipice à droite et un

mur de rochers escarpés à gauche. Vers la fin de l’après-

midi il contourna une autre courbe, et le Pastaza s’étendit

devant eux en larges rubans sur des plages noires. C’était

l’extrémité ouest du puissant bassin de l’Amazone qui

s’achève à 4 800 kilomètres à l’est, à l’endroit où le fleuve

se jette dans l’Océan Atlantique. Après une ou deux autres

villes Shell Mera apparut. Ancienne base de la compagnie

pétrolière Shell destinée à la prospection dans la région, elle

est maintenant une masse confuse et sans prétention de

bâtiments de bois en ruine : des maisons, un hôtel, et des

magasins sur un côté de la route, et une base militaire et

une école biblique dépendant d’une mission sur l’autre.

La base équatorienne de la Société d’Aviation

Missionnaire était située à l’extrémité sud de la ville. Ici Jim

et Pierre rencontrèrent le Docteur Tidmarsh, missionnaire

avec lequel ils avaient correspondu avant de se rendre en

Equateur. En sa compagnie ils prirent l’avion pour se rendre

au nord de Shell Mera, surplombèrent la mer verte offerte

par la jungle, suivirent le fleuve Ansuo dans la direction

de Atun Yaku, source du Napo.

Ils se dirigèrent vers Shandia, station missionnaire

Quichua abandonnée involontairement par le Docteur

Tidmarsh en raison de la santé de son épouse. Ils décidèrent

de rouvrir la station, le Docteur Tidmarsh demeurant sur

place pendant le temps de leur installation. A cette époque

Shandia ne possédait aucun terrain d’atterrissage, aussi les

trois hommes allèrent-ils se poser sur une autre station située

à peu de distance. Ils atterrirent et continuèrent leur voyage

à pied à travers la jungle. L’après-midi était déjà avancée

quand ils commencèrent leur marche d’une durée moyenne

de trois heures, aussi se hâtèrent-ils afin d’arriver avant le

crépuscule tropical. Ils glissèrent sur des racines herbeuses,

28

trébuchèrent aux prises parfois avec une boue profonde,

mais avancèrent avec enthousiasme vers le lieu de leur

demeure pendant les mois à venir. Ils avaient hâte de

commencer leur nouvelle existence, mais en même temps

ils profitaient au maximum des beautés de la grande et

luxuriante forêt amazonienne.

La jungle était encore intacte. Les arbres aux immenses

racines en forme d’arcs-boutants pouvaient atteindre des

hauteurs extraordinaires, souvent démunis de branches sauf

au sommet. Sous ces ombrelles une variété incroyable de

fleurs se développait. Il était souvent impossible à Jim et

à Pierre de distinguer les feuilles des arbres à cause de

l’enchevêtrement des lianes, des plantes aériennes et des

champignons parasitaires s’y accrochant. Partout les

orchidées mêlaient leurs teintes pastel au vert éclatant. Les

champignons parasitaires offraient des couleurs vives et des

formes bizarres — vermillons et semblables aux fronces

d’une robe féminine ; turquoise, en forme de coquillage,

à moitié cachés sous un tronc d’arbre en décomposition.

A l’instant même où la lune s’éleva au-dessus de la forêt,

les trois hommes surgirent dans la clairière de Shandia.

« Aussitôt les Indiens nous entourèrent, » écrivit Pierre,

« Je reconnus deux visages vus sur une photo montrée par

le docteur Tidmarsh, et en ressentis un sentiment de fierté.

Ma première pensée fut, « Oui, je peux aimer ces gens ».

Les dessins couleur de l’encre peints sur les visages des

femmes, et le drapé pitoyable de leurs jupes d’un bleu passé

m’intéressaient. Les enfants fourmillaient autour de nous,

souriant timidement. Des bébés tétaient de grosses poitrines

tremblotantes, et des jeunes gens au regard ardent ne nous

quittaient pas des yeux. J’entendis la première conversation

en quichua du docteur Tidmarsh et je me demandai

comment je parviendrais à étudier cette langue.

Au même moment Jim écrivit : « Nous sommes arrivés

à la destination décidée en 1950. Ma joie est à son comble.

29

Comme nous aurions été insensés de rejeter la direction

diviine de cette époque-là. Elle a changé le cours de ma vie

et a ajouté tant de joies ! »

A l’extrémité la plus éloignée de la clairière se tenait la

petite maison au toit de chaume où le docteur Tidmarsh avait

vécu. Les murs étaient en bambou, et le plancher reposait

sur des poteaux de façon à assurer la circulation de l’air

et à protéger les occupants de la maison de l’humidité et

de l’invasion des insectes.

« A première vue la maison m’apparut spacieuse et

confortable, » Pierre écrivit-il dans son journal, « et je

pensai combien il serait facile à Olive et à moi de vivre dans

cet endroit, et je ressentis un sentiment de joie à cette pensée.

Puis nous fîmes un brin de toilette lavant nos pieds boueux

dans l’eau glaciale de Napo, jetâmes un coup d’œil autour

de nous, et nous assîmes devant un repas composé de soupe

de riz, de banane, de manioc, de riz et de café. Maintenant

à la lumière de la lampe au kérosène, j’écris installé à la

table de la salle à manger... Je suis fatigué mais plein de

reconnaissance envers Dieu le Père qui nous conduit. En

réalité, il ne s’agit pas d’une fin mais d’un commencement. »

30

*« Je me suis fait*

*tout à tous »*

A Shandia Jim et Pierre devinrent pour la première fois

des missionnaires à part entière. Ils étaient venus dans le

but d’apporter la parole de Dieu aux Quichuas ; ils étaient

fin prêts mais ne pouvaient y parvenir sans gagner au

préalable la confiance et l’affection des indigènes. Aussi er

vivant parmi eux, en partageant leur vie quotidienne, et e

posant les fondements indispensables à une confianc

réciproque, ils espéraient ouvrir l’esprit et le cœur des Indiens

à l’évangile. Les connaissances acquises chez les Quichuas,

Jim et Pierre en étaient convaincus, leur permettraient de

travailler au sein d’autres tribus encore plus éloignées de

la civilisation actuelle.

Très vite les deux jeunes missionnaires apprirent à

connaître les habitudes des Quichuas : ils chassent peu,

cultivent un peu la terre, et travaillent de temps à autre pour

un fermier des environs. Ils sont sujets à diverses maladies

et aux parasites intestinaux débilitants. Ils se situent entre

deux cultures : celle de leurs ancêtres en voie de disparition

et celle en pleine croissance du monde actuel de l’homme

blanc. Il s’agit d’un peuple doux, contrairement à leurs

voisins du sud, les Jivaros chasseurs de têtes, et ceux du nord-

est, les redoutables Aucas. Tous les aspects de la vie des

31

Indiens — la santé, la langue, l’éducation, la naissance et

la mort soulevaient un intérêt immédiat chez Jim et Pierre.

Soir après soir, assis dans leur petite hutte, ils écoutaient

les bruits nocturnes de la jungle, et consignaient leurs

expériences dans leur journal ou leurs lettres. Les papillons

de nuit et les mouches se pressaient contre la lanterne,

tombaient sur le papier et entravaient la course des stylos.

D’immenses scarabées se précipitaient sur leur visage brillant

de sueur en raison de la chaleur dégagée par la lampe. Tous

les soirs ils étaient entourés par un groupe de frimousses

noires et souriantes — des écoliers venus observer les

activités des missionnaires.

« Les blancs ne se fatiguent-ils jamais d’écrire ? » s’enquit

l’un d’eux, ami du docteur Tidmarsh, en quichua. « Ces

deux-là passent leur temps à regarder du papier et à écrire

dessus. Les blancs sentent le papier, affirme mon père. Il

se met en colère contre moi car je sens le papier moi aussi

quand je reviens de l’école. »

Quand le docteur Tidmarsh traduisit, Pierre Fleming

sourit. Comment pouvait-on se concentrer pendant cinq

minutes ? Mais ils aimaient ces jeunes quichuas. Ils

s’attendaient à des réactions semblables, c’est pourquoi ils

avaient renoncé à la solitude et au silence nécessaires à l’étude

et qui avaient constitué pour eux un plaisir dans le passé.

Je me trouvais en ce moment dans la jungle occidentale

de l’Equateur, et Jim gardait le contact avec moi aussi

souvent que le service postal le permettait. Peu après avoir

atteint Shandia, il écrivit : « Les journées commencent à

six heures avec le sifflement du réchaud à gaz sur lequel le

docteur Tidmarsh chauffe son eau de rasage. La boîte que

nous utilisons en guise de lavabo se trouve au coin de la

porte d’entrée, et le tuyau est situé au-dessus du mur et

rejoint un fossé creusé tout autour de la cabane. Le petit

32

déjeuner (composé en général d’un bol ou deux de soupe

de banane ou de blé concassé, d’une banane fraîchement

cueillie et d’une tasse de café) a jusqu’ici été interrompu

à 7 heures quinze tous les matins pour établir un contact

radio avec les autres stations missionnaires de la région. Aux

repas nous parlons espagnol. Le petit déjeuner est suivi par

la lecture d’un passage de Daniel en espagnol et par la prière.

« Jusqu’ici mes matinées se sont passées à regarder le

docteur soigner les malades, à étudier, ou à fabriquer divers

objets susceptibles de nous apporter un peu de confort, et

à me rendre à la piste d’envol pour surveiller le déroulement

du travail. Aujourd’hui un troupeau de sangliers en amont

du fleuve déclencha un départ précipité à la chasse ; aussi

seulement une douzaine d’hommes étaient présents pour

travailler. Ils étaient parvenus à l’endroit où la piste d’envol

était quadrillée de plantain (fruit tropical proche de la

banane) et ils étaient peu disposés à les couper. Je les aidai

à casser les arbres afin de leur permettre de commencer leur

travail. A leurs yeux agir ainsi revient à détruire la

nourriture, et j’eus un peu la même impression, mais il existe

d’autres plantains et aucune autre piste d’atterrissage.

« Notre chambre est extrêmement agréable : une large

fenêtre offre une vue splendide et un rideau sépare notre

chambre de la salle de séjour. Deux petits tapis et deux

chaises en aluminium confèrent à la pièce un air très civilisé

et l’Indien Venancio la balaye chaque jour pour enlever la

boue et les cancrelats morts. »

Le vieux Venancio, Quichua typique, était le bras droit

du docteur Tidmarsh. Il était vêtu à la manière des blancs

d’un pantalon ordinaire et d’une chemise, ses parents ayant

abandonné des années auparavant le vêtement traditionnel

des Quichuas, le kushma. Les longues marches le long des

pistes de la jungle, avec parfois de la boue jusqu’aux

33

genoux, rendent absurde à ses yeux le port de chaussures,

même si plusieurs de ses compatriotes en portent à certaines

occasions comme symbole de prestige. Une épingle de sûreté

orne de façon très visible le devant de sa chemise non

repassée et est prête à être utilisée pour enlever les épines

de palmes de ses pieds. Quand il est dans la jungle, il est

toujours muni d’une machette bien aiguisée qu’il dirige d’un

arbre à l’autre sans but précis. S’il arrive à un endroit escarpé

ou glissant, il taille des marches pour y poser les pieds et

monter. Si une plante grimpante lui barre le chemin, un coup

de machette l’en débarrasse. Sa femme Suzanna se traîne

avec peine derrière lui, transportant son bébé sur le côté

enveloppé dans un drap, et tenant un grand sac rempli

d’ustensiles de cuisines, de poulets, d’une couverture, et de

plantains. Ce panier est attaché avec une « corde » de la

jungle, tirée de l’écorce d’un arbre ou fabriquée à partir

d’une longue feuille fibreuse passé autour du panier et du

front de Suzanna. Elle aussi est munie de sa machette, utile

pour arracher et peler le manioc (leur nourriture principale),

se limer les ongles, ou décourager les mauvaises herbes

autour de leur porte d’entrée. La machette constitue leur

outil le plus précieux et souvent le seul. Elle remplit à la

fois le rôle de houe, de pelle, de hache, de couteau, de ciseaux

et bien d’autres encore. Jim et Pierre devinrent très vite

conscients de son caractère indispensable dans la jungle, et

se demandèrent comment ils avaient pu s’en passer aux

Etats-Unis.

Venancio passe la plupart de son temps à fabriquer de

petits paniers destinés à la conservation des œufs, des pièges

en forme de trompette et des filets pour attraper des

poissons, des tamis tissés, et des tambours fabriqués avec

de la peau de singe. Son épouse accomplit toutes les lourdes

tâches ; elle déracine de leur terrain les arbres et autres

plantes de la jungle, plante, transporte l’eau et le bois, lave

les vêtements sur les rochers près de la rivière, tire les

34

immenses régimes de bananes dont le poids peut parfois

atteindre cinquante kilos.

Le lit de Venancio se compose de plusieurs planches de

bambou croisées et fixées à des poteaux. En guise de chaises

il se sert de morceaux de bois hauts d’une vingtaine de

centimètres sur lesquels il s’accroupit près du feu. Une

assiette à soupe et une cuillère constituent toute sa vaisselle,

et pour boire il utilise de petites gourdes et des bols en argile.

La nourriture de base de Venancio et de ses concitoyens est

une boisson, connue sous le nom de « chicha », extraite du

manioc, tubercule d’amidon récoltée chaque jour par les

femmes, épluchée à grands coups adroits de machette et cuite

dans un fait-tout en argile. Une fois cuit, les femmes pilent

le manioc à l’aide d’un pilon de bois dans le but de lui donner

la consistance d’une purée de pommes de terre, mais moins

fine et plus lourde. Elles en prennent ensuite une bouchée,

la mastique et la recrache dans un plateau et commence ainsi

la fermentation qui se poursuit dans des bocaux en argile.

Puis celle-ci continue pendant un ou deux jours, ou même

une semaine si l’on désire une chicha forte. Les Quichuas

vivent littéralement de cette nourriture pendant la plus

grande partie de leur vie, la complétant quand ils le peuvent

par de la viande d’animaux sauvages ou du poisson, des

fruits de la jungle et des œufs.

Jour après jour en observant les Indiens individuellement

et en groupe, Jim et Pierre apprirent à s’adapter à leur

nouvelle vie. Une nuit, comme les deux hommes et leur

collègue expérimenté le docteur Tidmarsh étaient assis en

compagnie des écoliers dans leur petite hutte de bambou,

des pas précipités retentirent à l’extérieur.

« Docteur ! Docteur ! Tiangichu ? Etes-vous là ? »

« Ikui - Ikui - Entrez. »

« Ma belle-sœur est mourante. »

En quichua, cette expression peut tout signifier, d’un

simple mal de tête à une morsure de serpent. Si quelqu’un

35

est en excellente santé, il est « en vie », sinon « il est

mourant ».

« Qu’arrive-t-il à votre belle-sœur ? »

« Elle va avoir un bébé. Voulez-vous venir ? »

En général seules des complications exigent la présence

du missionnaire, mais cette femme, le docteur Tidmarsh le

savait, avait déjà perdu cinq bébés. Il était docteur en

philosophie, non en médecine, bien qu’il eût étudié

l’homéopathie. Aussi rassembla-t-il les instruments

rudimentaires destinés aux urgences et, accompagné de

Pierre, se dirigea en bas du fleuve. Venancio, servant de

guide, plongea dans l’obscurité pendant que les autres

balançaient leur lampe pour essayer d’augmenter le petit

cercle de lumière qu’ils jetaient sur la piste boueuse. Le fleuve

Talac, cours d’eau peu profond et large de quinze mètres

environ, devait être franchi deux ou trois fois avant

d’atteindre enfin la hutte, bâtiment rectangulaire construit

en bambou et flanqué d’un toit en feuilles de palme tissées

avec une régularité admirable. Ils pénétrèrent dans la hutte

?ar une porte étroite et une marche basse destinée à

iécourager les porcs et les poulets. Au travers de la fumée

— toujours présente dans ces maisons et utile à la formation

d’une pellicule de goudron sur les feuilles du toit capable

d’empêcher les insectes de pénétrer — ils virent plusieurs

feux brûlant faiblement. Un homme était assis dans un coin,

occupé à tisser, avec des cordes, un filet de pêche. Un autre

jouait sur un violon de fortune.

« Une femme était étendue sur une planche de bambou, »

Pierre écrivit plus tard dans son journal, « en partie à l’abri

des regards par deux couvertures mal fixées, avec une « sage-

femme » à ses côtés. Peu à peu tout fut plongé dans

l’obscurité, les feux se transformèrent en braises, et chacun

se dirigea vers sa planche pour la nuit ; les jeunes enfants

en compagnie de leurs parents, les garçons plus âgés dans

un coin, les jeunes filles dans un autre. Ils nous donnèrent

36

un lit et nous nous allongeâmes car rien n’annonçait la

naissance imminente du bébé, les contractions étant encore

distantes de sept minutes chacune. Le bambou — on le croit

souvent à tort — n’avait rien de flexible et, comme nos

chaussures et nos pantalons étaient encore humides après

la traversée du fleuve, nous fûmes très vite transis de froid,

aussi plus tard nous nous levâmes et allâmes nous asseoir

sur des billots de bois autour d’un faible feu qui refusait

de rester allumé. En compagnie de deux chiens galeux

effrayants de maigreur nous nous assîmes prêtant l’oreille

à la plainte des criquets, au cri étrange, semblable à celui

de l’oie sauvage, des crapauds des arbres, aux pleurs

éventuels d’un bébé, au craquement du bambou sous le pas

d’un voyageur, et aux gémissements réguliers de la femme,

se transformant peu à peu en cris brefs mais aigus.

« Peu à peu, comme les douleurs augmentaient, la jeune

femme se pencha sur les genoux et attrapa la corde

suspendue au plafond, l’entoura entre ses doigts et souleva

son corps à l’arrivée des contractions. Ces mains frêles,

brunes et tendues au-dessus de la tête, ces bras aux tendons

raidis traduisaient leur manière simple et immuable

d’accoucher. Après l’arrivée des eaux, les douleurs

diminuèrent et enfin le bébé commença à descendre. La sage-

femme prononça quelques mots, tous se réveillèrent, se

mirent somnolents dans un coin, et regardèrent avec

attention au-dessus des couvertures. L’intimité est un mot

et un concept inconnu. Ils préparèrent une boisson pour la

maman en grattant les griffes d’un paresseux et en

mélangeant la substance obtenue avec de l’eau. Ce procédé

est censé hâter la venue du bébé.

« Venancio, notre cuisinier, arriva à cet instant, saisit la

jeune femme par les épaules et la secoua avec violence

jusqu’à la naissance du bébé ; ce dernier, petit être frêle

attaché au cordon ombilical, immobile à la lumière vacillante

de la lampe au kérosène tomba à moitié sur les feuilles de

37

de bananiers et à moitié sur le sol en terre battue. Il rota

à deux reprises, cracha, pleura, puis adopta une respiration

normale. Tidmarsh s’avança pour lier le cordon et la sage-

femme le coupa avec la partie tranchante d’une tige de

bambou, saisit le bébé, prit une gorgée d’eau dans un pot

en fer et la recracha sur le nouveau-né pour le laver ; puis

elle l’enveloppa dans un torchon sale et l’attacha à l’aide

d’une ceinture féminine brodée, le tendit à un jeune enfant

nu, qui fit le tour de la pièce d’un pas mal assuré. Une femme

le reprit et l’étendit sur une planche de bambou où il demeura

seul, oublié en apparence. Pendant ce temps la mère,

semblable à une martyre, toujours dans la même position,

gémissait et se tordait de douleur sous l’effet des contractions

incessantes. Tidmarsh pria afin de remettre le bébé à Dieu.

Peu à peu les deux hommes devinrent plus habiles dans

le maniement de la langue quicha. Ils ne se déplaçaient

jamais sans leur carnet de notes et leur crayon. Puisque la

langue n’était pas écrite, ils devaient noter ce qu’ils

entendaient et essayer d’en deviner par un moyen ou un autre

la signification, puis l’apprendre par cœur.

« Je trouve fascinant l’étude de la langue, » écrivit Jim

à sa famille, « la fraîcheur de découvrir une langue de la

bouche même de l’interlocuteur sans l’aide d’un livre est

très stimulant. Un aspect fort intéressant pour moi réside

en la valeur onomatopique de certains mots. Ainsi j’ai

entendu dire, en parlant d’un poignet cassé et se balançant,

« Il fait whi-lang, whi-Iang. » Ce mot n’a aucun sens autant

que nous sachions. Ou encore d’une lampe à la lumière

vacillante, « Elle fait li-ping, li-ping, tiung, tiung et meurt. »

Le mot « tukluk, tukluk » décrit le fait d’avaler rapidement

et de façon gloutonne. Il existe une infinité de mots comme

ceux-ci. »

La confiance des Indiens envers Jim et Pierre s’accroissait

avec leur habileté à s’exprimer en quichua, et peu à peu ils

furent invités à participer davantage à leur vie et à leurs

38

coutumes. « Vous parlez quichua mieux que nous, » affirma

Wakcha, jeune Indien très fier portant toujours un casque

colonial, signe de grand prestige parmi son peuple. » « Vous

nous comprenez trop bien. Nous ne cessons de parler,

pensant « Ils ne comprennent pas, » et alors vous nous

répondez ! »

Le docteur Tidmarsh quitta la forêt pour retourner dans

sa famille dans les montagnes, mais avant de partir il donna

à Jim et à Pierre quelques instructions simples sur la façon

de s’occuper des malades. Livrés à eux-mêmes, ils devraient

prodiguer certains soins médicux à l’aide de livres de

médecine et de la prière. Les demandes des malades devaient

être honorées. Une nuit de janvier, un père de famille

désemparé vint les trouver car son bébé était malade.

« Ne vous est-il pas possible de le guérir par une

piqûre ? » plaida-t-il. Les Indiens n’avaient pas mi

longtemps à comprendre le pouvoir des antibiotiques su

leurs infections tropicales fréquentes, et si les missionnaire

ne leur administraient aucune piqûre, leur travail était pour

eux sans valeur. Le missionnaire perdait son temps à leur

expliquer l’inutilité de la pénicilline pour un malade atteint

de vers intestinaux. Rien n’égalait les piqûres dans l’esprit

des Indiens ; les médicaments à prendre par voie buccale

étaient très inférieurs. Toutefois dans le cas présent le bébé

paraissait atteint d’une pneumonie, aussi Jim prescrivit-il

de la pénicilline. Les parents furent satisfaits de ses soins,

mais le bébé ne montra aucun signe de guérison immédiate.

Ils s’en remirent donc au pouvoir du sorcier. Jim demanda

la permission d’assister à la cérémonie. « On me désigna

un lit », écrivit-il plus tard. « Ils allaient boire, me dit-on,

du Ayak waska, et il me fallait rester sur mon lit de bambou

sans allumer ma lampe.

« Toutes les lampes furent éteintes à huit heures trente

39

et les trois Indiens qui devaient boire l’Ayak waska,

conversaient de façon distincte de temps à autre. Je simulai

le sommeil et m’assoupis, mais je m’éveillai quand l’un des

spectateurs endormis par terre à côté de moi se réveilla de

façon à écouter, au moment où la boisson était passée, les

paroles attendues et prononcées dans un état second.

J’entendis un battement rapide, régulier et cinglant

semblable à celui d’une poignée de feuilles mortes que l’on

secoue et venu de je ne sais où, issu peut-être de la même

source que les trois notes traditionnelles et plutôt mélodieuses

du sifflement de leur tribu. A ceci se mêla un bruit de

crachement, de haut-le-cœur, et le son curieux provoqué

par un jet de fumée dirigé sur la tête du patient, comme

je l’avais déjà vu faire. (J’avais proposé de procéder à une

deuxième piqûre de pénicilline à l’heure du souper mais on

me l’avait refusé. Le sorcier nous ordonna avec insistance

d’attendre jusqu’au matin.) A tous ces bruits s’ajoutait de

temps à autre un ronflement sonore et je finis par

m’endormir.

« A onze heures je fus réveillé par un Indien occupé à

jouer du violon. Nous bavardâmes. A minuit, j’auscultai

le bébé. Le rôle du sorcier, me confia-t-on, n’avait guère

été efficace car les buveurs n’ayant pas absorbé assez de

boisson n’avaient pas assez parlé. La fièvre de l’enfant s’était

un peu élevée, sa respiration et son état général étaient

stationnaires. Aux environs d’une heure du matin je

m’endormis à nouveau. La maman et une vieille femme

veillèrent et procédèrent à des applications de feuilles et de

tabac ; des lampes et des lanternes au kérosène diminuaient

un peu le caractère étrange des lieux. A trois heures du matin

des lamentations me tirèrent de mon sommeil : l’enfant était

mort sans lutte : sa respiration s’était simplement arrêtée.

Nous fabriquâmes ce matin-là notre troisième petit

cercueil. »

Ces événements nous aidèrent à pénétrer plus profon­

40

dément dans la vie de ces Indiens. La superstition et la crainte

les tenaient étroitement prisonniers. Le Nouveau Testament

libérerait-il les Quichuas de leur crainte, leur apporterait-il

la paix du cœur et la délivrance des mauvais esprits ? Les

missionnaires prièrent et s’entretinrent de ces problèmes ;

mais ils se sentirent étrangers, et eurent la conviction qu’ils

le seraient toujours. La solution à ces problèmes doit passer

par l’Indien lui-même : il doit connaître l’Ecriture, doit être

enseigné, et à son tour l’enseigner aux autres. Dans ce but

Pierre et Jim rouvrirent l’école missionnaire de Shandia

fermée par le docteur Tidmarsh pour des raisons de force

majeure. Dans une pièce de cet établissement les jeunes

Indiens de la communauté apprirent à lire et à écrire et

purent enfin lire la Bible par eux-mêmes.

Mais d’autres Indiens n’avaient jamais eu l’occasion

d’entendre l’histoire écoutée chaque jour par ces jeunes

Indiens. Dieu se servirait-il de Jim et de Pierre pour porte

le message de l’évangile aux Aucas ?

« Cette pensée m’effraie parfois, » écrivait Pierre, « ma.

je suis prêt. Nous comptons sur Dieu pour accomplir dei

miracles, et les Aucas peuvent en faire partie. Ces miracles

auront lieu en réponse à la foi. Tout autre moyen d’y

parvenir est un expédient. Oh Dieu, guide-moi ! »

41

*4*

*Une adaptation sans fin*

Jim Elliot et Ed. MacCully s’étaient demandé depuis leurs

années passées à la faculté s’ils pourraient un jour travailler

ensemble sur champ missionnaire. Quand Ed, son épouse

Marilou et leur petit garçon Stevie arrivèrent à Quito en

décembre 1952, leurs espoirs semblaient se réaliser. Les

MacCully décidèrent de rester à Quito afin d’étudier

l’espagnol, puis de rejoindre Jim et Pierre à Shandia. En

juin 1953, Ed laissa son épouse et son fils à Quito et se rendit

pour un court séjour dans la jungle où se trouvait leur futur

lieu d’habitation. Il décrivit à sa famille aux Etats-Unis les

scènes dont il avait été témoin :

« Je viens de rentrer à Quito, après avoir passé douze

jours dans la jungle avec Jim Elliot et Pierre Fleming au

sein de la tribu des Indiens Quichuas de la plaine. Dieu

voulant, nous espérons nous fixer à cet endroit dans quelques

mois. Pendant ces douze jours, après avoir observé les

écoliers indiens en classe et la file sans fin des malades en

quête de soins médicaux, visité les huttes des Indiens, écouté

le chant étrange du sorcier et les cris désespérés des affligés,

je loue Dieu de nous avoir conduits ici pour travailler parmi

ce peuple. Puissions-nous avec l’aide de Dieu être fidèles

43

à notre vocation et être utilisés par Dieu pour lui amener

un grand nombre d’indiens.

« Je suis resté à côté du lit d’un adolescent de 18 ans dans

la jungle orientale. Je l’ai vu vomir du sang et mourir en

quelques minutes. A cet instant comme je regardais son

corps sans vie gisant sur un lit de bambou posé à même le

sol malpropre de la hutte, je connus plus pleinement encore

le passage de Paul dans I Thessaloniciens 4, « afin que vous

ne vous affligiez pas comme les autres qui n’ont pas

d’espérance. » Je n’oublierai pas de sitôt la mélopée lugubre

de ces païens se frappant la poitrine et se lamentant pendant

deux jours et deux nuits. C’était une illustration pathétique

de ce texte biblique. Ce soir j’adresse à Dieu une prière

spéciale... Puisse-t-il épargner la vie de ces Indiens jusqu’à

ce qu’il nous rende capables de leur apporter dans leur

propre langue le message d’espérance, de la vie éternelle et

du salut ».

Fils aîné d’un gérant de boulangerie de Milwaukee,

Ed. MacCully grandit dans le Middle West, dans une famille

l’hésitant pas à donner à Dieu la première place. Le père

le Ed était un prédicateur actif se rendant partout aux Etats-

Unis, témoignant auprès de ses collègues de travail à tout

propos, et parlant de Dieu à de nombreux groupes chrétiens

en maints endroits. Quand Ed entra à la faculté de Wheaton

en automne 1945, il n’avait pas l’intention de se rendre sur

champ missionnaire. Il choisit d’étudier la gestion et les

sciences économiques.

Grand et fort (1,85 m et 90 kg) il ne tarda pas à se

distinguer dans l’équipe de football de Wheaton. Pour un

homme de sa taille sa vitesse était surprenante et le porta

aussi au plus haut niveau de la course. Son entraîneur Gil

Dodds, champion national du 1 500 mètres, raconte un

incident survenu à Ed lors de sa dernière année. Dix hommes

rompus à la course du 400 mètres s’entraînaient pour une

course spéciale à Boston ; parmi les dix, cinq seraient choisis

44

pour former une équipe de relais. Ed désirait se rendre à

Boston. Il courrait le 100 mètres et le 200 mètres mais ne

s’était jamais essayé aux 400 mètres, toutefois il demanda

la permission de se joindre aux autres. Le résultat fut typique

de la personnalité d’Ed : à un dixième de seconde près, il

réussit à être sélectionné pour l’équipe de relais. « Il avait

toujours l’habitude de réussir l’impossible au moment

décisif, » fut la conclusion de Dodds.

Comme orateur Ed réussissait mieux encore. Sa manière

simple et directe de s’adresser au public lui permit, sans

aucun entraînement en diction, de gagner un premier prix

dans ce domaine à San Francisco en 1949, concours

regroupant plus de dix mille étudiants. Sa dissertation sur

Alexander Hamilton fut presque apprise par cœur par les

étudiants de sa promotion qui l’obligeaient à la réciter à

chaque occasion spéciale. Quand il arrivait au point

culminant,

« Et comme le son d’un clairon d’argent,

retentirent les accents de cette langue inconnue, »

toute la classe se levait et criait à l’unisson avec Ed :

« Excelsior ! »

Ed, président de dernière année, était lui-même à l’origine

de cet état d’esprit. Evoquant son élection mon frère David

écrivit : « Ed fut élu (ou plutôt acclamé) sans un seul vote

contre lui. Nul n’aurait eu l’idée, j’en suis convaincu, de

proposer quelqu’un d’autre pour ce poste. Il s’agissait d’une

décision acceptée par avance à l’unanimité. »

L’année suivante Ed MacCully, ayant décidé d’embrasser

une carrière dans la magistrature, entra à la faculté de droit

de Marquette. Au début de sa deuxième année il prit un

travail de veilleur de nuit dans un hôtel, avec l’intention de

consacrer son temps à l’étude. Mais Dieu, qui choisit chacun

de façon souveraine, pour l’accomplissement de ses desseins

éternels, avait d’autres plans. Ed confia ses projets à son

45

camarade de promotion Jim dans une lettre datée du 22

septembre 1950 :

« Depuis que j’ai pris ce travail, beaucoup d’événements

se sont produits. J’ai passé mon temps libre à étudier la

Parole de Dieu. Chaque nuit le Seigneur semblait s’imposer

à moi un peu plus. L’avant-dernière nuit je lus le livre de

Néhémie. Après une première lecture, je décidai de le relire

en entier une fois encore. Voici un homme qui abandonna

tout, y compris sa situation, pour accomplir un travail que

personne d’autre ne pouvait réaliser. Et à cause de son

obéissance tous ceux restés à Jérusalem se mirent en règle

avec Dieu. Les obstacles et les empêchements s’évanouirent

et une tâche considérable fut accomplie. Jim, il me fut

impossible de chasser cette histoire de mon esprit. Le

Seigneur s’adressait à moi. Hier matin en rentrant à la

maison, je fis une longue promenade et parvins à une

décision selon la volonté de Dieu, j’en ai la conviction. Le

Seigneur et sa Parole sont seuls à l’origine de ma décision,

je peux l’affirmer devant Dieu en toute honnêteté. Mon seul

Jt unique désir est de vivre une vie d’abandon sans réserve

tu Seigneur en y consacrant toute mon énergie et toute ma

force. Peut-être m’enverra-t-il dans un endroit où le nom

de Jésus Christ est inconnu. Jim, je désire prendre le

Seigneur au mot, et je compte sur lui pour tenir sa parole.

Mon attitude revient à ‘ mettre tous mes œufs dans le même

panier ’, mais nous avons déjà placé notre confiance en lui

pour le salut, aussi pourquoi ne pas agir de même pour notre

vie ? Si la promesse divine de la vie éternelle est fausse,

autant tout perdre à la fois, notre vie présente et notre vie

après la mort. Mais si cette promesse est vraie, alors toutes

les autres paroles du Seigneur doivent l’être aussi. Prie pour

moi, Jim.

« C’est extraordinaire, le Seigneur m’a convaincu

24 heures seulement avant mon inscription à la Faculté de

Droit ! J’avais l’argent nécessaire et étais fin prêt.

46

Aujourd’hui c’était la rentrée, aussi me suis-je rendu à la

faculté pour les prévenir des raisons de ma décision. J’ai

vraiment prié selon l’exhortation de Paul aux Ephésiens,

afin « d’ouvrir ma bouche avec hardiesse ». J’ai parlé à tous

mes camarades, puis je me suis rendu auprès d’un professeur

que je tenais en haute estime. Je lui confiai mes projets et

je vis des larmes briller dans ses yeux. J’allai ensuite auprès

d’un autre, mais ce dernier me souhaita bonne chance, puis

me quitta avec froideur.

« Voilà. Il y a deux jours j’étais étudiant en droit,

aujourd’hui je ne suis plus personne. Merci, Jim, de tes

prières à mon égard. Ne te relâche pas. Je prie vraiment

pour toi aussi car tu te prépares à partir. Si seulement je

pouvais aller avec toi. »

La période de formation de base arriva pour Ed quand

il se rendit en compagnie de Jim Elliot à Chester dans

l’Illinois dans l’hiver 1951. En plus des rencontres sous tente

et des classes d’enfants où il annonçait l’évangile, Ed prêchait

chaque semaine dans une émission de radio qu’il partageait

avec Jim. Comme écrivit l’apôtre Paul, « Je me dois aux

Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants, aussi

j’ai un vif désir de vous annoncer l’Evangile à vous qui êtes

à Rome car je n’ai point honte de l’Evangile : c’est une

puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit. » Ce

fut la conviction d’Ed et le mobile de sa prédication.

Le 16 mai 1951, il se servit du Code Civil pour illustrer

l’un de ses messages à la radio. Le sermon d’Ed expliquait

mieux que les nombreuses affirmations théologiques la foi

des cinq hommes destinés à collaborer dans l’expédition

Auca.

« Le destin du criminel, » déclara Ed, « est de subir sa

condamnation en étant puni — pour certains cette

affirmation signifie servir pendant quelques années, pour

d’autres être emprisonné à vie, pour d’autres encore la mort.

La condamnation de Dieu pour tous les pécheurs est la mort.

47

« Le salaire du péché c’est la mort... » Une seule sentance,

un seul châtiment pour tous les incroyants.

« Mais Dieu, dites-vous, est un Dieu d’amour. Il ne punira

personne éternellement. Il est certes un Dieu d’amour et sa

condamnation du pécheur ne change en rien ce fait. Dieu

ne désire pas nous infliger le châtiment mérité et par

conséquent nous offre un moyen d’y échapper, si du moins

nous l’acceptons. Dieu a pourvu à notre pardon en offrant

Son Fils unique.

« Voici le message de Dieu, clair et simple tiré de son livre,

la Bible. « Celui qui croit au Fils », dit Dieu, « n’est pas

condamné, mais celui qui ne croit pas est déjà condamné

parce qu’il n’a pas cru au Fils unique de Dieu. »

Comme à l’époque où le Seigneur était ici-bas, les résultats

ne furent pas fulgurants. Quelques-uns écrivirent à la station

de radio pour demander un supplément d’informations. Une

poignée de personnes firent une profession de foi suite aux

’éunions organisées dans différentes écoles et sous tente.

dais Ed avait la certitude d’avoir obéi à Dieu pendant ces

nois. Avant de se rendre à Chester, il avait accepté de parler

à un groupe de jeunes réunis pour un banquet à Pontiac

au Michigan. Ed ne pouvait imaginer les intentions de Dieu

à son égard. A cette occasion il rencontra Marilou Hobolth,

jolie pianiste aux cheveux bruns dans l’église où il devait

prêcher. Pendant les mois passés à Chester, Ed envoya sans

nul doute plus de lettres à Marilou qu’à tous ses autres amis

en plusieurs années. Au début de leur correspondance il

écrivit :

« Je prie pour deux choses bien définies : tout d’abord,

je demande au Seigneur de nous donner la sagesse dans notre

relation — même dans le domaine de la correspondance.

Puis je lui demande de permettre à notre relation de nous

rapprocher toujours plus de lui. Loin de moi la pensée de

nous adresser des sermons — mais que notre attrait l’un

48

pour l’autre soit un moyen de nous attirer davantage vers

Dieu. Tu as aussi ce désir, je le sais. »

Leur amitié s’approfondit rapidement et en avril Ed et

Marilou se fiancèrent. Quelques jours plus tard Ed lui

écrivit :

« Quand tu pries, demande au Seigneur de nous montrer

avec précision où il désire nous envoyer, et de nous rendre

obéissants à sa volonté et désireux même de nous y

conformer. »

L’amour d’Ed pour sa future épouse était total. « Quand

quelqu’un me parle, il me faut recourir à un formidable

effort de volonté pour rester dans la conversation. C’est une

sensation bizarre ! Je commence à croire à toutes les

affirmations des poètes et des compositeurs sur l’amour ! »

Le 29 mai 1951 il écrivit : « Dans un mois aujourd’hui

tu auras perdu toute ta liberté et seras sous ma férule,

soumise à ma loi impitoyable et à mon commandement

cruel. Tu as exactement trente et un jours pour tout remettre

en question. Te crois-tu vraiment capable de me supporter

jusqu’à la fin de ta vie ? Ce ne sera pas facile. Tu te

demanderas plus d’une fois pourquoi tu m’as épousé. As-

tu bien réfléchi ? Mais sache que je t’aime de tout mon

cœur. »

Marilou ne remit rien en question. Ils se marièrent en juin

à l’Eglise Baptiste de Pontiac dans le Michigan, dont

Marilou était membre.

La décision d’Ed de se rendre sur champ missionnaire

le conduisit à s’inscrire à l’Ecole de Médecine Missionnaire

de Los Angeles, où il passa une année d’étude intensive sur

les maladies tropicales et leur traitement, l’obstétrique, la

dentisterie et les rudiments de base de la médecine, afin de

se rendre utile non seulement aux Indiens mais aussi à sa

famille et à lui-même.

Le 10 décembre 1952, accompagné de leur petit Stevie

âgé de 18 mois, Ed et Marilou s’embarquèrent pour

49

l’Equateur, pays où ils allaient passer leur vie, Dieu le leur

avait clairement indiqué.

Dans la jungle Jim et Pierre avaient attendu avec

impatience le jour où les McCully les rejoindraient. Ils

construisaient une maison à leur intention et plusieurs autres

bâtiments destinés à la mission. Pendant ce temps les

MacCully logeaient chez des Equatoriens dans une maison

en stuc à Quito où ils apprenaient l’espagnol. Ce n’était pas

facile et à plusieurs reprises le découragement et un sentiment

d’inutilité les assaillirent.

« Nous demandons à Dieu dans nos prières de nous

donner la capacité et la précision dans l’étude de la langue

et de nous accorder la grâce de franchir le pas qui nous

permettra non seulement de converser mais aussi d’annoncer

la parole de vie, » écrivit Ed à des amis, fidèles intercesseurs.

Marilou et lui avaient hâte de gagner leur propre maison

dans la jungle et de commencer le travail tant attendu. Un

jour Ed fut appelé à la radio... ?

« Je n’ai pas très bien compris le message. Avez-vous dit

tous les bâtiments ? demanda-t-il. « Terminé ».

« Tous les bâtiments de Shandia ont été détruits par

l’inondation. Tous les bâtiments de Shandia ont été détruits

par l’inondation. Jim et Pierre désirent que vous veniez le

plus vite possible. Terminé. »

« D’accord. D’accord. Dites-leur que j’arrive. »

Ed MacCully redonna le micro à l’opérateur des ondes

courtes. Ce message lui était parvenu par l’intermédiaire de

Shell Mera. Jim et Pierre avaient envoyé un messager à Dos

Rios, station missionnaire située à six heures de marche de

Shandia. Les missionnaires de cet endroit avaient informé

par radio Shell Mera de l’inondation.

Ed était stupéfait. Il alla à la fenêtre et regarda la vallée

de Quito dans la direction d’Antisana, haute montagne au

50

sommet neigeux située entre lui et la petite station

missionnaire visitée quelques semaines auparavant.

La station à Shandia avait été balayée en un jour de pluie

torrentielle, suivi par une nuit de cauchemar où le fleuve

en furie détruisit tout sur son passage. 500 planches rabotées

à la main — chacune représentant une journée entière de

travail — et destinées à la construction d’une maison, d’une

clinique et d’une nouvelle cuisine pour l’école, avaient

disparu pendant la nuit. La plus grande partie de leurs effets

personnels avait été épargnée, mais les manuscrits si précieux

remplis de vocabulaire Quichua appartenant à Jim et à Pierre

jonchaient le sol, striés de boue. Environ 500 mètres de terre

s’étaient détachés de la piste d’envol. C’était un témoignage

poignant pour ces hommes du caractère temporaire de leur

« Cité » présente.

Comme ils avaient recherché de façon instinctive le

concours d’Ed, ce dernier se tourna vers Marilou. « Chérie,

toute la station de Shandia a été détruite par une

inondation ! »

Marilou était incrédule. Ed lui expliqua le déroulement

des événements et le désir de Jim et de Pierre de le voir venir

au plus vite dans la forêt. Aussitôt elle acquiesça et reconnut

la justesse de cette requête.

« Mais toi et Stevie, qu’allez-vous faire ? » demanda-t-

il. « Oh, tout ira bien » répondit Marilou. « Nous resterons

ici et tu nous tiendras au courant par radio de tes plans.

Tout marchera bien, j’en suis sûre. »

Comme de coutume Ed fut encouragé par son attitude

et commença à se préparer pour le voyage. « Elliot » avait-il

dit un jour à Jim, « J’ai épousé une femme efficace. Elle

s’organise et me pousse à agir de même, et nous y

arrivons ! »

Elle prépara ses affaires en un temps record et peu de

temps après il se trouva assis sur une chaise de toile dans

la tente dressée par Jim et Pierre à Shandia. Le décou­

51

ragement céda la place à l’organisation et les jeunes

missionnaires se mirent très vite à reconstruire la station et

à préparer l’arrivée des McCully. Aussitôt que possible Ed

se rendit à Quito pour chercher sa famille. Un extrait de

son journal nous relate leurs premiers jours dans la jungle.

« Septembre 1953. Nous sommes maintenant bien

installés. La vie se passe à acheter, à vendre, à soigner les

malades, à réparer les appareils à kérosène et à essence, et

à essayer d’apprendre la langue. Il est très difficile de mettre

du temps de côté pour l’étude de la langue, c’est un combat

permanent. Il en est de même pour l’étude de la Bible,et

la prière. Il est dur de maîtriser toutes ces activités, dur de

se réjouir sans cesse, dur d’aimer ces Indiens si peu

reconnaissants. Il est dur aussi de ne pas perdre de vue notre

but primordial quand nous sommes si submergés par des

occupations secondaires. »

La vie d’un missionnaire exige une adaptation sans fin.

Après avoir obtenu un prix comme orateur il faut lutter avec

une langue non encore écrite... Après avoir joué dans un

championnat de football à la faculté, il faut apprendre à

un groupe de petits Indiens à jouer au volley-ball... Marilou,

autrefois responsable de la musique dans une grande église,

enseignait patiemment et avec grand soin deux lignes de

chant, écrites par elle et Ed en langue Quichua, à des enfants

indiens. Grâce à toutes ces expériences, ils étaient prêts à

être « fous à cause de Christ ».

52

*« Consacré à Dieu »*

« Avioneta uyarimuni ! On entend le petit avion ! »

Ces mots, prononcés à grands cris par les Indiens,

annonçaient à Jim, Ed et Pierre et aux autres missionnaires

de l’Oriente l’atterrissage imminent du petit avion jaune

appartenant à la Société d’Aviation Missionnaire. Le bruit

le plus agréable de la jungle était le bourdonnement croissant

de son moteur. Le missionnaire avait beau être occupé à

soigner un bébé atteint d’impétigo, à vendre du vermifuge

en poudre, à donner une étude biblique, ou à scier des

planches pour la construction d’un bâtiment, il avait alors

coutume d’interrompre son travail. Le dégagement de la

piste d’atterrissage donnait lieu à une bousculade, puis le

missionnaire vérifiait une dernière fois la surface et quand

les chiens et les enfants étaient à une distance respectable,

l’avion se posait doucement sur l’herbe. L’hélice s’arrêtait

peu à peu, la porte s’ouvrait et un homme à la peau basanée,

aux cheveux couleur de sable, au regard bleu et franc, et

au large sourire, sautait dehors : c’était Nate Saint dont la

vision avait changé la vie missionnaire dans la jungle.

Nate déchargeait la cargaison destinée à la station et

vérifiait la liste donnée par Marj, son épouse :

« Voyons, un sac de farine, 60 litres de gas oil, de la

53

viande, des légumes, deux balais, et le courrier. Vous

trouverez la pénicilline dans le sac de courrier. C’est tout,

je crois. Comment vas-tu, Ed ?

Comme les deux hommes bavardaient à côté de l’avion,

les Indiens s’attroupaient avec empressement. Chacun se

tenait debout et frottait sans cesse son genou contre le dos

d’un autre pour éloigner les mouches. Un bébé pleurait ou

un chien échappait à la surveillance d’un enfant — rien ne

parvenait à détourner l’attention des Indiens de l’avion, un

peu comme s’ils le voyaient pour la première fois.

Puis sans aucun préavis, une minuscule alarme retentissait

— la montre de Nate ! En homme méthodique il avait décidé

avec précision du nombre de minutes à passer dans cette

station de façon à rentrer chez lui avant le coucher du soleil.

Quand un autre vol était prévu il savait avec exactitude

quand il lui faudrait partir. Après avoir empilé et attaché

au fond de l’avion les bidons de gas-oil vides destinés à être

remplis à nouveau au quartier général à Shell Mera, il

revérifiait sa liste et bondissait sur son siège, attachait sa

ceinture, enfilait son gilet de vol, agitait le bras en signe

d’adieu et décollait. C’était un moment de joie dans la

semaine pour les missionnaires isolés.

« Ah ! Ce vieux Nate est unique ! » Ed avait-il coutume

de dire à Marilou quand ils revenaient ensemble vers la

maison.

En effet l’arrivée de Nate Saint et de son avion avait

marqué le début d’un nouveau style de vie pour les stations

missionnaires isolées en cette partie de la jungle. Autrefois

le missionnaire et sa famille étaient complètement coupés

du monde extérieur pendant de longs mois et 4, 6 ou 8 jours

de marche éreintante sur les pistes dangereuses de la jungle

les séparaient d’un docteur. Aussi, une à une, des pistes

d’atterrissage furent-elles arrachées à la jungle à coups de

hache. Des postes émetteurs et récepteurs furent installés,

et l’avion put ainsi couvrir en 5 minutes la distance d’un

54

jour de marche pénible. Les conditions d’habitation furent

améliorées de façon considérable : le bambou rongé par la

vermine et les toitures de chaume éphémères cédèrent bientôt

la place à des planches, coupées et rabotées par des machines,

transportées par avion. Nate fabriqua un cadre spécial sous

son avion destiné au transport de feuilles d’aluminium. Ainsi

des toits solides furent construits avec beaucoup plus de

facilité. Des outillages électriques légers et du carburant pour

assurer leur fonctionnement, des réfrigérateurs marchant

au kérosène, des meubles classeurs, des poêles, des scies

électriques et du ciment furent ainsi acheminés et

concoururent à rendre la vie dans la jungle plus sûre, plus

saine et plus efficace.

Nate et son épouse Marj arrivèrent dans l’« Oriente » en

septembre 1948. La première occupation de Nate fut de créer

une sorte de quartier général pour Marj et lui à Shell Mera.

Pendant la construction de leur petite maison, très vit,

utilisée comme hangar, dortoir et atelier, une simple tent

leur servit de lieu d’habitation. Les Saints n’ont pas attendi

la fin de leur installation pour aider les missionnaires. Nate

était venu comme pilote de la Société d’Aviation

Missionnaire, organisation interdénominationnelle fondée

par deux pilotes de la Marine dont le but était de transporter

des missionnaires évangéliques, avec leurs bagages et leurs

malades jusqu’à leurs postes éloignés. Ainsi en allégeant la

charge physique du missionnaire due à la nature primitive

des lieux environnants, la S.A.M. pourrait lui permettre de

consacrer plus de temps et d’énergie à son ministère spirituel.

Presque immédiatement Nate utilisa son avion à ces fins.

Marj s’occupait de tous les missionnaires et de leurs visiteurs

de passage à Shell Mera. Ils étaient nombreux et elle était

la seule à assurer ce travail sur des kilomètres. Elle ne savait

jamais si elle devait préparer un repas pour 2 ou 12. « Et

ils mangent comme 4 ! » disait-elle. « Je prépare une ration

normale puis je la double. »

55

Pour les besoins rigoureux de leur travail particulier, Nate

et Marj convenaient à merveille. Nate écrivit un jour ce qu’il

pensait du rôle de Marj : « Comme je suis heureux de t’avoir

sans cesse à mes côtés. J’ai l’impression d’avoir assez de

dynamisme pour courir le sprint, mais il me fallait, Dieu

le savait, quelqu’un comme toi, pour me stabiliser dans

l’effort prolongé. »

Les premières préoccupations de Nate concernant les vols

étaient la sécurité, l’efficacité et l’économie : « Les

missionnaires qui avaient coutume de se déplacer le long

des anciennes pistes veillaient à ne pas transporter plus que

nécessaire. Aujourd’hui, dans l’avion, il en est de même.

Quand notre mission a acheté cet avion, il était équipé de

beaux sièges confortables, mais beaucoup trop lourds, aussi

avons-nous décidé de les remplacer par d’autres moins

confortables mais plus légers, nous permettant de prendre

plus de nourriture et d’équipement. »

Chaque gramme compte dans un avion de ce type. Quand

Nate découvrit que les garde-boue des roues de forme

aérodynamique ramassaient la boue, il les enleva. Selon son

habitude, Nate appliqua cet exemple à la vie spirituelle :

« Quand le vol de la vie est terminé et quand nous

déchargeons notre cargaison à l’autre bout, l’homme qui

s’est débarrassé de toute charge inutile aura la cargaison

la plus précieuse à présenter au Seigneur. »

Nate s’était toujours consacré totalement à la cause de

Christ. Dans un court sermon diffusé sur la station de radio

missionnaire HCJB — « la Voix des Andes à Quito » —

il partagea sa conviction avec d’autres :

« La dernière guerre mondiale nous a appris à être

disposés à nous consacrer totalement, seul moyen d’atteindre

notre objectif... En cet instant des milliers de soldats font

preuve d’une totale consécration... Notre pays exige de nous

une seule réponse : nous devons payer le prix de la liberté.

Cependant quand le Seigneur Jésus nous demande de

56

payer le prix pour l’évangélisation du monde, nous restons

souvent muets. Il nous est impossible de partir : pareille

décision nous coûterait trop.

« Dieu lui-même a posé ce même principe quand il a créé

l’univers. A cet instant il en connaissait le prix. Il n’a pas

retenu son Fils unique, mais l’a donné afin de payer le prix

de nos échecs et de notre péché.

« Sans cesse les missionnaires doivent faire preuve de

consécration. Jésus a déclaré, « Quiconque aura quitté à

cause de mon nom ses frères ou ses sœurs, ou son père, ou

sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou ses

maisons, recevra le centuple, et héritera la vie éternelle. »

Toutefois les convictions de Nate sur la consécration n’ont

pas amoindri son sens de la prudence présent dans chaque

fibre de tout pilote de première classe. Au contraire, son

esprit regorgeait d’idées susceptibles d’améliorer la sécurité

de l’avion. « J’essaye d’éviter de bricoler pour le plaisir de

bricoler, » écrivit-il. Je ne peux m’empêcher d’imagine’

toutes sortes de gadgets, mais je m’efforce de discerner paru

eux les plus utiles.

L’une de ses inventions les plus précieuses a été un système

parallèle d’alimentation en carburant. Il confiait souvent

ses idées à son frère aîné Sam, pilote de ligne expérimenté

dans le domaine de l’aéronautique.

« Quand je me trouve au-dessus de la jungle à l’écoute

du moindre bruit inquiétant que je ne veux pas entendre »,

écrivit Nate à Sam, « certains faits me reviennent à l’esprit,

comme la rupture du tuyau d’essence à Mexico quelques

années auparavant. L’une des extrémités du tuyau s’était

cassée et seule la tension naturelle en vol de ce dernier l’avait

empêché de tomber. Je me rappelle aussi l’activité fébrile

des guêpes quand elles décidèrent d’obstruer l’arrivée

d’essence. A vrai dire je suis favorablement impressionné

par les statistiques mais je redoute aussi les conséquences

pénibles entraînées pour mes passagers, sans parler de moi-

57

même, si je me trouvais à faire partie quelque part au-dessus

de la jungle du pourcentage minime des catastrophes. »

Tout en retournant dans son esprit les méthodes propres

à éliminer une panne dans le système d’alimentation, Nate,

occupé à travailler dans le hangar de Shell Mera, remarqua

un camion en route pour Ambata, ville située dans les Hautes

Andes. Dans cette région les camions n’étaient pas nombreux

et celui-ci attirait l’attention de façon particulière. Un jeune

garçon était accroché au toit de la cabine du véhicule, un

bidon d’essence et un siphon à la main, un garçon plus âgé

assis sur le pare-choc à l’avant tenait l’extrémité inférieure

du siphon, tournée dans la direction du carburateur sous

le capot entrouvert. Quelle que soit la cause de la panne

de son système d’alimentation, ce camion se préparait à

monter à une altitude de 1 700 mètres, la plupart du temps

en seconde ou en troisième, avec un grand nombre de

changements de vitesse, pendant qu’un jeune garçon

fournissait de l’essence au moteur à l’aide d’un tuyau en

caoutchouc !

L’imagination vive de Nate appliqua aussitôt cette

méthode d’approvisionnement en carburant à sa propre

situation. Il souleva le capot du moteur de son avion, retira

la jauge des températures de la tuyauterie d’admission et

y introduisit du carburant. Chaque pression sur le tuyau

rempli de kérosène produisait un redoublement de puissance.

Encouragé par cette expérience, il se rendit à la cuisine et

emprunta à Marj l’un de ses bidons d’huile afin de s’en servir

en guise de réservoir auxiliaire de 12 litres. Pour obtenir une

forme aérodynamique pour le réservoir il envoya un jeune

Indien abattre un balsa pour se procurer un morceau de ce

bois particulier. Le réservoir et le carénage furent alors fixés

à la traverse située sous l’aile gauche. Des fixations de

récupération, des filtres, et une valve complétaient

l’installation. Nate attacha la valve sur le panneau ignifuge

et la relia à l’aide d’une tringle de manœuvre. Jusque là tout

58

allait bien mais la tombée de la nuit l’obligea à attendre le

lendemain pour tester son système de sécurité fait maison.

Il passa la nuit blanche, repassant dans son esprit toutes

les raisons susceptibles de faire échouer son idée — mais

pourtant le camion pouvait rouler en deuxième, tout en étant

dépourvu d’une arrivée normale d’essence. La complexité

d’un carburateur moderne était due, il le savait grâce à sa

grande expérience de mécanicien, à la nécessité de passer

en douceur d’une faible vitesse à une allure beaucoup plus

vive. Or un moteur arrêté en cours de vol, se dit-il, tourne

en autorotation assez rapidement pour éviter les vitesses

inférieures si critiques.

Le lendemain matin les premiers tests au sol démontrèrent

l’efficacité du système parallèle d’alimentation en carburant.

Le moment était venu pour le mettre à l’épreuve en vol. Il

décrivit son expérience :

« A 7 000 mètres au-dessus de la piste, je tirai la

commande de mélange pour couper l’arrivée du carburant

La baisse de régime fut une expérience inédite pour moi

j’avais si souvent écouté mon moteur avec l’espoir de né

jamais entendre une baisse semblable. Mais en tournant la

nouvelle petite manette en forme de T sur le tableau de bord

je ramenai en douceur le moteur à plein régime. Pour moi

ce fut une sensation merveilleuse. Pendant 20 minutes le

système normal d’alimentation fut complètement fermé.

Même avec le carburateur mis hors circuit, le moteur

n’enregistra aucune ratée. A partir de l’autorotation il reprit

de la vitesse sans tousser une seule fois.

« J’inclinai l’avion de multiples façons à des vitesses

variables, le moteur ne montra jamais aucun signe de

faiblesse. Ressentir comment régler la commande de mélange

à l’aide de la nouvelle manette d’urgence était aussi facile

que de se servir de la commande de mélange normale. C’était

identique.

Tout le dispositif, y compris le réservoir, pèse seulement

59

deux kilos. Le seul point commun avec le système

d’alimentation habituel est le moteur. Ce dispositif résoud

tous les problèmes usuels comme ceux des arrivées obstruées

et des tuyaux cassés. Il est si simple et si peu cher ! Alors

pourquoi volons-nous, équipés d’un système d’alimentation

en carburant capable de tomber en panne en plusieurs points

entre le réservoir et le moteur, sans nous munir d’aucun

système parallèle ? Nous sommes tous convaincus de la

valeur du double allumage, aussi pourquoi n’adoptons-nous

pas une double alimentation pour les urgences ?

Avec l’accord du gouvernement chaque avion de la

S.A.M. se rend au-dessus de la jungle en grande sécurité

grâce à l’emploi du système parallèle d’alimentation en

carburant mis au point par Nate Saint.

Une autre invention géniale de Nate étonna un grand

nombre de gens dans le monde de l’aviation. Il trouva le

moyen de faire descendre un seau en toile d’un avion en

plein vol jusque dans les mains d’une personne se trouvant

au sol. Cette « technique de la spirale », comme il l’appelait,

rendit possibles plus tard les premiers contacts directs avec

les Aucas. On laisse descendre à l’arrière de l’avion un seau

en toile fixé à une corde de 450 mètres. Quand l’avion décrit

un cercle étroit, le seau se déplace vers le centre du cercle,

car le mouvement de la corde compense la force centrifuge

tendant à repousser le seau vers l’extérieur. A mesure que

le seau se déplace vers le centre il tombe, jusqu’au moment

où il est suspendu presque immobile à la pointe d’un cône

renversé. La personne au sol peut non seulement recevoir

le courrier, des médicaments, de petits paquets, mais (fait

beaucoup plus important) peut renvoyer à l’avion des

messages ou autres objets placés dans le seau. Il est arrivé

à Nate de substituer à la corde un fil téléphonique et de

mettre un téléphone dans le seau. Ainsi il put communiquer

par téléphone avec un missionnaire situé sur un banc de sable

60

ou dans une clairière de la jungle, dans des endroits

dépourvus de piste d’atterrissage.

L’une des mesures essentielles de sécurité fut le maintien

permanent d’un contact radio avec l’avion : c’était le rôle

de Marj. Lors de chaque vol, elle veillait à vérifier la

position, l’altitude, et la réserve de carburant à intervales

réguliers. Elle s’assurait des conditions atmosphériques à

Shell Mera, et restait en contact avec le missionnaire de la

station où Nate devait se rendre pour s’assurer de son

arrivée. Chaque station missionnaire était équipée d’un

émetteur et d’un récepteur, et à 7 heures tous les matins les

missionnaires appelaient Shell Mera. Si une urgence médicale

s’était présentée depuis le dernier appel, on pouvait obtenir

de l’aide, et des vols étaient organisés grâce à ce contact.

Ce travail représentait de nombreuses heures passées près

de la radio, mais Marj était convaincue de participer ainsi

au travail missionnaire tout comme Nate par son ministère

de pilote. Chaque matin, tout visiteur à Shell Mera pouvait

entendre à peu près ceci :

« Shell Mera appelle Macuma, Macuma. Terminé ».

« Ici Macuma. Nous voudrions savoir combien de porteurs

nous devons prévoir sur le terrain d’atterrissage à l’arrivée

de la marchandise. Terminé. »

« Bonjour Macuma. Deux suffiront. Terminé ».

« D’accord, merci. Comment va le garçon transporté à la

clinique ? Terminé. »

« Je téléphonerai à la clinique et verrai s’il peut être ramené

chez lui par le vol de jeudi. A propos, vous aurez un visiteur

jeudi. Un missionnaire vient d’arriver et serait désireux de

voir une station missionnaire typique dans la jungle.

Terminé. »

« D’accord Marj. Nous serons heureux de l’accueillir. Tu

feras bien de nous faire parvenir un peu plus de nourriture

que d’habitude cette semaine. Terminé. »

« D’accord, d’accord Macuma. Shell Mera appelle Shandia,

61

Shandia. L’avion est-il arrivé ? Terminé. »

« Ici Shandia. Non pas encore, Marj. Terminé. »

Ainsi se passaient les matinées ; Marj notait les

commandes de nourriture, les fournitures nécessaires aux

écoles indiennes, les médicaments destinés aux dispensaires,

et demeurait à l’écoute des conversations échangées entre

les deux stations, faisait parvenir les messages des

missionnaires au docteur, recueillait des réponses par

téléphone et les transmettait aux missionnaires, sans oublier

d’appeler « Henri 56 », l’avion de Nate, en vol au-dessus

de la jungle, et de noter avec soin sa position toutes les

5 minutes.

Dans son pays natal certaines personnes souriaient du

souci permanent de Nate concernant la sécurité. « Après

tout » disaient-ils « un missionnaire est supposé avoir

confiance en Dieu ! »

« Mon raisonnement est peut-être ‘païen’, comme on me

l’a dit, » écrivit Nate dans une lettre. « Pourtant je crois

vraiment aux miracles : pour Dieu ils sont certes un jeu

d’enfant. Mais la question est de trouver la marche à suivre

approuvée par le Seigneur. Je ne serais pas ici si je n’avais

mis ma confiance en lui. Mes détracteurs me déclarent « Le

Seigneur prendra soin de toi », mais sont sans doute trop

réticent pour s’exposer aux bactéries présentes dans une

mission située dans un quartier malsain ! Pardonnez-moi

si je suis convaincu de mes affirmations ; Je me soucie en

effet des questions de sécurité, mais pas au point de ne pas

m’occuper du travail de Dieu. A chaque vol je suis prêt à

donner ma vie pour Dieu. Néanmoins il me paraît justifié

de tirer profit de toute amélioration éventuelle pour mener

à bien notre tâche. »

Nate n’a pas seulement facilité le travail des missionnaires

dans la jungle, mais a exercé une influence directe sur ses

« voisins » équatoriens. Il ne paraissait jamais pressé, et un

grand nombre d’indiens venaient le trouver pour converser,

62

reconnaissant en lui un grand attachement à Dieu et un cœur

compatissant. Il progressait à grands pas en espagnol et ses

efforts suscitaient le respect. Les rencontres dans les rues,

l’école du dimanche, les cours de lecture et les entretiens

personnels faisaient de Nate un missionnaire autant qu’un

pilote.

Il a aussi utilisé son ingéniosité à rendre la vie de sa famille

plus commode et plus agréable. Il a construit une citerne

en béton destinée à recueillir l’eau de pluie tombée du toit,

et un mur extérieur bas pour permettre à ses enfants —

Kathie née en 1949 et Stevie né en 1951 — de patauger dans

le surplus provenant du réservoir plus grand. Il a installé

une alarme sur la machine à laver de Marj pour lui éviter

des pas quand elle se tenait près du poste de radio.

L’humidité est le problème majeur à Shell Mera, aussi Nate

a-t-il créé un séchoir derrière la cuisine en encastrant le

réfrigérateur à kérosène dans la cloison de la cuisine afir

de laisser échapper la chaleur dans le séchoir. Il y a auss

placé le chauffe-eau. Ainsi les vêtements et d’autres

équipements purent-ils être préservés de l’humidité.

Qu’est-ce qui poussa un homme doué d’un esprit aussi

inventif et aussi ingénieux, et possédant des capacités

techniques modernes, à s’installer dans la jungle primitive

de l’Equateur ? Comme Ed, Pierre et Jim, Nate provenait

d’une famille dont chacun des membres avait une

connaissance profonde des Ecritures. Tout jeune garçon,

il comprit les implications du Nouveau Testament et mit

sa foi en Christ comme son seul espoir de salut. Chez les

Saint à San Francisco, où Nate naquit en 1923, le cinéma,

la danse et toutes formes de jeux comme le poker et les

machines à sous étaient proscrits. Toutefois la vie n’y était

pas monastique. Les enfants allaient à la pêche, montaient

à cheval, faisaient de la luge en hiver, et avaient parfois la

permission de coucher à la belle étoile. Nate dessinait et

construisait des maquettes de planeurs, de bateaux et de

63

I

locomotives. Sa sœur aînée Rachel était pour lui une petite

maman, lui lisait des livres missionnaires dont les histoires

se passaient en Afrique, au Japon, aux Indes, et en Amérique

du Sud. Son imagination s’attachait avec passion à ces récits

et un jour il affirma : « Je n’ai jamais pensé devenir

prédicateur, mais un jour j’aimerais annoncer l’Evangile

à quelqu’un n’ayant encore jamais entendu prononcer le

nom de Jésus-Christ. »

Il monta en avion pour la première fois à l’âge de 7 ans

en compagnie de son frère aîné, Sam ; il était encore si petit

qu’il dut se mettre debout sur le siège pour voir par la vitre

du poste de pilotage du vieux biplan. Depuis cet événement

les avions et la vaste étendue du ciel n’ont cessé de le captiver.

A 13 ans il fut victime d’une attaque sévère d’ostéomyélite

à la jambe et l’inactivité forcée lui donna le temps de

réfléchir. Dieu voulait-il qu’il devînt missionnaire ?

Plus tard il rapporta : « Tout au long de mes années de

lycée les avions étaient ma passion et toutes mes émotions

se concentraient sur des aventures aériennes inventées de

toute pièce. Tout autre sujet me paraissait terriblement limité

et ne pas voir le ciel pendant un seul jour constitue encore

aujourd’hui une épreuve très dure. »

Les quatre murs de la salle de classe devinrent très vite

intolérables et quand il fut dans sa dernière année Nate prit

un travail pendant la journée chez un serrurier, suivit des

cours du soir, et acheva ainsi ses études secondaires en

quelques mois. Pendant les 6 mois suivants il prit un travail

dans un petit aéroport, où il apprit à piloter de petits avions.

Ensuite il s’occupa de l’entretien des avions et obtint un

brevet de mécanique. Puis il s’engagea dans l’armée de l’air

comme élève pilote. « Il semblait que l’Aigle était sur le point

de pondre l’œuf en or ! » dit-il. « Une formation de pilote

coûte 25 000 dollars ! » Entre temps il avait volé à bord d’un

avion léger de 40 chevaux pendant 80 heures mais avait

64

longtemps rêvé de piloter les gros avions puissants de l’armée

de l’air.

La veille de son premier cours dans l’armée, il ressentit

une douleur autour de son ancienne cicatrice d’ostéomyélite.

Il souleva aussitôt la jambe de son pantalon et comprit :

l’inflammation s’était installée. Toutes les ambitions de son

enfance, concentrées sur cette brillante occasion de piloter

un avion puissant, s’effondraient. « Je ne dis rien à mon

camarade de chambre, me mis au lit, éteignis la lumière sans

un mot et me retranchai au plus profond de moi-même,

véritable donjon pour une réclusion solitaire. Exceptées mon

agitation et ma respiration entrecoupée de soupir, nul ne

se serait douté de mon désarroi. Je n’exagère rien : j’avais

le cœur brisé. »

Ne plus avoir la possibilité de passer de ces « teuf !

teuf ! » à de véritables avions laissa Nate dans un état de

dépression, le rendant indifférent à tout. Quand il sortit de

l’hôpital, l’armée de l’air lui conféra le grade de chef

d’équipe d’entretien. Ce travail lui laissa du temps libre et

il le consacra à la lecture de la Bible, négligée depuis quelque

temps. Un an après avoir acquis de solides connaissances

il fut envoyé à Détroit en service commandé pour étudiei

de nouveaux moteurs plus importants à la veille d’être mis

en service. Dans cette ville lors d’un culte de nouvel an, le

Seigneur, il en fut convaincu, inclina son cœur vers la

mission. « Ce qui se passa pendant le culte était sans

importance, » écrivit-il plus tard. « Je n’entendis rien avec

mes oreilles. Je plaidai avec mon Père céleste pour

comprendre pourquoi je ne ressentais pas la paix promise

par Jésus. Vous avez sans aucun doute entendu parler de

certaines personnes auxquelles Dieu s’est adressé. J’ignore

comment Dieu s’y est pris avec eux, mais ce soir-là mon

optique de la vie changea en un clin d’œil. Ce fut comme

si une nouvelle diapo avait été projetée sur l’écran situé entre

mes oreilles. Aussitôt après la réunion, je sortis de la salle

65

et m’éloignai. La neige tombait, une couche épaisse et

immaculée recouvrait déjà le sol, et les bruits causés par

la circulation en étaient comme étouffés. Une joie semblable

à celle éprouvée lors du pardon de mes péchés m’envahit

et me rendit presque incapable d’exprimer ma gratitude. Je

semblais entendre pour la toute première fois le verset :

« Suis-moi et je te ferai pécheur d’hommes ». Ma vie

ancienne passée à courir après les intérêts temporels me parut

totalement insensée. »

Au moment où il fut certain de devoir dire adieu à

l’aviation et de s’enfermer dans un institut biblique pendant

deux ans pour se préparer à la mission, Nate entendit parler

de la Société d’Aviation Missionnaire. Il écrivit à sa mère :

« L’industrie aéronautique vient de perdre un pilote de

grande ligne, et le Seigneur a gagné un « pilote d’avions

légers ».

Peu après le jour de la victoire en Europe, il s’embarqua

pour Salinas en Californie pour travailler comme chef

d’équipe dans l’armée de l’air. Il fit la connaissance des deux

ex-pilotes de la Marine, fondateurs de la S.A.M. C’était un

endroit idéal pour Nate Saint. Il choisit un vieil avion de

40 chevaux, le remit en état et commença à employer tous

ses instants de loisir à voler, ne cessant de s’entraîner.

Quand il était encore dans l’armée de l’air, il rencontra

Marj Farris, dont il parla plus tard dans une lettre : « Parmi

de nombreuses bénédictions, voici la plus grande : elle vient

de terminer ses études et exerce le métier d’infirmière en

Californie à Los Angeles, est une étudiante passionnée de

la Parole de Dieu et a un amour indéniable pour les perdus.

Elle est la personne la moins égoïste que j’aie jamais

rencontrée à part ma mère. C’est une jeune fille humble aux

convictions profondes, prête pour le service du Maître de

la moisson... »

Quand Nate quitta l’armée de l’air, il demanda à Dieu

de lui montrer sa direction pour l’avenir. Très vite, il obtint

66

sa première affectation dans la S.A.M. Début juillet 1946,

on lui proposa de se rendre à Mexico pour réparer un avion

endommagé lors d’un atterrissage. « Quand Dieu s’empara

de ma vie deux ans auparavant, » déclara Nate, « il n’avait

pas défini mon travail, mais cette mission, j’en eus une

révélation très claire, allait être ma première affectation

aérienne missionnaire. » Moins de deux semaines après avoir

accepté ce travail, il se trouva près de la frontière du

Guatémala, dans la ville de Tuxtla Gutierrez avec seulement

deux ou trois mots d’espagnol.

Avec son sac de toile contenant 20 kilos d’outils et tous

ses biens terrestres, son apparence était cocasse et il ne

l’ignorait pas. Il craignait d’avoir des difficultés à la douane.

« Il n’est pas courant pour des touristes de transporter sous

le bras des hélices d’avion longues de deux mètres ! »

« J’essayai de m’imaginer l’avion accidenté. Ce ne serait

pas trop grave, pensai-je, un train d’atterrissage endommagé

et probablement une hélice brisée. Je fus stupéfait en

trouvant deux ailes complètement démolies empilées dans

une énorme corbeille. » L’avion s’était écrasé dans un fourre

à l’extrémité d’une piste d’envol aménagée dans la jungle.

Des morceaux des mâts, des ailes, du train d’atterrissage

et de panneaux de la carlingue avaient été transportés à

l’aéroport de Tuxtla et confiés à Nate pour être réparés. Avec

l’aide d’un ébéniste mexicain auquel tout devait être expliqué

par des dessins, il tenta de rassembler les morceaux.

Malheureusement le plan de l’appareil donné à Nate

n’appartenait pas à l’avion accidenté et de plus les poutrelles

d’ailes fabriquées en usine et envoyées comme pièces de

rechange ne correspondaient ni au plan ni à l’avion, et ces

deux incidents retardèrent le travail. Quand il eut enfin

rassemblé les différentes parties de l’avion, il fallut penser

à transporter les bras d’ailes jusqu’à la piste d’envol dans

le fourré où se trouvaient les débris. Il fut impossible de

les emballer et de les acheminer le long des pistes où des

67

canyons étroits devaient être franchis ; les emballages ne

passeraient jamais dans les tournants. Aussi les ailes furent-

elles montées comme dans une maquette d’avion, pièce après

pièce sans colle, puis chaque morceau fut étiqueté, et tout

l’ensemble démantelé, placé dans des sacs, et transporté par

avion jusqu’à la piste d’envol dans la jungle. Quand Nate

parvint au fourré où gisaient les restes de l’avion, certaines

parties avaient été dérobées et des guêpes avaient élu domicile

dans le réservoir et les tuyaux d’alimentation du carburant.

Faute de notice de montage, il dut soulever la queue, la

placer sur une souche d’arbre et monter les nouvelles ailes

à la place des anciennes au coup d’œil, tout comme il avait

coutume d’opérer, enfant, avec des maquettes d’avion. Ainsi

acheva-t-il sa première affectation dans la S.A.M., et l’avion

fut en état de voler dans les délais impartis.

Plus tard Nate se rendit à Los Angeles et passa dix jours

heureux en compagnie de sa petite infirmière. En lui disant

au revoir il déclara, « Eh bien, Marj, en ce qui me concerne,

tout est réglé, il ne manque plus que la batterie de cuisine ! »

L’hiver de 1947-48 Nate s’inscrivit à l’Ecole de Wheaton

et en janvier Marj prit un travail d’infirmière dans une ville

des environs, tout en étudiant la Parole de Dieu à la même

école afin de se préparer à la vie missionnaire qu’ils désiraient

tous les deux. Ils commencèrent un club biblique destinés

aux adolescents et Nate qualifia les activités de ce groupe

de « boîte à bonbons remplie de la dynamite de l’Evangile ».

Mais leur période de formation fut plus courte que prévu.

Le besoin d’un pilote en Equateur les obligea à interrompre

leurs cours ; ils mirent leur argent en commun, achetèrent

une bague de fiançailles et une voiture d’occasion et partirent

un soir pour Long Island, dans l’état de New York, à

presque 1 500 kilomètres de distance. Ils logèrent chez Sam,

frère de Nate, jusqu’à leur mariage. Après une lune de miel

de 4 jours, ils prirent la direction de l’Ouest, tous leurs biens

terrestres empilés sur la banquette arrière de leur vieille

68

Ford. Les repas se composaient de boîtes de conserve

chauffées sur le moteur. Ils atteignirent enfin la Californie

et Nate remit en état un avion acheté par la S.A.M. pour

voler en Equateur. Marj prit un autre poste d’infirmière.

Le 8 septembre l’avion était prêt et Nate, en compagnie

d’un pilote de la S.A.M., s’envola seul pour l’Equateur ;

Marj le rejoindrait plus tard dans le mois par vol

commercial.

Les années à Shell Mera s’écoulèrent rapidement. La

maison s’agrandit et se transforma en un grand chalet en

bois foncé, avec des porches spacieux, de larges avant-toits

destinés à protéger des pluies tropicales, un système d’eau

courante pour la cuisine et la douche, relié aux gouttières

fixées au toit en aluminium et aux réservoirs placés dans

les combles. Après avoir surélevé le toit et construit un

deuxième étage, dix chambres furent disponibles pour les

nombreux visiteurs de passage, et une salle de radio fut

aménagée pour permettre à Marj de travailler avec efficacité

et à Nate de réparer les appareils de radio des missionnaires.

Un autre pilote, Johnny Keenan, arriva avec un deuxième

avion destiné à participer à l’œuvre entreprise par la S.A.M.

et très vite Nate construisit une maison confortable pour

les Keenan et un hangar pour les deux avions. Il installa

un bloc hydroélectrique à côté du fleuve derrière sa maison

pour alimenter les bâtiments en électricité.

Ils étaient maintenant prêts à travailler avec le maximum

d’efficacité. Les stations de la jungle étaient toutes

approvisionnées, et Nate et Marj demandèrent à Dieu de

quelle manière ils pouvaient avancer son œuvre dans la

jungle équatoriale.

Nate, en dépit de la charge croissante des responsabilités,

n’avait jamais oublié la présence des Indiens Aucas à

seulement une centaine de kilomètres en avion de Shell Mera.

Peu après son arrivée en Amérique du Sud, Nate avait écrit

à ses parents : « Récemment nous nous sommes entretenus

69

avec un missionnaire désireux d’atteindre une tribu de

tueurs, les Aucas. Peu de blancs les ont contactés de façon

amicale et ont survécu. L’avion devrait jouer un rôle

essentiel, nous l’espérons, pour atteindre cette tribu et lui

apporter l’Evangile. « Nate utilisa son avion pour survoler

de temps à autre le territoire Auca, mais peu de

renseignements furent recueillis — seules une ou deux

maisons abandonnées furent repérées. Il se demandait

parfois où ils se cachaient. Puis un jour de juillet 1954, la

rumeur d’une nouvelle tuerie chez les Aucas se répandit dans

la jungle et cette fois Nate fut personnellemènt impliqué.

Il écrivit sa propre version des faits :

« Hier j’ai atterri à Villano, ville située à 70 kilomètres

d’ici en direction de l’ouest. Aussitôt après l’atterrissage un

messager vint à moi et m’informa qu’un raid Auca avait

eu lieu. Plus tard deux survivants quichuas arrivèrent sur

la piste d’envol. La femme était couchée sur un brancard

en bambou et souffrait d’une blessure sérieuse sous le bras

causée par une lance ; cette dernière s’était brisée et une

partie était restée dans la plaie. Son attaquant était sur le

point de la transpercer mais elle se saisit de l’extrémité de

la lance et la tint de toutes ses forces afin de préserver sa

vie. Elle était enceinte de 6 ou 7 mois. L’homme arriva par

ses propres moyens, bien qu’assez sérieusement blessé à la

poitrine, la cuisse ouverte et la main percée à l’endroit où

il avait essayé de repousser une lance mortelle. Les deux

blessés furent installés dans l’avion. Une fois en vol, j’appelai

Marj pour lui expliquer la situation et lui demander de

préparer des lits. Grâce au concours d’une autre femme,

les Indiens reçurent sur place les meilleurs soins possibles.

« Il nous est impossible de parler directement à nos

patients mais un couple d’employés s’expriment en quichua

et peuvent ainsi converser aisément avec eux. Hier soir l’un

d’eux leur lut la Bible en espagnol, la traduisant à mesure

en quichua. Ils n’avaient jamais entendu parler de la Bible.

70

De toute évidence, la vérité n’avait pas encore pénétré dans

leur cœur car ce matin-là l’homme demanda si je ne pouvais

pas retourner là-bas par avion et tuer au moins l’un des

Aucas à sa place. De nouveau l’employé lui expliqua notre

désir de sauver des vies par le Seigneur Jésus-Christ et non

d’en supprimer.

Cet incident accrut encore le désir de Nate d’atteindre les

Aucas. Mais il existait aussi d’autres tribus dont l’ignorance

de l’Evangile lançait un défi aux missionnaires. En 1954 une

occasion inespérée de pénétrer plus à fond dans les ténèbres

de la jungle s’offrit à Nate. L’un des personnages clés de

ce nouveau chapitre sera Roger Youderian.

71

*6*

*Missionnaires*

*parmi les Jivaros,*

*rétrécisseurs de têtes*

Roger Youderian, son épouse et leurs deux enfants, Bethy

et Jerry, demeuraient à Macuma, station missionnaire située

au sud de la jungle et desservie par le petit avion jaune.

Macuma, dirigée depuis 1945 par Frank Drown, rappelle

une ferme des Etats-Unis en pleine activité. A l’arrivée de

l’avion, les poulets se dispersent aux quatre coins de la piste

d’envol, et les vaches, impassibles, continuent à ruminer

indifférentes. Les bâtiments ne sont pas construits en

bambou, mais en bois solide et une atmosphère de stabilité

imprègne l’ensemble de la station. Macuma est située en

territoire jivaro. Les Jivaros, dont la vie est ponctuée de

combats féroces entre familles, sont connus dans le monde

entier pour rétrécir les têtes humaines. Ils vivent dans une

contrée de 1 000 mètres carrés au sud de la jungle,

indépendants des blancs qui, en théorie, dirigent leur pays

depuis quatre siècles.

Roger, grand et mince, aux cheveux bruns épais, naquit

le 21 janvier 1924, dans un ranch près de Sumatra, dans

l’Etat du Montana, septième enfant d’une famille de

fermiers. Il reçut par sa mère une instruction chrétienne

fervente et solide. Roger était un jeune garçon très actif et

en passe de devenir un excellent pianiste quand à l’âge de

73

neuf ans il fut frappé par la poliomyélite. Son infirmité lui

fit perdre son habileté musicale et pendant le reste de sa vie

il marcha et courut comme un vieillard.

Au lycée de Lewistown, dans l’Etat du Montana, il

surmonta suffisamment les effets de sa maladie pour être

capable de jouer au basket-ball. Puis Roger quitta le lycée

et, titulaire de trois bourses, rentra à l’université du

Montana. Il avait l’intention de devenir professeur

d’agriculture. Il fut reconnu comme le meilleur étudiant de

première année en 1942 et travailla pendant l’été suivant,

établissant des cartes des fermes situées aux environs de

Lewistown, et encore utilisées aujourd’hui par le Crédit

Agricole Fédéral. En octobre 1943, Roger s’engagea dans

l’armée et devint parachutiste. Il séjourna en Angleterre où

il devint adjoint de l’aumônier militaire Paschal Fowlks,

qui écrivit aux parents de Roger : « L’évangélisation dans

l’armée ne diffère pas beaucoup de l’évangélisation à

l’extérieur. Le responsable doit s’appuyer sur un petit

nombre de personnes pour porter les fardeaux et être en

même temps une source d’inspiration pour les autres. Vous

serez sans doute fiers et heureux de savoir que je considère

Roger comme un « pilier ». Pendant son séjour en

Angleterre, la foi de Roger s’approfondit et se fortifia et

en décembre 1944 il écrivit à sa mère :

« Le jour le plus heureux de ma vie fut celui où j’ai accepté

Jésus-Christ comme mon sauveur pour le pardon de mes

péchés, dont je m’étais dûment repenti, et avec l’aide de

Dieu j’espère et je prie pour acquérir la foi et la force de

glorifier notre Père dans ma vie quotidienne comme témoin

et disciple de Christ. Sonder les Ecritures constitue ma plus

grande source d’espérance et d’inspiration, ayant encore à

apprendre la puissance plénière de la prière. J’avais coutume

de dire, « Cette vie est magnifique ». Avec cette foi nouvelle,

mon sentiment s’est accru mille fois plus, et le bonheur et

la joie créent en moi une sensation quasi douloureuse de

74

bonheur lorsque je partage les bénédictions multiples

accordées au monde par Dieu dans sa miséricorde et sa

grâce. »

Roger survécut à la bataille du Rhin en 1944 et fut décoré

pour sa bravoure lors de la bataille des Ardennes. Le désir

de consacrer sa vie de façon totale et absolue au Seigneur

s’accroissait dans l’esprit de Roger et en août 1945 il écrivit

de Berlin : « J’ai un secret à te confier, Maman, et dans

ce domaine plus que dans n’importe quel autre, l’action doit

à mon sens précéder la parole. Depuis le jour où j’ai accepté

Christ comme mon sauveur personnel, l’automne dernier,

et où j’ai désiré le suivre et accomplir sa volonté, je me suis

senti appelé à accomplir un travail missionnaire, social ou

pastoral après mon temps passé dans l’armée. Je ne peux

dire encore quel sera cet appel mais je veux être un témoin

pour lui et vivre en faisant sa volonté tous les instants de

ma vie. »

Roger retourna dans le Montana en janvier 1946 et

pendant cet hiver sa conviction d’avoir été appelé à se rendre

sur champ missionnaire se confirma. Il s’inscrivit à l’Ecole

des Beaux Arts au nord-ouest de Mineapolis, où il rencontra

Barbara Orton, jeune fille blonde et calme qui étudiait aussi

la Bible avec l’intention de se rendre sur champ missionnaire.

Elle était issue d’une famille baptiste de Lansing dans l’Etat

du Michigan, et pendant toute son enfance avait entendu

parler de l’œuvre missionnaire, écouté dans son église des

missionnaires donner des comptes-rendus de leur travail,

et les avait rencontrés chez elle. « Le Seigneur, je le crois,

me parla quand j’étais encore une enfant, » affirme-t-elle

maintenant, « et me donna la conviction de sa volonté pour

moi. » En septembre 1950, Barbara et Roger s’inscrivirent

à l’Ecole du Nord-Ouest pour suivre les cours de Médecine

Missionnaire. Tout l’hiver ils s’assirent côte à côte dans une

petite salle de classe en compagnie de neuf autres étudiants,

pour étudier comment traiter une cassure, mettre au monde

75

un bébé, faire des piqûres. Ils se fiancèrent le jour de Pâques

1951 et se marièrent en septembre. Ils furent acceptés comme

candidats par l’Union Missionnaire Evangélique et partirent

aussitôt pour une période de six mois à l’essai à Kansas City.

Dans cette ville ils suivirent des cours d’espagnol, apprirent

à traiter certains problèmes pratiques en rapport avec une

station missionnaire, dirigèrent à tour de rôle les cultes du

dimanche, et travaillèrent parmi les enfants des quartiers

pauvres de la ville.

En janvier 1953, ils se mirent en route pour l’Equateur

en compagnie de leur petite fille de 6 mois Betty Elaine.

Après un temps passé à l’étude de l’espagnol à Shell Mera,

les Youderian se rendirent à Macuma. Frank et Marie

Drown, missionnaires aînés de la station, étaient arrivés en

Equateur huit ans auparavant en provenance de l’état rural

de l’Iowa. Roger s’intéressa au travail parmi les Jivaros grâce

aux lettres envoyées aux Etats-Unis par Marie.

Une fois installés dans la station où Dieu les avait envoyés,

<oger et Barbara se plongèrent dans l’étude de la langue

ivaro et furent bientôt capables d’aider à la création d’une

méthode d’enseignement destinée à apprendre aux Jivaros

à lire et à écrire dans leur propre langue. Roger dessina

quelques scènes familières — un paresseux suspendu la tête

en bas sur une branche, une sarbacane, un lézard étendu

sur le tronc d’un arbre — et à côté du dessin il écrivait en

phonétique les mots jivaros.

Roger était certes venu pour annoncer l’Evangile, toutefois

un missionnaire doit beaucoup accomplir et apprendre avant

d’être capable d’établir des contacts fructueux avec une tribu

primitive. Et même après avoir maîtrisé l’étude de la langue,

s’être construit une maison, avoir gagné la confiance des

Indiens, il lui faut passer beaucoup de temps à veiller à

l’entretien des lieux. La jungle croît à une vitesse vertigineuse

et par conséquent doit être constamment tenue en échec à

l’aide de la machette. Les générateurs utilisés pour fournir

76

le courant dans les stations plus importantes se mettent en

panne avec une fréquence irritante, les fuites d’eau dans les

toits à la saison des fortes pluies tropicales sont nombreuses,

et le missionnaire est la seule personne susceptible de régler

tous ces problèmes. L’habileté de Roger comme menuisier

et son plaisir à exercer ce travail lui furent très utiles quand

il arriva à Macuma. Barbara écrivit : « Roj est dans son

élément à Macuma ; dans la station deux hommes scient

des planches, deux autres rabotent, deux autres encore font

des entailles, deux scient et rabotent des tasseaux de

5 centimètres sur 10. Roj fait marcher sa scie électrique et

ils ont apporté des piliers sur lesquels ils vont placer la

maison. Roj a planté 74 plants de tomates obtenus à partir

des graines données par la station de Costa Rica. »

Cependant Roj n’avait pas quitté son pays pour travailler

dans le bâtiment. Il s’occupa très vite d’apporter l’Evangile

aux Jivaros. Peuple férocement indépendant, les Jivaros

combinaient une hostilité guerrière à un sens vigoureux de

l’humour. « Ils ne font que rire et cracher, » déclara un jour

un missionnaire pour les décrire. Ils semblent rire de rien

et ont coutume de ponctuer leur conversation en crachant

entre l’index et le majeur en produisant un son explosif.

Comme les Quichuas, le Jivaros ne se fatiguaient jamais

d’écraser leur nez sur les vitres des fenêtres des missionnaires,

pour observer le déroulement de la vie quotidienne à

l’intérieur. Roj s’habitua assez vite à leurs agissements,

même si au début il trouvait leurs chuchotements et leurs

crises subites de ricanements étouffés plutôt irritants.

Vêtu d’un short, d’un tee-shirt, d’une veste en drap, de

guêtres de toile et de mocassins, Roger consacra une grande

partie de son temps à rendre visite aux Jivaros. Il suivit les

pistes éreintantes et sinueuses de la jungle, enfoncé bien

souvent dans la boue jusqu’aux genoux. Parfois il

interrompait sa course, attiré par un parfum extrêmement

agréable, plus doux que les fleurs d’oranger, mais en raison

77

de la forêt, il était incapable de localiser sa provenance. Les

fleurs les plus étonnantes poussaient à la cime des arbres,

presque étouffées par le feuillage omniprésent. Il lui fallait

aussi veiller à la faune la plus dangereuse de la jungle : les

serpents. Les couleurs protectrices rendent un grand nombre

presque impossible à détecter. La vipère minuscule peut se

tenir au milieu de la piste, mais le dessin tacheté de sa peau,

mêlé au rayonnement du soleil sur les feuilles mortes, la

dissimulent aux yeux du voyageur. Le « maître des

buissons » transporte assez de venin dans ses poches pour

tuer une centaine d’hommes. Le serpent corail dont le venin

s’attaque au système nerveux central et cause la mort en un

délai de 24 à 48 heures, sans aucun symptôme préalable,

est l’une des espèces les plus petites et par suite les plus

difficiles à voir. Soudain la piste se terminait et Roger

parvenait à une clairière, ébloui par la lumière directe du

soleil après l’ombre de la jungle. Chaque maison jivaro est

construite dans sa propre clairière. Elle est de forme

rectangulaire avec une ouverture étroite d’environ 1,50 mètre

de haut à chaque extrémité, servant à la fois de fenêtre et

de porte, et couverte d’un toit de palmes aux feuilles pointues

dont les franges touchent presque le sol.

Des règles strictes gouvernent la conduite des hôtes jivaros

et du visiteur qui pénètre dans sa clairière. Tout commence

par des salutations protocolaires d’une durée d’environ

15 minutes. Il s’agit d’une série de courtes phrases

semblables à celles-ci :

«Je suis venu. »

« Vous êtes venu ? »

« Oui, je suis venu vous rendre visite. »

« Vous êtes le bienvenu. »

Le nouveau venu devait se plier à ce protocole envers

chacun des membres présents. Roj l’apprit.

Baissant la tête pour permettre à sa haute stature de passer

dans l’ouverture, il pénétrait dans l’obscurité de cet intérieur

78

où il pouvait à peine distinguer les silhouettes des femmes

s’affairant à l’autre extrémité de la maison, suivies par

plusieurs jeunes enfants nus. Le sol était fait de terre battue

et de petits feux luisaient à intervales réguliers jusqu’au fond

de la maison longue de neuf mètres où la fumée produisait

une odeur âcre et ajoutait encore au manque de visibilité.

La maison jivaro est divisée de façon stricte entre la section

des hommes à l’avant, (appelée tangamash) semblable aux

maisons des petites villes aux Etats-Unis où les hommes

viennent s’asseoir et parler pendant des heures — et l’arrière

réservé exclusivement aux femmes. Ces dernières portent

une longue pièce descendant jusqu’aux genoux, les deux

extrémités nouées sur une épaule. Les hommes ont le buste

nu, mais portent un drap attaché autour de la taille. Comme

les Quichuas, les Jivaros ont des cheveux longs, raides et

noirs. La chevelure des femmes pend autour de leur visage

sans aucun essai de coiffure. Les hommes pour affirmer leur

position de supériorité, adoptent un style de coiffure élaboré.

Leurs cheveux longs jusqu’à la taille sont décorés par des

plumes d’oiseaux tropicaux aux couleurs vives, rouges,

jaunes, bleues.

Roger était invité à s’asseoir sur un banc situé le long du

mur, et en face de lui se tenait le chef de la maison. Si cet

homme désirait impressionner son visiteur par sa position,

il se lançait dans un monologue élaboré de cinq minutes puis

permettait ensuite à la conversation de commencer. L’une

de ses deux ou trois femmes lui apportait un bol d’eau ;

il en absorbait une gorgée mais ne l’avalait pas. Il la

recrachait dans ses mains, puis se lavait le visage. Ensuite,

il coiffait ses cheveux avec lenteur et de façon délibérée.

L’ensemble du cérémonial se déroulait en silence et avec

dignité. Puis on lui servait sa « chicha », le bol était offert

à son visiteur et la conversation commençait. Ainsi Roger

passa de nombreuses heures à s’entretenir avec les Jivaros

dans leur maison, acquérant peu à peu leur langue, se

79

familiarisant avec leur mode de vie, et avant tout leur

racontant l’histoire de Jésus.

Parmi les Jivaros la magie et la sorcellerie, la haine et

le meurtre, prennent racine très tôt dans la vie. A l’heure

du coucher, on enseigne aux enfants à répéter la liste des

noms de ceux qu’ils doivent apprendre à haïr. En parlant

de leur tribu, Nate a affirmé : « Ils ne sont pas cruels mais

la religion de la crainte et des mauvais esprits par laquelle

ils essayent de régler le problème du péché les rend ainsi.

Un jour, un sorcier rendit visite aux Indiens de Macuma.

Il appartenait à une autre région de la forêt. Pour une raison

quelconque, il se mit en colère et maudit une femme. En

général les difficultés des Jivaros proviennent des femmes :

considérées comme la propriété des hommes et sans âme,

elles sont fréquemment enlevées ou vendues à des fins

commerciales. Or, la femme maudite mourut dans les

24 heures. Son mari, ses frères, et son père se sentirent

responsables de venger son sang car le sorcier était aussi

coupable que s’il l’avait tuée à bout portant. Ils se rendirent

dans l’autre tribu et tuèrent aussitôt le sorcier et un autre

lomme. L’incident date maintenant de deux mois, aussi la

vie a-t-elle repris comme à l’accoutumée, mais un de ces

jours une autre tuerie éclatera. Ces faits appartiennent à

la routine chez les Jivaros. Rien ne peut mettre un terme

aux tueries. Or pour régler leurs comptes, comme ils disent,

ils ne tuent pas nécessairement le meurtrier lui-même mais

peuvent s’attaquer à un parent. Leur sentiment de crainte

décide même de la construction de leur maisons, semblable

à maints égards à une forteresse militaire. Ils placent souvent

des pièges le long des pistes à l’intention de leurs ennemis.

Récemment un missionnaire visitait les Jivaros dans cette

région de la jungle. Son porteur nu pied marchait à l’avant ;

et en approchant d’une clairière jivaro, il s’arrêta net ; victime

d’une douleur soudaine : une lance en bois de palme, pointue

comme une aiguille, était fichée dans son pied sanguinolant. »

80

Roger avait vécu parmi ces Indiens pendant plus d’une

année. Il avait appris leur langue à la station de Macuma

et avait aidé à rédiger des manuels de lecture destinés aux

Jivaros. Parfois l’atmosphère de vengeance et de meurtre

affectait profondément Roger, mais avec une énergie féroce,

il poursuivait sa tâche. Un jour Nate dit à son sujet : « Roj

fait partie des rares missionnaires de ma connaissance

imprégnés d’un véritable sens de l’urgence concernant le

salut des âmes. »

Ce sens de l’urgence poussa Roger à déménager. Sachant

que Frank Drown pourrait continuer tout seul le travail de

la station, Roj commença à prier pour accomplir un service

plus important, selon les paroles de l’apôtre Paul :

« Je me suis fait honneur d’annoncer l’Evangile là où

Christ n’avait point été nommé, afin de ne point bâtir sur

le fondement d’autrui. »

7

*La rupture des barrières*

*de la jungle*

Parmi les tribus où Christ n’avait pas encore été nommé

figurait celle des Atshuaras, premiers voisins des Jivaros

mais en même temps leurs ennemis mortels. Roger pria

souvent pour avoir l’occasion de leur annoncer l’Evangile

et s’en ouvrit à Nate préoccupé depuis quelque temps par

la même pensée. Cinq ans auparavant Frank et un autn

missionnaire avaient essayé de les contacter. A cette occasioi

Frank et son collègue avaient presque atteint la maison du

chef quand ils rencontrèrent un jeune garçon porteur d’un

message oral : « Si vous ne rebroussez pas chemin, vous

serez tués. » Ce message était sans aucun doute exact car

le chef jouissait d’une réputation féroce. Aussi les

missionnaires s’en retournèrent-ils.

Roger décida de se rapprocher des Atshuaras. Le 5 juin

1954 il quitta Macuma et après une marche de 2 jours en

direction du sud il parvint à un endroit appelé Wambini,

où la Compagnie de pétrole Shell avait abandonné une piste

d’envol et quelques maisons en ruine.

« Ce lieu est primordial pour atteindre les Atshuaras, »

écrivit-il. La façon dont le Seigneur prépara pour nous cette

station fut merveilleuse. Il nous a permis de construire un

nouveau bâtiment de 6 mètres sur 18, avec un toit solide

83

pour augmenter les possibilités de logement à cet endroit.

Pendant ces 20 jours il nous protégea des serpents (je mis

le pied sur l’un d’eux), des scorpions, des tarentules, de tout

accident, des complications entraînées par les blessures de

clous, des toits s’effondrant suite à la démolition des vieux

bâtiments, etc... »

Seule l’herbe devait être coupée sur la piste d’envol et Nate

pourrait y poser son avion. Nate rappela ces événements

sur une bande magnétique : « Nous nous sommes rendus

là-bas avec Barbara et les deux enfants, avons installé notre

maison, étudié la langue, évangélisé les Jivaros de cet endroit

et leur avons appris à lire. Quand Roy était là-bas, il exerça

comme tout missionnaire un ministère médical. La

leishmaniasis frappe souvent les Jivaros. Ce mal affecte la

cavité nasale, le nez, l’arrière-gorge et le palais. Il s’agit d’une

maladie hideuse, très longue à guérir, entraînant parfois la

mort, et de plus très avilissante car elle défigure de façon

terrible, et les Indiens la redoutent de toutes leurs forces.

Plusieurs années auparavant des docteurs missionnaires ont

découvert un médicament « le Repodral » capable de guérir

cette maladie. Roj en possédait et il enregistra plusieurs

guérisons parmi les Jivaros. Malgré les disputes continuelles

entre les Jivaros et les Atshuaras, et celles éclatant au sein

de ces deux groupes, certains contacts purent être établis

et les rumeurs de guérison parvinrent aux oreilles des

Atshuaras. L’un de leurs chefs, Santiaku (le chef dans la

plupart des cas dans la jungle est seulement un homme

important dans une région donnée ; les Jivaros et les

Atshuaras ne vivent pas groupés mais sont éparpillés dans

toute la contrée de Timbuktu et l’homme le plus fort ou

le plus craint d’une petite région en devient le chef). Le chef

Santiaku avait attrapé cette terrible maladie, et en dépit de

ses craintes et des incidents survenus dans le passé, il finit

par se montrer à Wambini. Ce fut un événement marquant,

source de grande joie en réponse à la prière. Roj l’aida avec

84

efficacité ; le « Repodral » améliora l’état de son nez et

quelque temps plus tard il réapparut et invita Roj à venir

chez lui. Tout un chacun avait attendu ce moment, et comme

une mouche invitée à pénétrer dans la toile d’une araignée,

Roj n’accepta pas cette offre sans poser des conditions :

« D’accord, j’irai vous voir mais seulement si vous venez

me chercher. » Ainsi une escorte se rendit à Wambini et

conduisit Roj Youderian, Frank Drown et un autre

missionnaire dans la contrée des Atshuaras.

« Le long du chemin Frank toussa et les Atshuaras

s’arrêtèrent net refusant d’aller plus loin car ils avaient une

peur atroce d’attraper un rhume. En vérité il s’agissait de

la grippe, cause d’un nombre important de décès parmi eux

en raison de leur manque de résistance, cette maladie n’ayant

jamais atteint leur groupe dans le passé. Frank se râclait

seulement la gorge, mais il les en convainquit à grand peine.

Quand ils campèrent cette nuit-là le long de la piste, Frank

ressentit le besoin de tousser et ne sachant que faire il feign

d’aller aux toilettes, s’éloigna d’eux et put ainsi tousser

il craignait de mettre un terme à l’expédition si l’un dei

Atshuaras l’entendait.

« En arrivant à destination, ils virent une grande maison

environ trois fois plus grande que les longues huttes des

Jivaros : c’était celle de Santiaku. Roj pensa : « C’est assez

grand pour installer à l’intérieur un terrain de basket. » Les

Atshuaras parlent un autre dialecte, mais comprennent le

Jivaro ; leurs traits sont différents et les femmes ont les

hanches étroites comparées aux femmes jivaros. A leur

arrivée Frank leur annonça l’évangile en Jivaro, leur parla

de l’amour de Christ et de sa mort sur la croix pour eux.

Il s’agissait d’apporter à ces Indiens une histoire toute

nouvelle et dont ils n’avaient jamais entendu parler. Frank

était épuisé et au bord de l’extinction de voix à force de

s’entretenir avec eux. Les missionnaires avaient apporté un

tourne-disque manuel et purent ainsi passer des disques

85

évangéliques en jivaro pour donner à Frank le temps de

retrouver sa voix, puis les Atshuaras dirent à plusieurs

reprises : « Bon maintenant, Panchu, (sobriquet espagnol

affectueux pour Frank) dis-nous en davantage. » Pendant

trois jours les Atshuaras continuèrent ainsi — assis en rond,

à l’écoute de l’histoire de Christ, et Santiaku montra un

intérêt réel : ce fut une occasion extraordinaire.

« En raison de l’isolement des Atshuaras et des tensions

existant entre eux et leurs voisins jivaros, l’avion semblait

le meilleur moyen de les atteindre. Frank suggéra aussitôt

la construction d’une piste d’envol par les Jivaros eux-

mêmes. Ce fut, à mes yeux, un trait de génie non dénué de

hardiesse et je n’aurais certes pas eu le courage de le proposer

le premier. Cette idée fit son chemin. Le Seigneur la bénit

et la concrétisa, car les Jivaros commençèrent à dégager le

terrain à cet effet ; les missionnaires leur indiquèrent les

endroits où ils pourraient couper les arbres dans la direction

de leur champ de manioc de façon à en faciliter l’accès. Puis

les trois hommes s’en allèrent.

« Après plusieurs mois, nous avons pensé opportun

d’encourager les Atshuaras, aussi nous nous sommes rendus

là-bas par avion pour voir où ils en étaient et nous nous

sommes aperçus qu’ils avaient dégagé environ 100 mètres

de jungle pour la piste d’atterrissage. Mais une centaine de

mètres dégagés, entourés d’arbres susceptibles d’atteindre

30, 40, ou 50 mètres ne constituent pas vraiment une piste

d’atterrissage. Aussi leur avons-nous lancé plusieurs pièces

de tissu pour les encourager, et sommes repartis. Quelques

mois s’écoulèrent.

« L’autre jour, nous sommes retournés là-bas et à notre

grand regret avons découvert que la piste d’envol se trouvait

alignée avec la grande maison et avoir une maison à

l’extrémité d’une piste d’atterrissage n’est certes pas idéal.

De plus le travail ne paraissait pas avoir beaucoup progressé.

Ils semblaient avoir besoin d’aide. Aussi sommes-nous

86

revenus et avons-nous tenus un bref conseil de guerre où

Roj déclara « Ils ont besoin d’aide et je crois devoir y aller ».

Il possédait un petit poste de radio à manivelle mais n’avait

pas assez de provisions. Il n’avait pas du tout prévu un

voyage de cette importance même s’il s’était à coup sûr muni

d’une machette. Mais le besoin était réel, l’occasion se

présentait, et il pouvait arriver à destination en deux jours

de marche. Il décida de demander à un Jivaro de l’aider

à transporter son matériel de radio et de le guider sur la

piste de Wambini jusqu’au territoire des Atshuaras.

« Nous avons laissé Roj à Wambini et mercredi et jeudi

avons essayé de rentrer en contact avec lui par radio. Peut-

être l’avait-il mise en marche en chemin ou peut-être était-

il toujours à Wambini. Nous n’avons obtenu aucune

nouvelle de lui Jeudi, Vendredi et Samedi. Lundi nous étions

certains de rentrer en contact avec lui par radio et

d’apprendre sa présence parmi les Atshuaras. De nouveau,

nous n’avons pas réussi à l’atteindre. Il était seul parmi ce

Jivaros, inconvertis et capables de tout. Sans nul dout

plusieurs d’entre eux n’en étaient pas à leur premier meurtre

— ce sont des tueurs, et certains ont eux-mêmes échappé

à de réels massacres. Ce n’était certes pas la compagnie idéale

sur une piste dangereuse. De toute façon étant sans nouvelles

Lundi, nous avons décidé de nous rendre là-bas dans le but

de veiller à sa sécurité. Aussi avons-nous rassemblé des

provisions, du courrier, de la nourriture et des médicaments.

Puis nous nous sommes munis du téléphone air-sol. Frank

et moi sommes montés dans l’avion après avoir enlevé la

porte de façon à pouvoir nous servir du téléphone en cas

de besoin. Arrivés en vue de la piste, mon courage

m’abandonna : il m’était impossible de voir si tout était

intact mais si Roj était parvenu à destination, j’en étais

certain, quelque chose aurait été changé sur cette piste, car

il ne lui faut pas longtemps pour accomplir une tâche,

surtout si le travail est urgent. J’ai recherché une chemise

87

blanche, et pendant plusieurs minutes interminables nous

avons regardé la piste sans rien voir puis soudain l’avons

aperçu. Jamais encore je n’avais réalisé combien sa sécurité

me tenait à cœur et combien notre inquiétude à son sujet

avait été grande, le sachant en compagnie d’un seul Jivaro

et muni de quelques provisions seulement. Les serpents sont

nombreux dans cette région. Mais nous l’avions vu et en

étions très heureux.

« Nous avons procédé à deux ou trois passages à faible

altitude. D’abord nous avons ralenti le moteur pour en

diminuer le bruit, puis avons crié à Roj d’éloigner les Indiens

de la piste, car nous avions du matériel à lui donner. Il nous

entendit parfaitement et les éloigna. Nous sommes ensuite

passés à quatre reprises pour laisser tomber de la nourriture,

des haches, et du tissu à l’intention des Indiens. Nous devions

savoir où en était la situation au village, aussi avons nous

repris de l’altitude et envoyé le téléphone le long d’un câble

à deux fils en utilisant la « technique de la spirale ». Nous

avons déroulé environ 500 mètres de câble et commencé à

tourner. Le téléphone placé sur le fil suivait notre

mouvement circulaire, puis peu à peu, il glissa vers le centre

et commença à descendre. Enfin il plana, en dérivant de

façon désordonnée, à une vitesse horizontale d’environ 10

à 12 kilomètres à l’heure tandis que nous tournions à une

vitesse de 40 kilomètres à l’heure. Après plusieurs essais nous

avons réussi à amener le téléphone près de Roger. J’entendis

Frank s’écrier : « Salut Roj ; Salut Roj » ; nous étions enfin

en contact avec lui !

« Frank s’est entretenu avec Roj pendant une dizaine de

minutes au téléphone. Puis quand Frank eut obtenu tous

les renseignements souhaités, nous avons repris de l’altitude

pour tendre le câble. Pendant ce temps Roj y a attaché son

sac de courrier — courrier destiné à être expédié et un mot

pour son épouse — et lâché le téléphone. Ce dernier remonta

presque à la verticale, évita tous les arbres et fut bientôt

88

derrière nous au bout d’un fil long de 450 mètres prêt à être

enroulé. Nous avons fait un signe d’adieu à Roj et sommes

repartis pour Wambini. »

Quand Nate se posa à Wambini, Frank lui apprit que

Roger avait demandé un atterrissage pour le vendredi

suivant. « C’est impossible ! » déclara Nate. « La piste ne

sera pas prête. Mais après tout, » ajouta-t-il, « ce n’est pas

mon affaire. Je ferais mieux de m’y rendre comme prévu

et décider à ce moment-là si la piste est utilisable. »

Roger avait aussi exprimé par téléphone son désir de

recevoir des médicaments. Un groupe de soldats de passage

avaient donné la grippe aux Atshuaras, aussi Roger n’avait-il

pas de radio : les Jivaros prêts à la transporter avaient eu

vent de la maladie frappant les Atshuaras et, connaissant

le caractère mortel de la grippe, avaient refusé de se rendre

là-bas.

« Le Vendredi arriva et je finis par accepter d’inaugurer

ce nouveau champ missionnaire, » continua Nate sur la

bande magnétique. « Ce n’est pas un jeu d’enfant, ni un'

partie de plaisir, comme on dit ; c’est au contraire une affaii

très sérieuse exigeant beaucoup de précision, de prévoyant

et de confiance dans le Seigneur. Enfin il faut lui obéir e

passer à l’action. »

« Le Vendredi matin ‘s’éveilla’ (comme ils disent en

espagnol), pluvieux. A midi l’atterrissage se révéla être hors

de question pour aujourd’hui ; le terrain serait humide et

nous ne pouvons nous permettre d’ajouter la boue aux autres

impondérables d’une telle opération, aussi avons-nous

abandonné notre projet pour aujourd’hui. Nous avons

accepté ce contre-temps comme venant de Dieu. Le

lendemain matin Frank et moi nous sommes préparés et

envolés pour Wambini après le repas de Midi. Frank est

descendu, nous avons déchargé les bidons de carburant en

surplus et je suis reparti tout seul avec une quantité limitée.

Nous avons retiré de l’avion le maximum d’accessoires,

89

même le siège de droite, afin de le rendre le plus léger possible

et disposer néanmoins d’assez de kérosène. Je possédais une

réserve suffisante pour environ une heure et demie de vol,

et le voyage aller-retour chez Santiaku n’excédait pas

40 minutes ; aussi avais-je une réserve de 100 %. »

En décollant, Nate se dirigea vers une petite rivière située

à mi-chemin entre le fleuve Macuma et le Pastaza, seul repère

pour parvenir chez Santiaku. Quand il la vit, croyant être

au Sud, il tourna en direction du Nord, scrutant l’horizon

proche et lointain à la recherche d’un petit îlot dans cette

immense mer de verdure. Rien. Soudain, juste en dessous

de lui, il vit une petite maison carrée, mais sans « chacra »

(clairière agricole dans la forêt).

« C’est étrange, » pensa Nata. « Peut-être appartient-elle

à un Indien meurtrier voulant se cacher pour un temps. Sans

nul doute sa chacra est ailleurs dans le but de tromper

l’ennemi. »

« Mystifié, il continua. Ah ! la voilà ! Il appela Marj à

la radio :

« 56 Henry. Je serai au-dessus de Jacky dans deux

minutes. 56 Henry. Je serai au-dessus de Jacky dans deux

minutes. » Puisque Santiaku signifie Jacques en espagnol,

ils avaient donné un sobriquet secret à l’endroit.

« Or à ma grande surprise », continuait la bande de Nate,

« quand deux minutes plus tard je me suis trouvé juste au-

dessus, aucune piste d’envol n’était visible ! Ce lieu

ressemblait à l’endroit où il habite, mais sans piste d’envol.

Ce fut un peu déconcertant car je ne disposais pas de

beaucoup de kérosène, aussi me suis-je dirigé un peu vers

le Nord, ai pris de l’altitude, essayant de parvenir à une

décision. Je revins à Wambini et y atterris à 4 heures 30.

Au début je ne me pressais pas car je voulais atteindre la

maison de Jacky en fin d’après-midi quand l’air est frais

et porte mieux. C’est plus sûr pour ce genre d’opération.

Frank fut un peu surpris de me voir de retour si tôt. Je lui

90

décrivis la maison et il la reconnut comme étant celle située

sur la piste conduisant chez Santiaku. Il me remit environ

une vingtaine de litres de kérosène et je repartis en direction

de l’est, repérai la petite rivière et tournai vers le sud. »

Les yeux bleus de Nate scrutaient le paysage au travers

du plexiglas. Ce jour-là la visibilité était d’environ

150 kilomètres et « on pouvait presque imaginer voir la

fumée d’un bateau à vapeur à l’horizon, » mais dans cette

étendue aucun signe de vie n’apparaissait.

« Je me dirigeai vers le Sud » continua-t-il, « de plus en

plus vers le Sud. Je commençais vraiment à parier que je

n’avais en fait rien vu. Heureusement, pensais-je, que je

ne suis pas payé à la pièce ! A cet instant, je découvris une

maison située sur la berge du fleuve, bien palissée, et invisible

à moins de voler directement au-dessus. Nichée dans la forêt,

elle était différente des autres maisons de ma connaissance,

quichuas ou jivaros. Je n’avais pas l’impression d’être dans

un environnement hospitalier. Mais la main du Seigneur.

j’en avais la certitude, était présente dans ces circonstances

(J’étais plus au sud que jamais lors de mes vols c

reconnaissance.) »

Même si Nate à cet instant se préoccupait avant tout dt

trouver Roger, il examina cette nouvelle maison avec

attention et essaya de se souvenir de son emplacement,

« parce qu’eux aussi avaient besoin d’entendre l’évangile

dans leur isolement. C’est la volonté de Dieu, nous en

sommes convaincus, de tenter l’impossible pour donner à

chaque Indien l’occasion de connaître la grâce de Dieu, et

d’entendre le nom au-dessus de tout nom.

« Aussi poursuivis-je ma route. .J’avais le cœur léger en

raison du défi lancé par l’isolement de ces indigènes et du

désir d’aider les missionnaires à leur apporter l’évangile,

aussi le risque impliqué semblait compensé et justifié par

le défi spirituel de la situation. »

Nate continua son vol jusqu’à ce que la réserve de

91

carburant commençât à baisser. Alors il brancha son poste

émetteur.

« 56 Henry à Shell Mera. J’ai regardé en amont et en aval

du fleuve. Je ne parviens pas à trouver la maison de Jacky.

Maintenant je reviens en repenant de l’altitude. Shell Mera,

m’entendez-vous ? Terminé. »

« Oui, oui, » répondit Marj et Nate chercha une fumée

à l’horizon, car sans nul doute, il devait se trouver en

territoire Atshuara, et si Roj l’avait entendu il signalerait

sa présence par une fumée.

A présent il voyait au sud-ouest une colonne de fumée.

Mais elle semblait être dans la mauvaise direction. Sa

boussole était-elle en panne ? Ou sa position différente de

ce qu’il croyait ? La situation paraissait incongrue, mais

Nate pensa, « On se trouve parfois dans des circonstances

semblables et quand l’explication surgit, elle surprend. Aussi

ces pensées en tête, et sachant qu’une fumée indique à coup

sûr l’existence d’un feu, et par suite une présence humaine,

je décidai de faire confiance à Dieu et de poursuivre mon

vol pour découvrir la cause de cette fumée. Une fois sur

place, je fus récompensé mais pas comme je m’y attendais.

« En contre-bas d’une berge dégagée dans une petite

rivière dissimulée entre les arbres, se trouvait un endroit plat.

Au fond, se dressait une grande maison aux angles arrondis

et un assez grand nombre d’indiens se tenaient dans la

clairière. De nouveau Nate essaya de localiser la maison avec

soin de façon à la retrouver à l’avenir. « Après un coup d’œil

rapide à la réserve de carburant, j’amorçai un demi-tour,

pris de l’altitude et regardai à gauche, et à ma grande

surprise, je vis une très grande maison, plus grande que celle

située sur la berge de la rivière, nichée sur un côté. Je me

demande toujours comment il est possible de ne rien voir

à moins de voler juste au-dessus. Autant chercher une

aiguille dans une botte de foin. »

Puis Nate commença à prendre de l’altitude, tout en

92

opérant un mouvement circulaire. « Je pensais pouvoir

apercevoir ces petites huttes abritant quelques poignées

d’êtres humains, si seulement je m’élevais très haut, » dit-

il. « Je pourrais peut-être découvrir des éléments très

intéressants. J’étais tout yeux et je me réjouissais d’avance

de mes découvertes, ému de devoir me remettre entièrement

au Dieu tout-puissant ; car si ce vieux moteur me lâchait,

Dieu seul pourrait me sauver. Autant l’admettre

franchement : Je n’aime pas voler au-dessus d’une région

semblable et j’ai besoin d’avoir une très bonne raison de

m’y trouver vu l’absence de renseignements sur ma position,

et d’un fleuve bien visible pour me repérer. Mais Christ est

mort pour ces personnes, et pour leur porter l’évangile il

faut d’abord les trouver, aussi étais-je heureux de les avoir

découverts. »

« Je regardai une dernière fois en arrière avant de repartir

pour Wambini et je remarquai une petite fumée à l’est e

je pensai pouvoir prendre une minute ou deux pour m’e

approcher. Aussitôt dit, aussitôt fait. En deux minutes, j

distinguai une maison et quelques secondes plus tard je vis

une clairière : de la terre ferme derrière quelques grands

arbres indiquait bien le lieu d’habitation de Jacky et là

dissimulée derrière ces grands arbres, s’étendait la piste

d’envol. Je compris enfin pourquoi j’avais eu tant de mal

à retrouver l’endroit : le soleil couchant illuminait les collines

d’une lumière différente de celle rencontrée lors des vols

précédents. A la vue de cette clairière, je repris ma radio

en toute hâte et commençai à descendre. Ce vieil avion

descendit en un clin d’œil et l’indicateur de vitesse indiquait

500 mètres à la minute. Je descendis en spirales à toute

allure, indiquai ma position à Shell Mera, en reçus

confirmation, et amorçai un mouvement circulaire au-dessus

de la clairière de façon à voir la piste d’atterrissage. La

tristesse m’envahit car elle ne ressemblait guère à une piste.

Roj avait dû s’en aller, j’en avais la conviction, car je

93

connaissais sa manière de travailler, il ne s’épargnait pas.

Il était resté à cet endroit pendant presque deux semaines,

il devait être reparti éreinté, je le savais. Aussi étais-je

désireux d’agir le mieux possible, alliant sécurité et

responsabilité vis à vis de la Société d’Aviation Missionnaire

et des autres personnes au bénéfice de son travail.

« Pendant que je me retournais, je secouai la tête et pensai

à voix haute : ‘Non, ce n’est pas bon ; c’est impossible.’

Néanmoins il me fallait être plus indulgent avec Roj, aussi

descendis-je une ou deux fois, et à une occasion je fus sur

le point de couper le moteur et de crier à Roj : ‘Je suis

désolé ; il n’y a rien à faire’. Mais je continuai et regardai

encore la piste. Il l’avait bien délimitée à l’aide de bandes

de gaze. L’approche (du côté de la maison) était longue de

50 mètres et au bout il avait inscrit sur l’une des bandes

‘roues’. Je pouvais me poser à cet endroit en toute sécurité.

En bas la piste s’étendait sur 270 mètres. Je ne devais pas

me contenter de dire ‘non’ par simple intuition. Parfois

l’intuition peut sauver la vie de quelqu’un, en disant ‘non’

là où la règle à calcul dit oui. Aussi, pensais-je : ‘L’avion

est léger ; 250 mètres plus ou moins de piste ; peut-être

tenterai-je de m’y poser.’ Sans nul doute l’air portait bien

et si je pouvais m’approcher, je pourrais peut-être changer

d’avis. Aussi me préparai-je à passer à faible altitude, et

fondis sur les arbres et au-dessus du toit de Santiaku à une

vitesse de 150 kilomètres à l’heure. Un arbre débordait sur

la piste, et je m’exclamai à haute voix : ‘Roj, mon vieux,

cet objet possède des ailes qui dépassent... !’ Puis je me

redressai pour essayer de résoudre le problème. La surface

de la piste me parut satisfaisante ; je faisais confiance à Roj

à cet égard ; il ne laisserait aucune partie molle subsister

à la surface du terrain. Il a participé avec moi à la création

de deux pistes d’atterrissage. En d’autres termes, il a préparé

et vérifié avec grand soin le terrain, aussi n’avais-je aucune

crainte. »

94

« Il ne restait guère de temps, ma réserve en kérosène était

à nouveau très basse. Aussi ‘En avant’ me dis-je, peut-être

pourrai-je éviter cet arbre. ‘Mais aurais-je la possibilité de

décoller ensuite ?’ Entre nous deux et les Indiens, nous

pourrions abattre assez d’arbres pour repartir dans deux

jours. La radio était en état de marche dans l’avion ; je

pouvais renseigner Marj sur notre position ; je dis à Barbara

que Roj allait bien. ‘Très bien’, appelais-je rapidement, ‘je

me prépare à atterrir chez Santiaku. »

« J’enroulai l’antenne, ralentis l’avion et me préparai à

descendre en direction des arbres. En passant au-dessus

d’eux, l’avion, fortement incliné, glissa à environ 5 mètres

au-dessus de la maison de Santiaku.

En y regardant de plus près je ne vis pas seulement l’arbre

en question, mais j’eus une vue d’ensemble des lieux. En

fait je ne vis même pas l’arbre, du moins je n’en fus pas

conscient. En pareille circonstance le subconscient du pilote

prend le dessus et ce dernier se transforme en une sorte de

pilote automatique car il n’a pas le temps de réfléchir au?

problèmes l’un après l’autre. En tournant à plusieurs reprise.\*

au-dessus de l’endroit, j’avais réfléchi à la situation de façon

objective, et la réussite de l’atterrissage m’était apparu

possible. Comme le disait un vétéran : « A partir de là, seul

votre instinct vous guide. »

« Je continuai à descendre et fis glisser l’avion à

60 kilomètres à l’heure en l’inclinant au maximum, puis je

le redressai en ligne droite au-delà des 50 mètres de terrain

vague et posai les roues juste après l’indication « Roues »

et m’arrêtai un peu après la moitié des 270 mètres prévus

à cet effet.

« Je remerciai Dieu d’être arrivé sain et sauf à terre.

En général le premier réflexe en pareille situation est de

sortir l’antenne et transmettre aussitôt à Marj, aux êtres

chers et aux collègues en prière à l’écoute, le résultat de

l’atterrissage. Or cette fois, je n’en fis rien. Cette pensée ne

95

me vint pas à l’esprit ; trop d’événements se produisaient

en même temps.

« Roj vint en courant et me dit, « As-tu les

médicaments ? » « Oui », répondis-je ; « Ils sont là » et je

lui lançai le sac, tout prêt à être envoyé de l’avion. Nul ne

s’écria, « Salut, je suis si heureux de te voir ! » ou « Vous

êtes le docteur Livingstone, je suppose ? ». Roj avait l’air

hagard, une barbe d’une semaine encadrait son visage et

il portait un tee-shirt sale, plein de trous. Le visage émacié,

il offrait une apparence pitoyable. Il s’était précipité sur le

sac, en avait arraché le contenu, et avait hurlé des ordres

aux Indiens, se cassant presque la voix en criant de toutes

ses forces. Je n’avais jamais vu Roj se conduire ainsi. Il

pouvait certes se montrer sévère en cas de besoin, mais dans

le cas présent, je ne savais que penser. Aussi je le saisis par

le bras fermement et lui dis : « Pas si vite Roj ; pas si vite,

nous avons le temps. » Il me regarda et dit, « Nous n’avons

pas le temps, nous n’avons pas le temps ! » Aussi j’arrêtai

là notre discussion. Il me tendit deux flacons de pénicilline

et dit : « Secoue-les ! ». Je le fis. Il continua à hurler des

ordres aux Indiens et je pensai en moi-même, « Comment

peuvent-ils penser qu’il est un ami quand il leur parle de

cette façon ? »

« Chacun des membres de la tribu recevait sans tarder

une piqûre de pénicilline. Toute la tribu avait attrapé la

grippe ! Certains paraissaient être parvenus à leur dernière

heure. Je fis tout mon possible pour aider Roj. Santiaku,

assis sur un tronc d’arbre, le dos courbé, l’air malade, le

visage peint aux couleurs du chef, faisait de son mieux pour

paraître à la hauteur de sa fonction, mais il était très

gravement malade. Tout en faisant des piqûres, Roj me

confia qu’un des chefs était mort la semaine dernière. A

son arrivée il avait traité les cas les plus critiques avec succès ;

ces hommes représentaient le dernier groupe de ceux sans

96

gravité mais leur état empirait de jour en jour et il est facile

d’imaginer leur situation sans aucun médicament.

« Nous disposions de deux petits flacons de pénicilline.

Comme ils étaient précieux, seule barrière entre la vie et la

mort ! Quand Roj jeta le premier flacon, je lui demandai :

« Prend-le et vérifie s’il ne reste pas une goutte dedans. »

Les mères tendaient leurs enfants à Roj. Il frottait leur peau

à l’aide d’un coton imbibé d’alcool. Le flacon était

minuscule et Roj pouvait aisément le renverser car sa main

tremblait comme une feuille. Il criait à tue-tête à l’intention

des Indiens : « Maintenant, ne bougez pas », et chacun

obéissait à ses ordres. Dans ce contexte il était le chef, le

maître incontesté de la situation. C’était indiscutable. »

Roj scruta le visage des Indiens au fur et à mesure de leur

arrivée. Les cas les plus sérieux recevaient le médicament

en premier. Son regard se porta à l’autre extrémité de la

clairière et il vit venir de la forêt Tysha, un très cher ami

atshuara. Les Indiens avaient essayé de sauver sa vie en h

transportant dans une base militaire, mais le fleuve

représentait un obstacle trop grand pour lui en raison de

sa faiblesse. Il arriva à temps pour recevoir la dernière goutte

de pénicilline de l’aiguille de Roj. « Loué soit le Seigneur »

dit Roj, « C’est incroyable, mais cette goutte lui sauvera

probablement la vie ! »

Roj se releva pour la première fois, regarda Nate et lui

sourit. La tension l’avait abandonné. Nate jeta un coup d’œil

à sa montre. Il lui restait seulement quelques minutes avant

de quitter les lieux. Pendant que Roj se dirigeait vers l’avion,

maintenant détendu et à l’aise, Nate s’empressa de serrer

la main au chef déconcerté. « Il ne savait qu’en faire mais

je me contentai de saisir la sienne et commençai à

m’exprimer en anglais. Il ne comprenait pas plus l’anglais

que l’espagnol. « A bientôt, j’ai été content de vous

connaître ! » dis-je et je me dirigeai vers l’avion. »

97

Roj secouait la tête en souriant. « Dieu n’est certainement

pas étranger à ces événements ».

Nate se demandait s’il serait capable de décoller avec une

charge plus lourde aussi pour se le prouver, monta-t-il, seul,

dans l’avion et il revint chercher Roger. Pendant le vol, en

direction de Wambini, Roj raconta comment le travail sur

la piste d’envol avait été entravé par la maladie ; comment

en raison de cette dernière, son porteur indien avait refusé

de transporter la radio et de quelle manière il avait lui-même

travaillé tout seul. A un moment un Indien lui avait crié :

« Attention, il y a un serpent près de votre pied ! Ne bougez

pas ! » Le sang de Roj se glaça et là à moins de

50 centimètres de son pied se trouvait l’animal enroulé en

position d’attaque. L’Indien se saisit d’un bâton, « Ne fais

rien — il est trop près ! » cria Roj. Avec les paroles « Dieu,

aide-moi ! » à la bouche. Roj frappa le serpent à l’aide de

sa machette, lui coupant la tête sur le champ. »

« Tu ne peux t’imaginer combien j’ai prié pour que tu

te viennes pas Vendredi comme prévu. » dit Roj. « Puis

Samedi, j’ai prié pour que tu viennes et je commençais à

me demander si tu y parviendrais. Il était 16 heures et aucun

avion n’était en vue. Le découragement m’envahissait. Enfin

tu es arrivé. Nous t’avons entendu, puis le bruit s’est éloigné,

j’ai cru mourir de peur sur cette piste. Je n’en pouvais plus.

Après avoir travaillé toute la journée par un temps pluvieux

Vendredi, m’efforçant de faire fonctionner tous mes muscles

pour y parvenir, et ensuite prêtant l’oreille de toutes mes

forces Samedi, eh bien... puis une demi-heure plus tard, nous

t’avons entendu de nouveau. Mais au lieu de s’accroître,

le bruit s’estompa. Ce fut tout. J’ai décidé d’arrêter le travail

et de rassembler les Indiens pour leur parler de l’Evangile.

Nous avions à peine commencé quand ils se mirent à crier :

« L’avion revient ! » Certains dirent « Mais non, c’est votre

imagination ! » Mais très vite nous l’avons vu. Oh ! Tu peux

98

imaginer l’effet produit sur moi, par la vue de ce petit avion

jaune s’approchant au-dessus des arbres !

Ces deux hommes, pénétrés de l’esprit pionnier chrétien

du premier siècle et au bénéfice des outils du 20e siècle,

avaient repoussé encore plus loin les limites de leur foi. Non

seulement Roger et Nate, mais aussi Jim, Pierre et Ed étaient

des missionnaires pionniers — regardant toujours aux

régions situées au-delà de l’horizon immédiat. Derrière les

montagnes vivaient les Aucas. « Un de ces jours nous allons

repérer ces gars, » Jim Elliot avait-il déclaré, « et à partir

de là nous les tiendrons en joug. »

99

*8*

*Les Aucas*

« Pendant quelques années, » écrivit Nate, « Les Aucas

ont constitué un danger pour les explorateurs, un embarras

pour la République de l’Equateur, et un défi pour le

missionnaire. »

Depuis son arrivée dans « l’Oriente », Nate avait souvent

survolé le territoire auca, essayant de localiser des maisons

ou des villages. Il n’est pas facile de trouver peut-être SOC

à 1 000 personnes dans une jungle dense s’étendant su;

15 000 mètres carrés. Certes aucun recensement n’avai,

jamais été organisé ; les Quichuas en donnent eux-mêmes

des renseignements approximatifs, car ils l’évitent, à juste

titre. En réalité cette région de la jungle, située à

200 kilomètres de Quito, entourée de trois fleuves :

l’Arajuno à l’Ouest, le Napo au Nord, et le Villano au Sud,

et bordée à l’Est par la frontière péruvienne, est sans aucun

doute beaucoup plus grande.

L’histoire de cette région remonte aux premiers jours de

la conquête espagnole de l’Equateur. En 1541 Gonzalo

Pizarro, frère du célèbre Francisco à l’origine de la chute

de l’Empire Inca, traversa les Andes, explora les montagnes

situées à l’est, et donna la permission à l’un de ses lieutenants

aventureux de suivre l’Amazone jusqu’à son embouchure.

101

Au cours de ses explorations stupéfiantes (seuls 97

survécurent) il perdit des centaines de soldats : certains

moururent en raison des rigueurs de l’exposition mais un

grand nombre furent tués par des Indiens hostiles. Plusieurs

d’entre eux sont sans nul doute les ancêtres des Aucas. Au

17e siècle des prêtres jésuites succédèrent aux conquistadors,

et certains furent également massacrés par des Indiens

hostiles. Entre le 17e et le milieu du 19e siècle presque rien

ne fut entrepris pour peupler et exploiter la région. Puis la

demande de caoutchouc de la part des pays industrialisés

amena des exploitants dans le bassin amazonien, à l’époque

producteur du meilleur caoutchouc dans le monde. Dénués

de scrupules, malhonnêtes, cruels. Les exploitants offrirent

des cadeaux aux Indiens pour mieux piller leurs villages,

dérober tous les objets de valeur à leur portée, enlever les

jeunes gens bien portants pour les transformer en esclaves

dans les haciendas, et tuer les autres de façon à éviter toute

représaille.

En 1874 un missionnaire jésuite descendit le Curaray avec

l’intention d’y fonder une mission mais dut passer son

temps, selon son propre récit, à protéger les Indiens contre

les exploitants rapaces. Une autre source qualifie ces

exploitants de « sauvages civilisés parmi des sauvages non

baptisés ». Sans aucun doute depuis cette époque, un

sentiment de haine s’est répandu dans tout le territoire auca

et la vengeance s’est transmise de père en fils. La conduite

des Blancs ferma cette région à la colonisation. A une

certaine époque le pays aurait pu se développer avec l’aide

des Aucas mais ce temps est maintenant révolu. Au début

du siècle, les haciendas étaient éparpillées un peu partout

dans ce pays désormais « fermé ».

La méfiance croissante des Aucas envers les Blancs se

retrouve dans l’histoire souvent racontée dans « l’Oriente »,

d’un propriétaire d’hacienda, un certain Senior Santoval,

qui vécut dans le territoire Auca au début du siècle. Senior

102

Santoval disposait de deux familles aucas faites prisonnières

pour travailler dans sa ferme ; il réussit à établir un lien

commercial fructueux avec des Aucas vivant dans la jungle.

Ces derniers livraient le caoutchouc, à son intention, à la

lisière de sa propriété et en échange il leur donnait des

machettes, des couteaux et des vêtements. Ce commerce

paisible se poursuivit sans aucune violence pendant dix ans.

Les Aucas faits prisonniers étaient des travailleurs si

compétents que Santoval leur demanda de proposer à leurs

camarades restés dans la jungle de venir travailler dans son.

hacienda. Par l’intermédiaire de ses ouvriers il leur promit

un bon salaire, de bonnes conditions de vie, et des vêtements

— tout ce qu’ils désiraient, pensa-t-il. L’offre fut aussitôt

refusée car les Aucas n’acceptaient jamais rien de la part

des Blancs : ils étaient indépendants et souhaitaient le rester.

Santoval mourut en 1917 et sa mort fut pour les Aucas

comme un signal pour attaquer l’hacienda. Presque tous

les travailleurs Indiens de l’hacienda furent tués ; les

survivants, y compris certains des Aucas faits prisonniers

partirent pour se mettre hors de portée des attaques aucas.

La Compagnie Shell, à la recherche de pétrole dans cette

région de « l’Oriente » de 1940 à 1949 dut affronter nor

seulement les dangers et les inconvénients habituels de h

jungle mais aussi les attaques des Aucas contre leurs

ouvriers. En 1942 trois de leurs employés furent tués dans

le campement à Arajuno. Cet incident est rapporté dans une

lettre écrite par un dirigeant de cette compagnie :

« Nous sommes au regret de vous apprendre qu’un

accident malheureux s’est produit dans notre campement

d’Arajuno. Un groupe d’indiens hostiles ont attaqué

plusieurs de nos employés travaillant près de là et notre

contremaître et deux autres employés équatoriens ont été

tués à coups de lances. Cet incident causa une certaine

émotion parmi nos ouvriers, aggravée encore le lendemain

par une nouvelle apparition de ces Indiens semblant vouloir

103

encercler notre campement... Il sera plus difficile que jamais,

nous le craignons, d’engager un nombre adéquat d’ouvriers

ici à Arajuno. »

Une année plus tard la compagnie perdit huit employés.

Pour essayer de gagner la confiance de la tribu et prévenir

de nouvelles attaques, une visite fut entreprise dans une

maison auca. Des machettes, des chemises, des journaux

et des bocaux vides furent laissés aux habitants absents lors

de la visite des Blancs. En échange les Aucas laissèrent sur

la piste un panier fait de sarments de vigne tressés. Leur

attitude encouragea les ouvriers de la compagnie et l’un

d’eux rapporta : « Nous avons bon espoir d’établir des liens

d’amitié. Ils deviendront, je le pense, une réalité dans un

avenir proche, tant que notre personnel continuera à suivre

la ligne de conduite indiquée : « le respect absolu de la

propriété privée »... Une balle perdue pourrait, à mon avis,

constituer une déclaration de guerre, pouvant être fatale à

notre groupe. »

La Compagnie de Pétrole Shell tenta de lancer des cadeaux

depuis un avion mais comme Nate le fit remarquer : « Un

avion de transport de 2 000 chevaux ronflant au-dessus d’un

village à basse altitude, effraierait n’importe qui, et à plus

forte raison un peuple appartenant à l’âge de la pierre, dénué

de toute connaissance scientifique. » En dépit de toutes ces

tentatives, les espoirs de la Compagnie de Pétrole Shell

furent réduits à néant et nul n’essaya plus de communiquer

avec les Aucas.

Il devenait de plus en plus important pour ces jeunes

missionnaires de connaître les moindres détails sur les mœurs

des Aucas. Ils lurent les rapports de la Compagnie de Pétrole

Shell et s’entretinrent avec quiconque avait eu des contacts

avec ces Indiens. Le Senior Carlos Sevilla, propriétaire et

exploitant d’une hacienda située à dix minutes par avion

de Shandia, constituait une source d’information

inestimable. Don Carlos avait vécu en territoire auca pendant

104

26 ans, avant d’être obligé de partir en raison des attaques

répétées de la part de ses habitants. C’est un Equatorien

à la haute stature âgé d’environ 65 ans dont l’expérience

des Aucas surpasse celle de tout autre homme. Il porte

toujours sur le corps les cicatrices infligées lors de sa dernière

rencontre avec eux.

Il échappa à la mort pour la première fois en 1914 quand

7 Indiens et un Colombien travaillant avec lui furent tués

sur l’hacienda « El Capricho » située sur le Curaray. En

1919 pendant que Sevilla était à la recherche de caoutchouc,

il laissa 15 familles indiennes dans un camp sur le Tsupino,

et se rendit en amont du fleuve pour chercher des

médicaments. A son retour il vit un jeune Indien blessé au

bras, seul survivant de l’attaque auca survenue au camp.

Rassemblant en toute hâte 60 Quichuas, Sevilla se mit à la

recherche des Aucas responsables du massacre. Il trouva

une maison auca et une femme travaillant tranquillement

dans son champ de manioc. Elle avait été faite prisonnière,

mais comme les hommes de Sévilla entouraient la maison,

elle échappa à ses gardes, et courut en hurlant dans la

brousse. Ce fut l’alarme et les hommes cachés dans la maison

réussirent à s’enfuir pendant que les gardiens se précipitaient

pour essayer de reprendre la jeune femme. Quand Don

Carlos raconte cette histoire des années après, sa voix est

encore empreinte d’amertume.

Il a pu observer de près la stratégie des Aucas. Leurs

attaques, semble-t-il, ont toujours lieu par surprise, et leur

nombre surpasse très souvent celui de leurs adversaires.

L’une de leurs méthodes favorites consiste à attendre les

voyageurs à l’un des méandres du fleuve jusqu’à ce que le

courant force leur canoë à frôler la rive, et quand les

occupants de l’embarcation essayent de toute leur force de

remettre le canoë au milieu du fleuve, ils jettent leurs lances,

en poussant des cris sauvages pour confondre leurs victimes.

Les Aucas ont toujours l’avantage dans ces situations. Le

105

conseil donné par Sevilla à quiconque s’aventure dans ces

territoires sauvages est de se munir d’au moins deux

embarcations : en cas d’attaque, les occupants de la

deuxième peuvent tirer pour protéger ceux de la première.

En 1925, Don Carlos et ses Indiens furent attaqués deux

fois en quatre mois. Sevilla et ses hommes voyageaient en

canoë en amont du fleuve Nushino quand, parvenus à un

méandre étroit, ils furent la cible de dizaines de lances aucas.

Le canoë chavira, cinq Indiens furent aussitôt massacrés,

mais Sevilla et un autre Indien réussirent à s’échapper.

Luttant pour trouver une issue au travers de cette pluie de

lances, il parvint à tuer deux Aucas à l’aide de leurs propres

armes, mais en sortit assez sérieusement blessé. Huit jours

plus tard, il atteignit son hacienda sur le fleuve Ansuc, le

corps parsemé de plaies infectées et remplies de vers.

Enfin en 1934 une attaque le força à quitter le territoire,

mais sans réussir toutefois à éteindre en lui le désir d’un

retour éventuel.

« Je ne pense pas qu’il soit trop tard, » dit Sevilla. « C’est

vrai, nous avons perdu nos meilleures chances, mais si nous

parvenons à construire une maison solide résistant aux

lances, à peu de distance des huttes aucas, si nous dégageons

assez de terrain autour pour créer une grande clairière, et

si nous montons la garde de façon permanente et ne nous

servons jamais d’un fusil, ils finiront peut-être par accepter

notre amitié. »

Mais il existe des hommes à « F Oriente » habitués à

parcourir cette région à la recherche de caoutchouc, d’or

et d’huile à l’époque où cette contrée leur était « ouverte ».

« Les Aucas », affirment-ils, « ne laisseront jamais les

Blancs vivre en paix dans leur pays : il est trop tard. » A

la lueur vacillante des lampes au kérosène, ces vétérans assis

sur la véranda de leur hacienda se plaisent à rappeler leurs

expériences et à spéculer sur les mobiles réels des Aucas.

Naissent-ils meurtriers ? Tuent-ils seulement pour protéger

106

leur contrée des étrangers ? Tuent-ils avec l’intention de

voler ? Nul ne le sait et rien n’indique quel motif les pousse

à tuer.

Certaines de leurs attaques, chacun le sait,

s’accompagnent de vols. Des objets considérés utiles, comme

des machettes, sont dérobés, d’autres dont ils ne

comprennent pas l’emploi sont dédaignés. A d’autres

occasions les biens des victimes ne sont pas touchés. Fait

surprenant, les Quichuas sont autorisés à pêcher en été au

cœur même du domaine auca ; sans s’enquérir de rien, ils

se rendent en canoë en aval du fleuve Napo ou Curaray et

y demeurent pendant des semaines d’affilée. Puis sans

aucune raison apparente, les Aucas se livrent à une attaque.

Il leur arrive de blesser ou de tuer un groupe de pêcheurs

quichuas dans les limites de leur territoire, ou ils se rendent

au-delà des frontières et attaquent une famille quichua

travaillant sur sa chacra. Un seul fait semble bien établi

les Blancs sont indésirables. Ces derniers pénètrent dans

territoire auca au risque de leur vie.

Toutefois les tueries se produisent aussi au sein de la tribu

alors la colère se concrétise aussitôt par le meurtre. De même

que les Hatfield et les Mac Coy des montagnes du Kentucky

se combattaient, des « vendetta » éclatent fréquemment, et

chaque mort doit être vengée par les membres survivants

de la famille de façon à provoquer des meurtres en chaîne.

Ainsi ôter la vie n’est pas étranger aux Aucas. Dès leur plus

jeune âge, les garçons apprennent à se servir de leurs lances

en bois solide, longues de presque trois mètres. Don Carlos

raconte avoir vu une hutte auca déserte, et y avoir trouvé

un corps humain grandeur nature sculpté en bois de balsa.

Le cœur et les traits du visage étaient clairement marqués

en rouge vif et le corps en entier portait les marques de

blessures de lances. Cette méthode, aussi moderne que

l’entraînement à la bayonnette des troupes de combat, avait

107

été utilisée pour développer la tristement célèbre habileté

meurtrière au tir des Aucas.

Don Carlos emploie sur son hacienda une femme auca

ayant réussi à échapper à un massacre tribal quelques années

auparavant. Une querelle familiale typique avait éclaté, et

ses parents, ses frères et ses sœurs, avaient été tués par un

groupe voisin. Dayuma, encore adolescente, avait réussi à

s’enfuir en se cachant dans la chacra jusqu’au départ des

attaquants. Elle se rendit ensuite chez les Quichuas les plus

proches qui l’emmenèrent chez Don Carlos.

Comme n’importe quelle réfugiée, Dayuma passa ses

premières années chez les Quichuas à s’adapter aussi vite

et de son mieux à leurs coutumes. Il lui fut très difficile de

s’habituer à la nourriture de ses hôtes. Les Aucas n’ont pas

de sel, et il lui fallut presque une année pour s’accoutumer

à manger salé. La façon de se vêtir fut pour elle un autre

grand changement. Les Aucas sont presque entièrement nus,

mais à part les sarments de vigne noués autour de leurs

poignets, de leurs chevilles et de leur taille. Maintenant

Dayuma portait la robe traditionnelle en coton des femmes

quichuas. Pour essayer de cacher ses origines aucas elle

laissait tomber ses cheveux pour couvrir les lobes déformés

de ses oreilles — les lobes d’oreilles une fois décorés par

les boucles rondes en bois de balsa s’agrandissent de trois

centimètres de largeur. Quand on la regardait accomplir sa

tâche à la ferme, nourrir les animaux, aider à la cuisine,

rien d’autre ne la distingua de ses collègues de travail

quichuas. Les Aucas avaient les mêmes cheveux raides et

noirs, la même peau couleur de thé, et environ la même

taille : 1 mètre 50.

Dayuma a fourni de nombreux renseignements d’un

intérêt ethnologique certain. Les Aucas boivent de la chicha,

obtenue de la même manière que celle des Quichuas, mais

ils la consomment non fermentée ; par suite Dayuma ne

connut jamais l’ébriété avant de quitter sa tribu, ni les

108

mauvais traitements infligés aux femmes. Les maisons aucas

sont longues, de forme rectangulaire, le sol est en terre

battue, et les lits sont des hamacs suspendus au plafond.

Chaque maison peut contenir 20 à 50 membres appartenant

au même clan. Les femmes travaillent dans la plantation

de manioc et de coton. Les hommes s’occupent de leurs

lances, en effilant l’extrémité à l’aide de machettes volées.

Chaque homme de la maisonnée possède une collection de

9 ou 10 javelots, qu’il prend avec lui pour se procurer de

la nourriture, ou pour participer à une expédition guerrière.

Les Aucas, affirma Dayuma, peuvent reconnaître une

empreinte comme nous reconnaissons un visage familier ;

ils sont capables d’identifier l’Indien étant passé à un endroit

précis. Chacun de ses pas dans la région du Curaray, confia-

t-elle à Don Carlos, était connu de son peuple. De plus, les

Aucas avaient passé beaucoup de temps à épier le

campement Shell à Arajuno. A une période, pendant

l’occupation de la compagnie le peuple avait envisagé

d’approcher les Blancs et d’envoyer deux hommes en

reconnaissance. Si ces derniers n’étaient pas tués, le reste

du groupe suivrait. En fait le contraire se produisit : les

Aucas attaquèrent et tuèrent trois employés de la Compagnie

Shell.

Il est courant de trouver parmi les Aucas des animaux

domestiques ; ils tendent des pièges aux perroquets, aux

singes et aux sangliers quand ils sont encore jeunes et les

mettent dans de petites huttes disposées autour de la maison

principale. Comme tous les peuples du monde, ils ont leurs

propres contes et légendes. Jadis, selon la légende auca, « le

feu du ciel » se répandit dans le monde entier, et brûla tous

les arbres. Les Aucas se cachèrent sous les feuilles des patates

douces jusqu’à l’extinction du feu, puis quittèrent leur

cachette et repeuplèrent la terre. Ils ont peur des esprits

mauvais, comme tous les peuples de la jungle. Ils aiment

109

leurs enfants et les distraient en leur racontant des contes.

Dayuma raconta l’un d’eux dont le héros est une tortue :

Un jour un bébé tortue a rencontré un très gros jaguar

sur la piste. « Ha ! » dit le jaguar. « Tes parents ne sont

pas avec toi et nul ne peut te protéger. »

La petite tortue en proie au désarroi rentra la tête dans

sa coquille. « Sors ta tête ! » ordonna le jaguar.

La tortue, en entendant cette voix puissante, sortit la tête.

Puis en regardant dans la gueule sauvage du jaguar, elle

s’exclama : « Quelles dents terrifiantes tu as ! »

Le jaguar fut flatté. Il ouvrit encore plus grand la gueule

pour exposer toutes ses belles dents féroces. Aussi la petite

tortue, beaucoup plus rapide qu’elle ne le paraissait, bondit

dans la gueule du jaguar et lui mordit la gorge si fort que

le jaguar en mourut aussitôt.

Puis la petite tortue quitta le jaguar, se rendit chez les

Aucas les plus proches et leur raconta comment elle avait

tué le jaguar et l’avait laissé étendu mort sur la piste ; les

Indiens se rendirent à l’endroit indiqué et trouvèrent le

aguar. Très heureux, ils s’emparèrent de ses dents et de ses

“iffes pour se fabriquer des bijoux et s’éloignèrent, oubliant

Paiement de remercier la petite tortue. Aussi cette dernière

etourna-t-elle dans la jungle, grandit et devint une très

grosse tortue !

On demanda sans cesse à Dayuma pourquoi les Aucas

tuent, et sa seule et unique réponse fut : « Ce sont des tueurs,

ne leur faites jamais, jamais confiance, » répéta-t-elle avec

véhémence. « Ils peuvent parfois paraître sympathiques,

mais ils finiront par vous tuer. »

Toutefois beaucoup se refusèrent à accepter cette

affirmation comme définitive — en particulier ceux qui ne

peuvent dormir en paix pendant que des générations d’Aucas

demeurèrent en dehors des frontières du Christianisme.

Pierre Fleming ne pouvait être heureux en pensant aux Aucas

encore dans les ténèbres. Dans son journal il écrivit : « Il

110

s’agit d’un problème grave et solennel ; un peuple

inaccessible qui tue et dont la haine est extrême. Dieu me

conduit, j’en ai la conviction profonde, à agir, et je devrais

consacrer la majeure partie de mon temps, j’en suis certain,

à rassembler des données linguistiques sur la tribu et à

survoler leur contrée pour essayer de trouver des maisons

aucas... Ce sera peut-être la décision la plus importante de

ma vie, mais à cette pensée la paix remplit mon cœur. »

111

*9*

*Septembre, 1955*

L’expédition auca commença réellement au mois de

septembre 1955, mois où le Seigneur tissa cinq fils distincts

en un tissu magnifique à sa gloire. Cinq hommes doués de

personnalités très différentes originaires de l’est des Etats-

Unis, de la Côte ouest et des états du Middle West, se

rendirent en Equateur. Appartenant à trois missions

différentes, ces hommes et leurs épouses ne faisaient qu’un

dans leur foi en la Bible comme la parole parfaite et inspirée

de Dieu. Christ a dit « Allez ! » et leur réponse fuj

« Seigneur, envoie-nous ! »

Ces missionnaires sur le point de rejoindre les autres pour

l’expédition auca avaient changé plusieurs fois de lieux de

résidence. Après l’inondation, Shandia avait été reconstruite,

et était maintenant la station principale de la région. Peu

à peu des stations satellites avaient fait leur apparition.

L’établissement de ces dernières est particulièrement

important à l’est car les Indiens dans cette partie du monde,

comme nous l’avons déjà mentionné, ne se réunissent pas

pour former de grands villages, mais sont au contraire

éparpillés par petits groupes dans d’immenses régions de

la jungle.

Une station satellite fut établie à Puyupungu. Jim, Ed et

113

Pierre avaient rendu visite aux Quichuas composant ce petit

campement, lors d’un voyage de reconnaissance en aval du

fleuve Bobonaza en août 1953. Ils avaient rencontré

Atanasio, le chef qui les avait invités à construire une école

pour les enfants. « A cause de Dieu, ne resteriez-vous

pas ? » s’enquit-il. « On a vraiment besoin de vous. J’ai,

voyons, treize, quatorze, non, quinze enfants. Personne ne

les instruit. Ils veulent apprendre à « regarder le papier. »

J’ai aussi chez moi des orphelins. Ne voulez-vous pas

venir ? »

D’habitude, il est extrêmement difficile de gagner la

confiance des habitants d’une nouvelle région. Ici, toutefois,

la porte n’était pas seulement ouverte, mais nous étions

vraiment invités à rester. Les trois hommes interprétèrent

l’attitude de ce chef comme étant la réponse de Dieu à la

prière concernant l’élargissement de « leur territoire ». Aussi

échafaudèrent-ils des plans. Les McCully allèrent vivre à

Shandia pour commencer à apprendre le quichua, et Pierre,

ncore célibataire, resta avec eux pour les aider à étudier

i langue et à s’installer. Jim et moi décidâmes que l’heure

e Dieu était venue pour nous marier de façon à pouvoir

ouvrir à deux la station de Puyupungu.

Ainsi nous sommes arrivés à cet endroit en novembre

1953, avec tous nos biens matériels entassés dans quatre

canoës. Après nous avoir accueillis avec force tapes dans

le dos, poignées de mains et rires, les hommes ont monté

la quantité incroyable d’équipement de l’homme blanc en

haut de la berge où attendaient avec impatience les deux

femmes d’Anatasio et une multitude d’enfants.

La construction de la maison et de la piste d’envol n’a

pas occupé tout le temps de Jim. Ensemble nous avons

commencé à tenir des réunions à l’intention des Indiens,

leur racontant dans leur propre langue la plus belle histoire

du monde, celle du Fils de Dieu venu ici-bas pour payer le

prix du péché de l’homme au moyen de son propre sang. Peu

114

à peu le grand amour de Dieu est devenu une réalité dans

l’esprit des Indiens. Un jour la joie nous envahit quand

Anatasio dit à Jim, « Je suis vieux, peut-être trop vieux pour

comprendre, mais vos paroles me paraissent vraies : je

mourrai en y croyant. »

Pendant ce temps les McCully avançaient rapidement dans

l’étude de la langue à Shandia. Pierre Fleming s’était

construit une petite hutte près de leur maison en bambou,

et prenait ses repas en leur compagnie. Il écrivit dans son

journal : « Quelle joie et quel plaisir, j’en suis presque

surpris, de construire les deux petites pièces de ma maison.

Ma satisfaction fut grande et bien que la construction me

demandât seulement 4 ou 5 jours, j’avais hâte de m’y

installer. Cette maison est vraiment confortable et c’est un

vrai luxe de posséder un endroit à moi, un lit, un bureau,

et une chaise où nul ne peut m’observer. Mieux encore, ce

refuge m’aide à mener une vie plus disciplinée, mes affaires

sont à leur place, et je peux prier sans être dérangé. J’ai

commencé à ajouter des fiches à mon dossier sur le Nouveat

Testament, pour la première fois depuis mon départ de:

Etats-Unis. Je suis heureux de pouvoir à nouveau accompli!

mon travail de façon ordonnée. J’étais appelé, sans conteste,

à mener ce style de vie, à me coucher et à me lever à des

heures régulières, à occuper mes soirées à l’étude et à

consacrer une heure entière à la prière chaque matin. »

En observant les McCully, Pierre fut amené à penser à

son propre avenir et à sa fiancée, Olive Ainslie, belle jeune

fille élancée, aux sourcils foncés contrastant de façon étrange

avec sa chevelure châtain clair et ses yeux bleus. Ils s’étaient

fiancés par correspondance lors de son séjour dans la jungle.

Avec une candeur typique, cet homme studieux et tranquille

se demandait si un conflit n’existait pas entre son mariage

futur et son appel à se rendre auprès des Aucas.

« Hier soir Nate et moi nous sommes entretenus

longuement sur les problèmes des Aucas. » écrivit-il. « Fait

115

étrange, mon mariage ne me paraît pas constituer un obstacle

pour atteindre ces Indiens. A choisir, Olive préfère me voir

mourir après notre mariage, plutôt que d’en remettre

indéfiniment la date par crainte d’un malheur éventuel. Nos

deux vies n’en font qu’une, et Dieu ne nous séparera pas,

j’en ai la conviction, dans notre discernement de sa

volonté. »

En juin 1954, Pierre se sentit libre de retourner aux Etats-

Unis pour épouser Olive. Après le départ de Pierre, Jim et

moi nous sommes installés à Shandia en compagnie d’Ed

et de Marilou MacCully. Puyupungu ayant été établie

comme station satellite, nous nous sommes arrangés pour

nous y rendre régulièrement et y organiser des réunions.

Shandia équipée d’une école, d’une clinique et d’un petit

magasin était considérée comme notre base permanente.

Jim et moi, il en fut convenu, prendrions la responsabilité

de la station de Shandia, aussi Ed et Marilou ont-ils envisagé

de se rendre dans une région de leur choix — un autre

endroit où l’évangile n’avait jamais été prêché. Les McCully

avaient entendu parler d’Arajuno, la base abandonnée par

la Compagnie Shell et située à la frontière du territoire auca.

Grâce à des vols de reconnaissance à cet endroit, Ed avait

estimé la population des Quichuas à environ une centaine.

Pourquoi ne pas profiter de l’excellente piste d’envol

construite par la compagnie et y demeurer pendant quelque

temps pour prêcher l’Evangile à ces Indiens ? Il suffisait

d’une journée tout au plus pour dégager la piste et elle serait

comme neuve. Arajuno, l’un des nombreux endroits où la

Compagnie Shell avait recherché du pétrole dans la région,

lui avait coûté une fortune. Un terrain destiné à

l’établissement d’une petite ville avait été défriché à coups

de hache, des routes avaient été tracées, des maisons en

briques construites et équipées de l’électricité et de l’eau

courante, un hôtel, des courts de tennis, une boulangerie

et même un petit train était inclus dans le projet. Maintenant

116

abandonnés depuis 1949, les bâtiments pourrissaient par

l’humidité de la jungle. Cependant certains matériaux utiles

purent être récupérés. L’idée d’ouvrir une station à Arajuno

paraissait bonne.

Chaque fin de semaine Ed s’y rendait par avion en

compagnie de Nate, et tenait des réunions le samedi et le

dimanche. L’accueil reçu l’encouragea à construire une

maison toute simple, en se servant des fondations de l’une

des maisons abandonnées par la Compagnie Shell et de

planches ayant échappé à la destruction. Enfin quand il

décida de rester définitivement à Arajuno, il aida Marilou

et leurs deux enfants à s’installer dans leur nouvelle base.

Très vite Marilou rendit la maison attrayante avec de jolis

rideaux aux fenêtres, un sofa constitué d’une pile de briques

recouverte d’un matelas et d’une feuille de plastique, des

gravures suspendues aux murs de bambou et des tapis

équatoriens multicolores disposés sur le sol en ciment. Nate

Saint passa plusieurs nuits à fabriquer et à poser un signal

d’alarme et une barrière électrique destinés à les protéger

contre les cambrioleurs, car les McCully et leurs collègue.

de travail sur les autres stations étaient pleinement conscient

des dangers inhérents à leur installation à proximité des

Aucas. Le fleuve Arajuno constitue la frontière ouest du

territoire Auca et la nouvelle mission se trouvait sur la rive

Auca du fleuve. C’était l’endroit même où les employés de

la Compagnie Shell avaient été tués quelques années

auparavant. Ces raids sporadiques au cours desquels les

Aucas sortaient promptement de la jungle dans le but de

tuer en hâte et disparaissaient les avaient rendus à la fois

redoutables et fascinants pour leurs voisins quichuas.

Les Quichuas ne permirent jamais aux MacCully d’oublier

la possibilité d’une visite de la part des Aucas. Les Quichuas

refusaient de rester de ce côté du fleuve après 16 heures.

« C’est la rive auca », disaient-ils. Très souvent la rumeur

selon laquelle des empreintes aucas seraient visibles près de

117

la maison et l’herbe foulée, se répandait et semblait indiquer

le passage plus ou moins prolongé d’espions aucas.

La barrière électrique fut disposée à une bonne trentaine

de mètres de la maison, de façon à protéger ses occupants

d’une lance éventuelle et Ed et Marilou gardaient en

permanence un revolver ou un fusil à portée de main.

« Même si nous sommes certains de leur absence, » affirma

Ed, « la barrière électrique donne un sentiment de sécurité.

Avec nos lumières allumées dans la maison nous sommes

une bonne cible ! »

Ainsi l’endroit où le Seigneur avait placé Ed et Marilou

allait devenir la base de l’expédition auca.

Pendant ce temps Pierre était revenu des Etats-Unis

jusqu’à Quito en compagnie de son épouse. Ils avaient passé

une année dans les montagnes où Olive étudiait l’espagnol

et Pierre traduisait la Bible en Quichua, tenait des réunions

pour les Indiens, et rafraîchissait des connaissances en

espagnol. A l’automne 1955 Pierre et Olive étaient arrivés

dans la région est pour travailler parmi les Indiens à

Puyupungu, où ils s’étaient installés dans la petite maison

au toit de chaume construite par Jim et moi-même. Pierre

recommença à enseigner les Indiens avec beaucoup de soin

et en suivant leur rythme, revoyant leur acquis et les amenant

à découvrir des vérités nouvelles.

L’initiation d’Olive à la vie dans la jungle inclut le

spectacle du volcan Sangay en activité, visible de la fenêtre

de la salle de séjour à Puyupungu. « La nuit », écrivit Pierre,

« il ressemblait à un gigantesque feu de joie d’où s’échappait

une lumière vive mais irrégulière formant un arc plein

d’élégance se posant à 500 mètres en contre-bas du flanc

de la montagne. A l’aide de jumelles il était possible de voir

des boules de feu éclater et s’éparpiller un peu partout :

c’était un véritable spectacle. Des nuages de vapeur nés du

contact entre la lave et la neige effaçaient momentanément

118

le déploiement pyrotechnique, ensuite les images se

dispersaient et le cycle recommençait. »

Parfois Pierre et Olive étaient attristés par la conduite

d’ébriété d’un grand nombre d’indiens lors d’une « fiesta ».

On peut sans peine en imaginer les conséquences : les maris

battaient leurs épouses, de jeunes enfants pitoyables et nus

devaient eux-mêmes, la nuit venue, chercher un endroit pour

dormir pendant que les parents titubaient, ivres morts. Une

fois une maman ivre roula sur son bébé âgé de deux semaines

et l’étouffa. Parfois un Indien s’enfonçait dans la sombre

forêt s’efforçant de trouver le chemin de sa maison, mais

finissait par s’endormir le long de la piste boueuse, pour

se réveiller des heures plus tard et découvrir d’énormes

scarabées occupés à creuser un trou sous ses jambes dans

le but de l’enterrer vivant.

Par ailleurs, le message de l’Evangile paraissait pénétrer

dans le cœur de ces fils de la jungle, de nombreux signes

l’attestaient. Le journal de Pierre le rappelle : « Aujourd’hui

les anges se réjouissent au sujet de Puyupungu, et nous aussi.

Comme Dieu est fidèle ! Ce matin plusieurs Indiens ont pris

la décision de suivre Christ. Je me sentis poussé à parler

du baptême car j’avais perçu plusieurs malentendus en

écoutant les Indiens s’entretenir entre eux. Aussi après avoir

raconté l’histoire de Philippe et de l’eunuque, j’essayai

d’expliquer avec clarté et simplicité la différence existant

entre la foi et le baptême. Après avoir été dérangé par les

pleurs de plusieurs bébés, l’attention fut grande et je fus

conscient de l’œuvre de l’Esprit dans leur cœur, aussi après

avoir expliqué avec soin la signification d’une décision pour

Christ, je lançai un appel. Un certain nombre levèrent la

main — Tito, Benito, Pacual, et d’autres. Le nombre

s’accrut encore mais quand Alejo se leva et leur fit

comprendre qu’ils devaient rompre avec la boisson et une

conduite immorale, certains baissèrent la main. Je terminai

par la prière invitant ceux réellement résolus de se repentir,

119

à se rendre dans la pièce arrière de l’école, où je pourrais

m’entretenir avec eux de façon plus approfondie. Deux

d’entre eux y allèrent. Nous les avons encouragés et exhortés,

et une réunion pour ces nouveaux convertis a été organisée

le vendredi après-midi. Plusieurs autres sont très proches

de la conversion. Quelle joie ! C’est pour cela que nous

sommes venus.

« A 26 ans, je réalise combien Dieu a été bon et combien

la vie avec lui est pleine et bénie. Je rends grâce à Dieu sans

cesse pour m’avoir amené ici, avoir presque vaincu

l’impossible et m’avoir conduit à partir. Je me suis senti

« poussé » et combien je remercie Dieu d’avoir agi ainsi

envers moi. »

En septembre 1955, « l’action de Dieu », poussa 5 familles

missionnaires pionnières à cristalliser dans une action

commune leurs plans élaborés depuis des mois et des années.

De toute évidence, ils furent « poussés » à apporter la Parole

de Dieu à la tribu des Aucas. Les McCully à la station

d’Arajuno, assurèrent l’avant-garde. Jim et moi étions à

Shandia, les Fleming à Puyupungu, Roger Youderian et sa

famille avaient quitté leur station de Wambini et aidaient

à nouveau les Drown à Macuma. Nate Saint avec son petit

avion jaune et Marj à la radio demeuraient à Shell Mera,

leur base permanente au centre de ces stations satellites

éparpillées dans la jungle.

120

*10*

*Les débuts*

*de 1’expédition auca*

Le soir du 2 octobre 1955, Nate Saint glissa une feuille

de papier jaune dans sa vieille machine à écrire et commença

à taper :

« Nous allons essayer de noter les différents éléments

ayant contribué à notre décision récente d’entreprendre une

action en vue de contacter la tribu auca. Ces notes

rapporteront seulement des points de vue personnels sur la

situation et ne traiteront pas des efforts passés tentés par

d’autres missionnaires.

« Hier soir Ed MacCully, Jim Elliot, Johnny Keenan, e

moi étions à genoux dans la salle de séjour, appuyés sui

nos coudes, occupés à regarder avec attention la carte de

la jungle orientale de l’Equateur. C’était l’heure de Dieu,

nous venions d’en décider, pour entrer en contact avec les

sauvages de la tribu auca située quelque part à l’est de la

station d’Ed à Arajuno.

« Plus tard, vers minuit, dans la cuisine autour d’une tasse

de chocolat, nous avons décidé de garder le secret sur notre

expédition de façon à éviter à d’autres groupes non-chrétiens

d’entreprendre aventure semblable. Ces derniers

pénétreraient, sans nul doute, en territoire auca, armés

jusqu’aux dents et cette façon d’opérer pourrait, nous le

121

craignions, retarder pendant plusieurs dizaines d’années les

efforts missionnaires au sein de ce peuple dont les coutumes

remontaient à l’âge de la pierre.

« Cet après-midi-là, en réfléchissant à la situation, il me

parut regrettable de nous priver des prières des chrétiens

restés aux Etats-Unis et d’empêcher ces derniers de recevoir

un compte-rendu de notre expédition et d’être conscients

de la bénédiction de Dieu l’accompagnant. Par suite, je pris

sur moi de rédiger un rapport sur la situation actuelle et

j’espère le compléter avec le temps.

« Un certain nombre d’efforts sporadiques ont été

entrepris pour modifier le statut de ces tueurs des forêts.

Des attaques à main armée et des contre-attaques de la part

des Blancs ont réduit le nombre des habitants de la tribu

et ont attisé la haine déjà existante. La crainte des armes

à feu ne diminua pas le désir de vengeance des Aucas même

s’ils devaient employer l’embuscade et les lances en bois.

« L’histoire de l’expédition tentée par Rolf Blomberg,

explorateur suédois, et guidée par un missionnaire en 1947,

a été racontée en détail. Le groupe s’approchait du territoire

auca sur des radeaux en bois de balsa, quand il tomba dans

une embuscade à un endroit où le courant fait dévier les

embarcations près de la rive. Un porteur indien appartenant

au groupe ouvrit aussitôt le feu puis plongea dans le fleuve,

à la suite du missionnaire nageant sous l’eau. Cette

expérience ne nous invite guère à collaborer avec ceux dénués

de toute affection et de toute considération envers les

Indiens. »

Quand Ed McCully s’installa avec sa famille à Arajuno,

il demanda à Nate de survoler le territoire auca, et ensemble

ils parcoururent d’un bout à l’autre la vallée du fleuve

Nushino, où les Aucas avaient demeuré 7 ans auparavant.

Pierre et Jim s’étaient déjà rendus dans cette région deux

ans avant et Ed et Nate ne découvrirent rien de plus sinon

le même océan gigantesque d’arbres verdoyants s’élevant sur

122

l’horizon brumeux. L’impression d’un océan est encore

rendue plus vive par les collines crevassées semblables à des

vagues qui disloquent le terrain. Les fleuves couleur de café

au lait, serpentant entre les arbres, rappellent qu’il s’agit

d’un paysage et non de la mer. Seul un œil exercé toutefois

pourrait détecter une habitation humaine dans ce désert,

peut-être un filet déchiqueté de fumée s’élevant de cette

verdure luxuriante, ou une tache minuscule, preuve de

l’existence d’une chacra indienne ».

Le récit de Nate se poursuit : « Notre recherche réelle ne

commença pas avant le 19 septembre au matin, quand je

me posai à Arajuno pour m’approvisionner en légumes

comme chaque semaine. Il était environ 8 heures 30 et

l’atmosphère était particulièrement limpide. La visibilité était

d’une centaine de kilomètres et toutes les vallées lointaines

des petites rivières, habituellement camouflées par un

mélange de feuillage et de brume légère, étaient très

distinctes.

Après être descendu de l’avion et avoir salué Ed, je lui

ai demandé s’il aimerait partir à la recherche de ses

« voisins ». Il acquieça avec joie, et nous sommes allés

dévaliser la réserve de boîtes de conserve de Marilou, avons

pris notre matériel de secours et décollé environ une demi-

heure plus tard.

« Nous avons suivi la rive est du Nushino, mais cette fois-

ci du côté nord. Nous avons identifié une rangée d’herbe

fauchée longue d’une dizaine de kilomètres. A environ

80 kilomètres de la maison d’Ed, dans une région dénuée

de tout repère, nous avons pris la direction du nord vers

Coca sur le Rio Napo et cinq minutes plus tard avons observé

plusieurs endroits où, semblait-il, du manioc avait été cultivé

des années auparavant. Vu d’en haut, il est difficile d’être

certain, même après avoir étudié les bois pendant un bon

moment. Nous avons alors décrit un cercle et nous sommes

dirigés vers le nord en nous rapprochant du Napo, sans rien

123

voir d’autre. Il nous fallait maintenant rentrer : nous ne

disposions pas d’assez de carburant pour aller plus loin et

nous avions examiné toute la région prévue pour ce vol.

Toutefois il était pénible d’abandonner. Il faut si longtemps

pour aller si loin et il est si difficile de trouver des conditions

atmosphériques aussi excellentes. J’avais aperçu dans la

jungle une tache à peine distincte située à une distance

d’environ 8 kilomètres. Ed ne pouvait réussir à la localiser,

mais nous avons décidé de poursuivre notre vol dans cette

direction pendant quelques minutes, et si nous ne parvenions

pas à l’identifier, nous rentrerions aussitôt à la maison.

« La tache se transforma en une marque bien définie, puis

en une clairière d’une bonne taille recouverte de manioc bien

entretenu. Ça y est ! Nous avions volé à faible altitude et

notre consommation de carburant avait diminué, mais nous

pouvions encore tenir pendant un quart d’heure sans puiser

dans notre réserve. Aussi avons-nous continué à examiner

l’endroit. En tout, nous avons pu identifier une quinzaine

de clairières et quelques maisons. Ce furent des instants

passionnants... attendus depuis si longtemps.

« Nous ne sommes descendus à aucun moment pour

regarder de près. D’abord il nous fallait surveiller la

consommation de carburant, puis nul ne devait être effrayé

par notre première visite. Nous reviendrons avec des idées

plus précises sur la meilleure manière d’entrer en contact

avec ces personnes.

« Sur le chemin du retour Ed confia à Nate que des

clairières devaient se trouver plus près de chez lui. Se rendre

jusqu’à son lieu d’habitation ou aux environs de ce dernier,

représenterait pour les Aucas un long voyage. Je ne

partageais pas son opinion. Pour moi les Aucas se trouvaient

très loin dans la jungle en raison d’une attaque éclatée à

leur ancien lieu de résidence sur le Nushino. Nous

réfléchirions plus tard à ces faits et comparions alors nos

points de vue. Mais nous étions tous deux convaincus de

124

ne point devoir divulguer trop vite à l’extérieur notre

découverte.

« La nouvelle fut accueillie avec beaucoup d’intérêt par

Marj, Ruth et Johnny Keenan. En y réfléchissant, notre

escapade jusqu’à cette clairière auca nous parut

providentielle.

« Deux semaines plus tard, le 29 septembre Jim Elliot et

Pierre Fleming devaient m’accompagner jusqu’au village

de Villano, où ils allaient passer plusieurs jours à prêcher

au sein d’une groupe de Quichuas n’ayant jamais entendu

l’évangile. Notre itinéraire passait par Arajuno et comme

nous devions survoler le territoire auca à deux reprises pour

transporter les hommes, leur équipement et les deux guides

indiens — en d’autres termes traverser 4 fois cette contrée —

nous examinerions la région avec attention et emprunterions

chaque fois un itinéraire légèrement différent.

« Lors du premier voyage en compagnie de Jim et de

l’équipement, nous n’avons vu aucun signe de vie et le

voyage de retour ne nous fournit aucun autre indice. Pui.‘

Pierre, les deux guides et moi-même nous sommes mis ei

route. Ayant décidé de nous diriger plus vers l’est poui

découvrir une région non encore explorée par les deux vols

précédents, nous avons zigzagué lentement suivant ainsi les

vallées les plus hospitalières de la jungle.

« A environ un quart d’heure d’Arajuno, plusieurs

clairières nous sont apparues. Pierre et moi nous exprimions

seulement en anglais, mais ne pouvions dissimuler notre joie.

Nos guides indiens nous indiquèrent aussi les clairières, et

s’écrièrent avec perspicacité « Ce sont des Aucas ! » C’était

leur premier vol, toutefois ils savaient avec exactitude où

ils se trouvaient et pouvaient donner le nom de chacun des

fleuves. Après avoir suivi le cours d’une rivière en aval nous

avons localisé six grandes maisons entourées de petites. Vues

à cette distance elles étaient aussi visibles que le nez au milieu

125

de la figure, et situées à peine à un quart d’heure en avion

d’Arajuno où Ed résidait.

En approchant de Villano, le problème de la discrétion

des guides fut abordé. Nous avons décidé de mettre l’accent

sur le danger encouru si l’un d’eux divulguait le lieu de

résidence des Aucas et si par suite les Quichuas ou d’autres

les attaquaient entraînant alors des représailles de la part

des Aucas.

« J’atterris à l’extrémité habitée de la piste de Villano,

arrivant à bonne vitesse pour donner l’impression d’être

obligé d’en utiliser la plus grande partie. Ce stratagème eut

pour résultat de nous éloigner de la foule en attente et donna

à Pierre le temps de mettre en garde les guides. Ils acceptèrent

de garder le secret... (secret, sans nul doute, aussi discret

qu’un éléphant grandeur nature suspendu à un arbre de

Noël).

« Tous les hommes au courant de notre plan furent encore

une fois émerveillés de la nouvelle. Pour certains d’entre

nous le fait le plus significatif n’était pas les renseignements

recueillis mais la découverte du premier groupe auca et

quelques semaines plus tard celle d’un autre groupe. L’heure

de Dieu semblait avoir sonné pour établir un contact avec

ces Indiens. Puis nous avons apporté nos projets à Dieu dans

la prière et décidé de remettre à plus tard l’échange de nos

points de vue après une réflexion plus approfondie.

« Plusieurs jours plus tard, quand Johnny Keenan ramena

Jim et Pierre et leurs guides de Villano à Arajuno, le mauvais

temps les surprit et ils durent s’arrêter à Shell Mera pour

la nuit. Cette nuit-là la carte fut dépliée et posée sur le sol

de la salle de séjour où 4 hommes convaincus par Dieu

d’apporter l’Evangile aux Aucas s’entretinrent des modalités

d’action.

« Cette nuit-là jusqu’à trois heures du matin nous avons

étudié la situation une bonne douzaine de fois. Il est

126

passionnant d’essayer d’imaginer la façon de réagir de ces

Indiens face à différentes approches. »

Cette nuit-là, les missionnaires se sont débattus avec le

problème de la langue. La nécessité de convaincre les Aucas

de la bienveillance des Blancs serait sans doute facilitée s’ils

parvenaient à s’exprimer dans leur langue : c’était une

nécessité absolue. Comme les hommes s’entretenaient

toujours de ce problème, Jim Elliot leur apporta la solution.

Il se rappelait avoir vu Dayuma à la ferme du Senior Carlos

Sevilla, située à environ 4 heures de marche de Shandia. Il

leur proposa de s’y rendre et de lui parler de façon à recueillir

des phrases utiles pour établir le contact avec les Aucas.

Quelques jours plus tard, Jim se rendit là-bas. Il trouva

Dayuma très coopérante mais se garda de lui révéler la raison

qui le poussait à lui demander ces quelques phrases simples.

Parmi les Quichuas les bavardages se répandaient comme

partout ailleurs. Heureusement Dayuma, habituée aux

mœurs étranges de ces étrangers, pensa qu’il désirait

seulement apprendre la langue.

« Biti miti punimupa », signifie « je vous aime bien, je

veux être votre ami, » Jim nota-t-il dans son carnet. Cette

phrase fut suivie par « Biti winki pungi amupa ». « Je veux

entrer en contact avec vous », ou de façon plus familière,

« rassemblons-nous. »

<< Comment dites-vous, ‘Comment vous appelez-vous ?’

demanda Jim en quichua.

« Awum irimi, » répondit Dayuma en auca.

Et ainsi Jim établit une liste de vocabulaire pratique.

L’un des obstacles au plan des missionnaires était en partie

surmonté. Une distribution de cadeaux semblait être, de

façon évidente, le prochain pas. Peut-être un programme

régulier de distribution, organisé avec soin pendant un

certain temps, indiquerait-il aux Indiens la bienveillance des

intentions des Blancs et la répétition de ces actes les en

convaincrait-elle ?

127

*Liaison téléphonique*

*air-sol*

Les hommes décidèrent de laisser tomber des cadeaux aux

Aucas aussitôt que possible, en se servant de la « technique

de la spirale » inventée par Nate Saint dans la contrée

Atshuara. Là, la précision de la distribution avait été d’une

importance primordiale. Dans le cas présent, cette technique

présenterait un caractère supplémentaire : faire comprendr

aux Aucas que les visiteurs dans l’avion avaient le pouvoi

de donner ou de retenir leurs cadeaux jusqu’à la dernière

seconde. D’après des prisonniers aucas, les cadeaux reçus

d’un avion tombaient de son « estomac », ouvert à coups

de lance par les Indiens.

Nate tapa à la machine la suite de son rapport sur le début

de l’expédition auca :

« Cette nuit-là, sur le sol de la salle de séjour nous avons

décidé d’organiser des visites aériennes régulières et de laisser

de cadeaux différents chaque semaine de façon à éveiller

la curiosité des Aucas. De cette manière, leur hostilité

disparaîtrait tôt ou tard.

« Le lendemain Johnny s’envola en compagnie de Jim

et d’Ed pour Arajuno. A Shell Mera je me livrai à une série

de tests sur le fil pour voir quelle sorte de mécanisme à la

fois sûr et simple nous pourrions utiliser pour détacher nos

129

cadeaux une fois en contact avec le sol. Johnny et moi avons

accompli ensemble le maximum de tests pendant que Marj

et Ruth accrochaient des poids tests et observaient comment

ils pouvaient être détachés. Après avoir indiqué une cible

sur la piste nous avons essayé de l’atteindre.

« Enfin nous étions fin prêts pour la répétition générale.

Le test marcha à merveille, sauf au moment où nous avons

survolé la piste pour laisser tomber le fil : il s’est enchevêtré

dans le mât et nous avons dû attacher un couteau à un

morceau de bois de façon à le dégager. Il ne paraissait y

avoir aucun danger sauf celui du fil se détachant hors du

champ d’atterrissage et c’est exactement ce qui se produisit.

Je vis le fil s’accrocher dans de hauts arbres juste au bout

de la piste. Toutefois le temps d’atterrir et de se rendre sur

place pour le chercher, la nuit était tombée, et nous avons

dû attendre le lendemain matin.

« Cette nuit-là, très absorbé par cet incident, je parvins

difficilement à trouver le sommeil. Par ailleurs, toute cette

opération, j’en étais convaincu, était dans les mains du

Seigneur. Je n’avais aucune idée du temps nécessaire pour

dégager le fil des arbres le lendemain matin, mais je dis à

Marj que si je pouvais être prêt à décoller à 9 heures, nous

pourrions réaliser notre projet ; dans le cas contraire, nous

le remettrions au lendemain.

« Le lendemain matin j’installai une ‘canne à pêche’

équipée d’un poids destiné à dégager le fil fixé aux arbres.

Grâce à elle et à une marche longue et pénible dans les

broussailles, je finis par récupérer le fil en entier et à 9 heures

nous étions prêts à décoller.

« Le 6 octobre 1955, le premier cadeau consistait en une

petite bouilloire en aluminium munie d’un couvercle. A

l’intérieur nous avons placé environ une vingtaine de boutons

de couleurs vives. De toute évidence non destinés à leurs

vêtements inexistants ! Mais ces boutons peuvent les aider

à décorer leurs huttes. Nous y avons ajouté un petit sac garni

130

de quelques livres de sel ; ils ne possèdent pas de sel. Si

seulement ils pouvaient apprécier nos cadeaux, nous serions

certains de leur amitié. Nous avons attaché à tous ces

cadeaux une quinzaine de rubans multicolores longs d’un

mètre. Tout était prêt.

« Là-bas à Arajuno, nous étions tous prêts et vivions

d’avance ces événements avec joie. Personnellement je

craignais d’échouer dans cette première tentative en raison

d’une erreur de ma part.

« Nous avons chargé notre équipement de secours dans

l’avion, fixé le fil, procédé à un test au sol, et décollé. Nous

étions sur le point d’établir avec les Aucas notre premier

contact et nous ne pouvions croire à notre privilège. Après

un vol d’un quart d’heure, les premières clairières

apparurent. Ed voyait nos « voisins » pour la première fois,

et son intérêt était à son comble.

« Nous avons décidé de trouver l’extrémité de leur

domaine située en aval du fleuve, car au cas où nous serions

obligés de nous poser, nous pourrions quitter leur territoire

dans cette direction. Après avoir bien regardé autour de nou:

pendant une quinzaine de minutes, nous fûmes certain:

d’être au-dessus de la maison recherchée.

« Nous étions à environ 1 000 mètres au-dessus du sol,

et personne n’était en vue ; cependant la maison était

habitée, un certain nombre d’éléments l’indiquaient. Cette

dernière, de style jivaro, était grande, recouverte d’un toit

de chaume, arrondie sur les côtés et entourée de plusieurs

maisons carrées plus petites, aux toits de chaume. Des

sentiers bien dessinés reliaient les petites maisons à la grande,

au centre. La maison principale était située à une trentaine

de mètres de la berge du fleuve et possédait un joli banc

de sable, d’environ 70 mètres de long et 15 mètres de large

à l’endroit le plus large, sur le devant. Un chemin indiquait

la grande fréquentation de ce banc de sable : Ce serait notre

cible.

131

« Après avoir ralenti notre vitesse à 80 kilomètres heure

nous avons sorti les cadeaux — la porte ayant été enlevée

à Arajuno — et mis en marche la poulie automatique. Les

cadeaux sont descendus peu à peu et se sont éloignés de

l’avion. Puis nous avons augmenté la vitesse à

100 kilomètres heure et commencé avec inquiétude à faire

tourner le fil. Je dis « avec inquiétude » car si un nœud se

forme sur le fil, tous nos efforts sont réduits à néant. Mais

tout se passa bien et nous avons pu opérer un cercle à environ

100 kilomètres heure.

« Puisque notre altimètre enregistrait seulement la hauteur

au-dessus de la mer, il nous était impossible de connaître

notre altitude en cet endroit. Au sol aucun signe de vie. Nous

avons continué à tourner jusqu’à ce que les cadeaux

décrivent un cercle de faible amplitude, leurs rubans

multicolores flottant joliment. Si nul ne nous observait, nous

devions nous efforcer de les déposer dans un endroit très

visible. Les cadeaux paraissaient encore être assez hauts,

aussi nous sommes descendus en spirale, remarquant au

passage un vent venu du nord, nous obligeant à d’incessantes

corrections de trajectoire pour demeurer au-dessus de notre

cible.

« Finalement les cadeaux parurent assez proches des

arbres en-dessous de nous. C’était le moment d’agir. Le vent

rendait l’opération difficile et les collines de chaque côté

du fleuve étaient couvertes d’arbres. A deux reprises nous

avons remonté la charge juste à temps pour éviter les arbres

au bord du banc de sable. Une fois, je crois, les rubans se

sont pris dans un arbre et y sont restés accrochés

momentanément. De toute façon il était temps pour nous

de reprendre de l’altitude. Nous nous y sommes pris à 6 fois,

entraînant peu à peu notre charge contre le vent jusqu’à ce

qu’elle fût au-dessus du banc de sable. Puis nous avons

incliné l’avion et retenu notre souffle pendant qu’elle

s’abaissait et touchait le sol. Nous ne voulions pas, si

132

possible, la mettre en contact avec l’eau et pourtant elle s’en

approchait de plus en plus... Elle toucha le sol à environ

un mètre de l’eau, en ligne directe avec le sentier conduisant

à la maison. Les Indiens ne pouvaient pas ne pas avoir le

cadeau puisque sans nul doute ils s’approvisionnaient en

eau à cet endroit.

« Nous nous trouvions maintenant confrontés à un autre

problème. J’eus l’impression de voir le cadeau se déplacer

un peu quand nous avons commencé à remonter, opérant

toujours un mouvement circulaire. Le problème était de

savoir s’il s’était décroché ou était toujours fixé à la corde.

Mais après quelques instants, nous fûmes rassurés : la corde

était seule... et notre message de bonne volonté, d’amour

et de foi se trouvait au-dessous de nous sur le banc de sable.

En un sens nous venions de remettre le premier message

d’évangélisation « visible » à un peuple se trouvant à

500 mètres de nous à la verticale, à 80 kilomètres à

l’horizontale, et aux antipodes sur le plan psychologique.

« Que pensent ces Indiens du monde extérieur ? Ils avaien

l’habitude, nous le savons, de regarder les avions de 1

Compagnie Pétrolière Shell se poser et décoller à Arajunc

car les employés de la Shell ont découvert leurs cachettes

dans les fourrés d’où ils observaient les messagers

monstrueux d’un autre monde.

« Le retour à Arajuno fut bref et joyeux. A la maison

chacun au courant de notre secret désirait savoir si nous

avions vu des Aucas. Comme nous n’avions vu personne,

tous craignirent que les cadeaux ne fussent pas ramassés.

Néanmoins un premier essai de contact avait été entrepris.

« Vendredi 14 octobre 1955. Je n’ai pas été fidèle dans

la rédaction au jour le jour de notre aventure, mais plutôt

que de laisser le moment le plus passionnant perdre de son

intérêt en essayant de raconter des faits antérieurs, je vais

poursuivre avec les tout derniers événements d’aujourd’hui.

« Ce matin il faisait beau et nous avons décidé de décoller

133

à 8 heures. A l’aller un brouillard matinal persistait encore

dans les vallées fluviales à l’est, aussi avons-nous pris notre

temps. Une fois arrivés à Arajuno nous avons préparé notre

prochaine livraison : une machette toute neuve. Ces Indiens

étaient capables de se faire tuer pour une machette. En

d’autres termes, ils avaient tué des personnes occupées à

travailler dans les champs afin de voler leurs machettes ou

leurs haches. Il est facile d’imaginer l’importance de tels

objets pour un peuple de l’âge de la pierre. Après avoir

enveloppé la lame dans de la toile pour éviter tout accident,

nous avons attaché à la machette des rubans multicolores,

avons fixé la poulie automatique, et sommes montés dans

l’avion pour une dernière répétition. A nouveau nous avons

procédé à la vérification de tous les appareils et avons eu

le sentiment d’être prêts, avons prié pour la réussite de notre

entreprise et décollé.

« Je suis toujours un peu tendu au moment où je dois

dérouler la corde. J’ai ralenti l’avion et nous avons fait

descendre avec soin notre deuxième message de bonne

volonté. Quand la corde fut toute déroulée, nous étions

presque arrivés à destination. Cette fois-ci la longueur de

corde utilisée fut plus courte.

« Notre intention était de vérifier le banc de sable à

l’endroit où nous avions laissé les cadeaux la semaine

précédente. Des nuages bas constituaient un léger obstacle,

mais la maison et le banc de sable apparurent très vite. Les

cadeaux n’étaient plus là, la jumelle nous le confirma. Ils

les avaient acceptés ou les eaux du fleuve les avaient

emportés. Personne n’était en vue, mais l’endroit était de

toute évidence habité. Nous avions décidé, cette fois, de nous

diriger en amont du fleuve où se trouvait une autre maison

et d’y laisser notre cadeau. Si nous nous occupions d’une

seule maison, avions-nous pensé, les autres pourraient peut-

être nourrir une certaine jalousie ou imaginer une connivence

entre les occupants et nous ou encore une trahison de leur

134

part. Quand nous sommes arrivés à la maison en question,

elle était dissimulée par un nuage, et nous fûmes certains

que le Seigneur désirait nous diriger vers la suivante.

« En nous approchant nous avons vu deux ou trois canoës

amarrés à la berge du fleuve juste en face de cette nouvelle

maison. C’était une découverte intéressante car selon un

rapport, ces Indiens ne possédaient pas de canoë... pourtant

ces quelques embarcations étaient bien là et indiquaient la

présence d’Aucas à cet endroit.

« Après avoir opéré plusieurs tours à 800 mètres au-dessus

de la maison, nous nous sommes trouvés à l’intérieur du

nuage pendant dix pour cent du temps, mais toutes les

conditions atmosphériques semblaient satisfaisantes et nous

pouvions aller de l’avant. Notre machette, stable au bout

de la ligne, ne nous causait aucun problème. Ed était rivé

à ses jumelles. Tout à coup il laissa échapper un cri et faillit

dire son désir de mieux voir partir par l’ouverture laissée

par la porte : nous venions de découvrir notre premier

Auca ! Il courait et ne cherchait nullement à se dissimuler.

Très vite trois autres apparurent en face de leur grande

maison couverte de feuilles. Maintenant ils avaient reçu nos

cadeaux de la semaine dernière, nous en étions certains, et

n’avaient pas tardé à comprendre notre technique. Si

récupérer les cadeaux leur demandait la moitié des efforts

déployés par nous, leur excitation était compréhensible.

« Nous avions opéré quatre cercles pour compenser l’effet

du vent, et commencé à faire descendre notre nouveau

cadeau. Ils l’accepteraient, nous n’étions plus inquiets car

sans nul doute observaient-ils déjà celui qui se balançait au

bout du fil. Nous le laissâmes descendre. Tout d’abord il

parut vouloir tomber sur la maison, mais se dirigea vers le

fleuve... Plouf ! Puis plus rapide qu’un éclair, un autre plouf

eut lieu : un Auca s’était précipité à la suite du trésor.

Quelques minutes plus tard il devait y avoir une demi-

douzaine ou plus d’hommes réunis sur le banc de sable,

135

examinant le cadeau. Nos cœurs étaient reconnaissants.

Nous n’espérions pas voir ce spectacle avant des mois. Nous

nous demandions, bien sûr, quelles étaient leurs pensées.

« Plusieurs faits paraissaient évidents : ils avaient reçu

notre premier cadeau. Ce type d’approche ne suscite en eux

aucune crainte. Ils sont aussi intéressés que nous par ces

cadeaux. »

De retour à Arajuno, Ed apprit une autre nouvelle

intéressante : les Indiens de la station avaient découvert des

traces d’Aucas : de toute évidence ils s’étaient cachés dans

des fourrés près de la maison d’Ed pour observer ses faits

et gestes. Il était certes impossible de vérifier cette hypothèse,

mais elle était néanmoins crédible. Une femme quichua,

Joaquina, capturée par les Aucas et qui plus tard avait réussi

à s’échapper, avait confié un jour au docteur Tidmarsh

l’habitude des Aucas de s’asseoir sur une certaine colline

dominant le camp à Arajuno pour observer. Ces Indiens

paraissaient avoir un système d’espionnage élaboré, qui peut-

être à cet instant était en action près de la maison des

McCully.

Les hommes résolurent de fabriquer une maquette en bois

le l’avion, avec des rubans s’en échappant et de la suspendre

i l’extérieur de la maison d’Ed de façon à l’identifier avec

l’expédition.

Huit jours plus tard après la rédaction du rapport

précédent, Nate Saint tapa un titre sur une feuille de papier :

« Rapport de notre troisième visite à nos « voisins ». Il

poursuivit : « Nous appelons les Aucas ‘nos voisins’ et leur

territoire ‘le voisinage’ pour éviter d’utiliser leur nom à la

radio ou en présence de quiconque ne devait pas être mis

au courant de l’expédition.

« Jeudi il nous fut impossible de mener à bien notre visite

comme prévu car l’armée fit appel à nous pour nous rendre

en aval du fleuve Curaray à la recherche du corps d’un soldat

noyé. Le corps de ce soldat demeura introuvable mais nous

136

avons vu une grande partie de !a région équatoriale située

au-delà de toute habitation. Par-delà la zone parcourue

habituellement, dans la direction du Napo, certains vestiges,

nous le savons, réapparaissent. Toutefois notre vol dura

45 minutes ; nous avons suivi chaque méandre du fleuve

sans voir le moindre signe de vie humaine... Par contre

certains représentants de la faune : plusieurs tapirs, des

tortues géantes, et une multitude d’oiseaux de paradis...

admirables créatures glissant au-dessus des arbres nous

apparurent très nettement.

« Le lendemain, Ed et moi avons quitté Arajuno à environ

11 heures pendant que Marilou gardait les Indiens dans

l’école pour éviter toute question difficile.

« Tout d’abord nous avons descendu le Curaray à la

recherche d’éventuels lieux de campement ou

d’emplacements temporaires pour atterrir. (Cette région se

situait à 70 kilomètres environ du début de la contrée

survolée hier pour retrouver le corps du soldat). Certains

endroits étaient susceptibles de convenir, mais rien ne nous

sembla vraiment idéal pour une piste d’atterrissage.

« Cependant au loin à l’horizon le long des crêtes une

fumée était visible. C’était l’endroit, semblait-il, où les Aucas

vivent et pourquoi ne pas aller y jeter un coup d’œil ? Peut-

être avaient-ils fait un feu de façon à nous orienter vers eux

et à recevoir notre cadeau. La fumée provenait des restes

d’un nuage bas, mais nous nous trouvions néanmoins au-

dessus du territoire auca à une altitude très faible, jamais

tentée auparavant. C’était l’occasion d’opérer un cercle au-

dessus de chacune des quatre maisons principales et de

prendre des photos. Les Indiens étaient partout, certains

venant de leur champ de manioc rentraient chez eux en

courant dans le lit du fleuve, d’autres revenaient d’ailleurs.

Ils ne paraissaient nullement effrayés. A force de leur crier

des phrases en auca, notre voix s’enroua.

« Après avoir opéré un cercle au-dessus de la maison où

137

nous avions été si bien accueillis la semaine dernière, nous

nous sommes dirigés vers la suivante ; de toute évidence,

les Indiens s’attendaient à recevoir quelque chose, et tous

se précipitèrent vers le lit du fleuve pour essayer de ne rien

manquer. De toute façon, quand nous avons décidé de

recommencer l’expérience devant la même maison pour

récompenser les Indiens de leur confiance, nous avons trouvé

l’endroit désert à l’exception de deux femmes. Puis les

hommes ont remonté en toute hâte le ht du fleuve. L’intérêt

devait être grand en bas.

« Cette semaine notre cadeau se composait d’une autre

bouilloire en aluminium remplie de colifichets et de perles

bien enrubannées. Nous y avons attaché aussi un petit panier

vide de 25 centimètres de diamètre dans l’espoir de recevoir

un présent de leur part. Après avoir dégagé le paquet de

l’avion la poulie automatique s’enraya et la bouilloire se

perdit dans la jungle, à une distance d’environ 250 mètres

d’un petit champ de manioc. Ils pourraient peut-être la

trouver, mais ce n’était pas certain car tous se tenaient dans

a grande clairière dans l’attente du commencement du

pectacle. Nous étions déjà un peu las par les prises de photos

,t les phrases prononcées à voix forte à leur intention, mais

nous ne devions pas les quitter, nous le sentions, sans rien

leur donner ; une nouvelle machette empruntée à notre

équipement d’urgence, fut placée dans le petit panier, et

descendue sans utiliser le mécanisme.

« L’un des aspects le plus fatigant de ce vol avait été la

force du vent. Nous étions sans cesse déportés à droite et

à gauche et devions affronter un vent nord-est faisant dévier

notre machette. A plusieurs reprises, quand elle descendait

tout près d’eux ils se précipitaient pêle-mêle dans la direction

de la machette. C’est vraiment du sport. Nous ignorons s’ils

disposent de lois pour déterminer l’acquéreur du cadeau.

Mais tant que les cadeaux continuent à leur parvenir, ils

n’ont aucune raison de se décourager.

138

« Enfin après deux tentatives manquées, le paquet se posa

à moins de trois mètres de la porte d’entrée de leur maison.

Ils s’en emparèrent aussitôt et l’emportèrent sur la berge

du fleuve. Ici le vent gâcha tout car à chaque tour, je devais

me redresser complètement pour compenser l’effet du vent

et rester aussi au-dessus de la maison. A chaque fois la

pression sur la corde devenait plus forte. Ils ont dû tenir

la corde pendant plusieurs minutes. Nous ne pouvions voir

s’ils mettaient un objet dans le panier. Le poids de leur

présent était peut-être trop élevé et nous ne pouvions le

remonter, ou ils avaient fixé la corde au sol. Puis un Indien

courut en direction de la rivière, s’arrêta net, et accomplit

un geste donnant l’impression de dégager la corde. Je la

sentis, elle s’était détachée. Quelle joie, nous exclamions-

nous, de saisir une corde dont l’autre extrémité était tenue

par un Auca !

« Nous avions l’intention maintenant de passer devant

eux à faible altitude de façon à leur permettre de nous voir.

Il nous fallait donc rentrer complètement la corde, tâche

difficile, mais après 10 minutes de travail pénible, le résultat

fut concluant. Alors l’avion passa à très basse altitude. L

foule, composée d’abord de 8 à 10 personnes, se réduisi

à deux ou trois. Nous possédions d’autres rubans aussi noui

les leur lançâmes à notre passage à environ 60 mètres sans

oublier de les saluer en criant. Un homme à la peau brune

s’en empara comme une araignée attrape une mouche.

D’après les gestes de l’homme et certaines expériences faites

lors d’opérations semblables parmi d’autres Indiens, cet

homme, j’en fus certain, nous répondit et agita les bras.

Il était le seul en vue et quand l’avion se dirigea de l’autre

côté de la maison, il rentra en courant et ressortit de l’autre

côté. « A la pensée de leur frayeur lors de notre passage

à faible altitude, je fus très inquiet. Cependant quand l’avion

commença à s’élever leur confiance sembla revenir et peu

à peu ils réapparurent. A la fin tous paraissaient être

139

présents. Comme nous souhaitons qu’ils aient retrouvé leurs

esprits et rient de leur frayeur !

« Au retour, nous nous sommes dirigés directement vers

le Curaray, puisque ce serait, nous en avions la certitude,

le lieu du premier contact avec les Aucas, si Dieu se plaisait

à bénir encore nos efforts. »

*12*

*Les sauvages répondent*

De toute évidence les Aucas comprirent la tentative des

Blancs pour se présenter. Ils paraissaient reconnaître la

fréquence des vols, et semaine après semaine venaient plus

nombreux au rendez-vous et montraient un intérêt croissant

à la réception des cadeaux. Avaient-ils l’intention d’agir de

même envers nous ? Quelles étaient leurs véritables

réactions ?

Pour le premier vol Nate équipa l’avion d’un haut-parleu

fonctionnant sur piles. En approchant des clairières, Jin

cria en langue auca « Je vous aime bien ! Je suis votre ami !

Je vous aime bien ! » Puis ils laissèrent tomber une autre

machette enveloppée et décorée comme auparavant. Nous

trouvons dans le journal de Jim le récit de la réaction des

Aucas :

« Un groupe se précipita dans les arbres derrière la maison

et un seul homme prit la direction de la plage. Il mit ses

mains en cornet et parut crier, puis fit miroiter la machette

au-dessus de sa tête. Notre petite bouilloire en aluminium

ornée de rubans descendit : elle contenait une chemise jaune

et des perles. Les Aucas en-dessous de nous se jetèrent dessus

‘comme des femmes à la foire aux occasions’, selon

l’expression de Nate, et l’un d’eux se mit aussitôt à agiter

141

la chemise. En approchant de la maison, deux canoës se

dirigeant en aval du fleuve firent demi-tour en toute hâte.

Je remarquai plusieurs Indiens courant dans l’eau en

direction de la plage et ensuite, une personne seule munie

d’un torchon blanc.

« Nous sommes revenus en passant par le Curaray, à la

recherche d’une plage susceptible de servir de terrain

d’atterrissage. Nos espoirs furent vains. Guide-nous,

Seigneur Dieu. »

De retour à Arajuno, les trois pionniers se sont rassemblés

pour un conseil de guerre, et ont décidé de tenter lors de

la prochaine pleine lune la première prise de contact au sol,

avec ces Indiens si retirés mais déjà si attachants. Cette nuit-

là, Nate écrivit : « Puisse Dieu continuer à poser sa bonne

main sur notre entreprise et puissions-nous avoir la sagesse

de l’abandonner si nous ne sommes pas certains de la

direction divine. Pour l’instant Dieu approuve notre projet,

nous en sommes unanimement convaincus. Qu’à lui

reviennent toute la gloire, et puissent les Aucas être revêtus

le la justice de Jésus-Christ et être avec nous devant le trône

ternel quand nous élèverons nos voix pour louer Dieu !

kmen !

Lors de notre prochain vol, leur conseil fut encore plus

favorable. Ed McCully se servit du micro et leur cria :

« Nous vous aimons ! Nous vous aimons ! Nous sommes

venus pour vous rendre visite. » Les Aucas sautèrent de joie

en saisissant la machette jetée par les deux hommes, ôtèrent

la toile, et firent miroiter l’outil au soleil. Quand ils

tournèrent à faible altitude Ed se pencha à la porte et tendit

les deux mains. Les Indiens, environ trois d’entre eux,

répondirent de la même manière.

Voici les observations d’Ed concernant ce vol :

« Aujourd’hui les Aucas ne montrèrent pas la moindre

crainte, même quand l’avion était très bas. Aucun d’eux

ne rentra ou se sauva. La plupart restèrent sous les

142

bananiers, sans doute à cause du soleil. L’avion descend

de plus en plus mais nous aimerions nous approcher encore

plus d’eux. Aucun signe de méchanceté ou de colère. Aucune

lance en vue. Si une échelle était fixée à l’avion pour nous

permettre d’aller vers eux, ce serait, semble-t-il, le bon

moment.

« Maintenant chacun des membres de l’équipe avait eu

le temps de se faire une idée. L’équipe oscillait entre

l’impatience et la prudence », écrivit Nate. Pierre sans cesse

en contact avec les trois autres, n’avait pas, semble-t-il, la

conviction d’établir un premier contact au sol lors de la

prochaine pleine lune. D’après lui, la haine entretenue depuis

si longtemps par les Aucas à l’encontre des Blancs n’avait

pas encore eu le temps de s’éteindre. Le problème

linguistique était considérable, et il dépendait d’eux de se

familiariser davantage avec la langue auca en travaillant avec

Dayuma, la jeune femme auca qui avait réussi à s’échapper

de la tribu et avait fourni à Jim les quelques phrases

nécessaires à l’établissement d’un contact avec les Indiens

Pour Ed, la prochaine étape ne consistait pas nécessairement

à établir un contact, mais plutôt à préparer un terrain

d’atterrissage convenable en aval du Curaray, à environ huit

kilomètres du « voisinage ». Pendant ce temps Jim rongeait

son frein. Si un contact amical était établi, Jim et moi étions

prêts à interrompre l’œuvre à Shandia pendant une période

et à aller vivre parmi les Aucas. Nate était partisan de

poursuivre les vols réguliers destinés à entretenir le contact

mais était opposé à toute précipitation : d’après lui, il valait

mieux laisser aux Aucas le temps de s’habituer à chaque

nouvelle étape avant de passer à la suivante.

Le 12 novembre Nate Saint s’imposa de reprendre la

rédaction de l’expédition auca. Il écrivit :

« Nous avons maintenant rendu visite à nos ‘voisins’

pendant six semaines consécutives. Aujourd’hui samedi, la

matinée était splendide. Le brouillard, comme notre

143

cargaison, était peu important dans les vallées fluviales, aussi

arrivai-je chez Ed à environ huit heures trente. A mon arrivée

il attendait sur la piste d’atterrissage.

« Nous avons décollé munis du haut-parleur et de la

poulie. Ed avait une machette et une grande bouilloire en

aluminium ornée de rubans. De nouveau nous avons

descendu le Curaray à faible altitude dans le but de repérer

les bancs de sable et les lieux possibles d’atterrisage le long

du fleuve. A force de les observer ces derniers nous

paraissaient de plus en plus convenir à nos projets. Arrivés

à l’endroit le plus proche de nos « voisins » nous ne nous

sommes pas arrêtés au-dessus d’eux mais avons décidé de

poursuivre notre descente du grand fleuve pour voir s’il s’y

trouvait quelque lieu idéal pour atterrir. En vain. Alors

puisque nous étions parvenus assez loin, nous avons continué

encore un peu et fait demi-tour à la hauteur du petit affluent

du fleuve où vivent les Aucas.

« Nous n’avions pas remonté plus de huit à dix minutes

‘ long de cet affluent quand une maison apparut... nous

e l’avions encore jamais repérée. Elle possédait un toit

ossier en feuilles s’abaissant tout autour jusqu’au sol, un

omble sur pignons. Les extrémités étaient aussi en feuilles

et s’écartaient de la verticale de 10 à 15°. Comme personne

n’était en vue, nous avons été incapables de juger de la taille

de la maison. Elle paraissait plus petite que les autres, mais

si en réalité elle l’était, les portes sur les côtés exigeaient à

quiconque voulait entrer de se baisser. Autour d’elle, deux

champs de plantations différentes : le plus grand des deux

était d’un vert plus foncé et s’étendait peut-être sur 40 ares.

Ce n’était pas, nous semblait-il, du manioc car les plantes

étaient plus grandes et plus épaisses. Fait intéressant : le

champ était entouré d’une bonne clôture constituée de

piquets droits espacés d’environ deux mètres et reliés par

des fils de bambou entrelacés comme ceux d’un panier,

144

rendant l’accès impossible à tout animal supérieur en taille

à un chat.

« Après avoir opéré trois tours de façon à bien regarder,

nous nous sommes dirigés vers la maison suivante, située,

d’après nous, le plus à l’est de toutes. Cette maison était

celle où nous avions laissé tomber notre petite bouilloire

remplie de boutons. A cet endroit pour la première fois

aujourd’hui nous avons vu des Indiens, six environ, je crois.

L’un d’eux se dirigea vers le banc de sable où nous avions

laissé la bouilloire et attendit patiemment. Quand nous avons

agité la main et crié, il nous a répondu mais pas avec le même

enthousiasme rencontré chez les autres. Peut-être était-il plus

âgé. Son corps, semblait enduit de quelque chose d’opaque

comme de l’argile. Il ne portait aucun vêtement. Après avoir

repris de la vitesse, nous avons laisé tomber une machette

en chute libre. Elle atterrit au bon endroit sur le banc de

sable et fut ramassée sans cérémonie ni enthousiasme.

Néanmoins aucun signe d’hostilité ni de crainte n’apparut.

Nous avons poursuivi notre vol, sans oublier toutefois de

leur rappeler le caractère amical de notre visite.

« A la maison suivante nous avons rencontré plusieurs de

nos « voisins » sur le banc de sable. Nous volions à très faible

altitude, leur faisant des signes et criant sans nous servir di

haut-parleur. Puis nous leur avons envoyé une petite

bouilloire. Elle atteignit le banc de sable tout près d’eux et

fut reçue avec enthousiasme. Ils sautaient autour avec joie.

« A cette maison (numérotons les maisons en partant de

l’est, celle-ci portera le numéro 3), nous avons remarqué

surtout deux objets. Tout d’abord de chaque côté de la porte

se trouvaient des planches, semblables à des portes, de

60 centimètres de large sur 1,60 mètre de hauteur ornées de

décorations d’un rouge vif. L’autre objet était le mur de

la maison tissé en feuilles ; jusqu’à présent le côté de leur

maison donnant sur le fleuve était ouvert.

« De là nous nous sommes rendus à la maison numéro 4,

145

où nous sommes allés le plus souvent et où nous avons été

reçus avec le plus d’enthousiasme. Un grand nombre était

présent pour nous accueillir. A notre stupéfaction, derrière

leur maison où des arbres et un sous-bois occupaient la place

se trouvait maintenant une clairière d’environ 70 à 80 mètres

de diamètre. Certaines souches étaient toujours présentes,

mais à part cela tout était aussi net qu’un terrain de basket.

D’après la réaction des Indiens en-dessous de nous, ils ne

pouvaient, je le devinais, prévoir où le cadeau se poserait

sur leur nouvelle clairière ou si nous le laisserions tomber

à côté de la maison comme à l’accoutumée. »

Le journal d’Ed relate des aventures de ce jour-là :

« Nous sommes descendus très bas et avons jeté une hache

enveloppée de toile. Elle atterrit à l’ouest de la clairière dans

les fourrés. Ils se jetèrent aussitôt dessus. Puis nous leur

avons crié, « Nous vous donnerons une bouilloire », et

avons repris de l’altitude. Nous avons attaché la bouilloire

et déroulé la corde. Ce fut une direction précise de Dieu,

car nous avions presque décidé de jeter la bouilloire au lieu

le prendre la peine de dérouler la corde. Nate réussit

arfaitement à poser la bouilloire. Je tins la corde et les sentis

a saisir. Ils détachèrent la bouilloire et y fixèrent quelque

chose ! Nate identifia l’objet et loua Dieu. De retour à

Arajuno, leur cadeau nous remplit d’admiration : un

bandeau tissé de plumes. C’était une véritable réponse à la

prière, un nouvel encouragement à poursuivre notre plan

avec la certitude de créer des liens amicaux avec eux et de

leur faire connaître l’évangile ! »

Le 26 novembre Nate Saint rapporta les derniers

déroulements de notre expédition : « La semaine dernière,

puisque Ed n’était pas de retour de Quito à temps pour notre

vol habituel, Jim Elliot m’accompagna. Il se joignit à moi

à Shandia après avoir fait la navette entre Pano et Tena et

Pano et Shandia. Nous nous sommes arrêtés près d’Arajuno

pour prendre avec nous la poulie. Deux Indiens se tenaient

146

près de l’avion et en dépit de notre grande prudence

réussirent tout de même à voir notre cargaison et déclarèrent

à Jim : « Pourquoi donner tout ce beau matériel aux Aucas,

vous n’êtes pas fous ? » Jim ignora leur question. De toute

évidence, notre secret s’était plus ou moins ébruité, même

si les détails en demeuraient encore inconnus.

« Nous nous sommes dirigés, je m’en souviens,

directement vers nos « voisins » et avons fait un tour de

reconnaissance. A la maison numéro 4 deux hommes

grimpèrent sur ce qui nous avait paru être auparavant un

abri contre le soleil — un toit de bambou élevé ou une sorte

de plate-forme située à environ deux mètres du sol. Après

avoir tourné plusieurs fois à basse altitude nous avons décidé

d’aller de l’avant avec un plan étudié préalablement et

destiné à leur faire couper des arbres à l’extrémité la plus

éloignée de la clairière ; nous voulions ainsi nous rapprocher

d’eux à très basse altitude pour leur permettre de nous voir

et de nous reconnaître plus tard sur terre ferme. Notre plan

était de laisser tomber nos cadeaux sur les arbres à abattre.

« Tout d’abord nous avons laissé tomber une hache

Malheureusement elle atterrit au pied de l’arbre en questior

A une autre occasion nous avons lâché 4 peignes en plastiqu

ornés de tissu de bandage. Heureusement deux d’entre eux

restèrent fixés sur les arbres.

« Puis nous nous sommes rendus à la maison numéro 3.

Tout le monde attendait dehors. Un homme avait revêtu

l’une des chemises offertes lors d’un vol préalable (les autres,

portaient leur uniforme habituel). Nous avons tourné, agité

les bras et sommes descendus en direction de la maison du

vieil homme. Il était dehors en compagnie de ses deux

femmes. Il ne méritait pas, nous en avions l’impression, un

très bon cadeau, aussi nous lui avons envoyé une paire de

pantalons. De retour au même endroit pour nous assurer

de sa bonne réception, nous sommes retournés à la maison

147

numéro 3 et avons envoyé aux Indiens une machette et un

short.

« De là nous sommes montés à la maison numéro 4 et

avons laissé descendre une bouilloire, dernier cadeau de la

journée.

« J’ai oublié de mentionner qu’en fouillant dans notre

équipement de secours préparé par Ed, nous avons trouvé

un rouleau de papier hygiénique, susceptible d’être utile pour

être enroulé autour de la cime des grands arbres. Ce dernier

envoi pourrait sembler exploiter leur curiosité à notre

avantage mais il furent largement dédommagés de leur peine.

Toutefois quand nous avons envoyé le rouleau, environ deux

mètres de papier se sont détachés en raison du vent. Le même

processus se répéta jusqu’à ce qu’une bande blanche

interrompue flottât dans les arbres.

« Aujourd’hui le vent soufflait avec violence et j’eus du

mal à demeurer au-dessus de la clairière pour laisser

descendre la bouilloire. Je dus m’y prendre à 6 ou 8 fois

avant de la voir se poser sur le petit fleuve à l’extrémité de

a clairière. Les Indiens s’y rendirent en un clin d’œil. Mais

ce même instant je dus reprendre de l’altitude en raison

u vent pour éviter de trop m’éloigner de l’endroit. Cette

manœuvre exerça une certaine tension sur la corde juste au

moment où ils essayaient d’y fixer quelque chose. En trente

secondes environ ils la lâchèrent avec un cadeau à son

extrémité... Un petit objet, semblable aux peignes (reçus

quelque temps auparavant avec le bandeau).

« En quittant leur territoire, j’appelai Marj car nous étions

sur le chemin du retour. Le bébé des Drown était malade,

nous apprit-elle, et nous devions rentrer au plus vite de façon

à nous rendre à Macuma en cas de besoin. Par suite je portai

la vitesse à 110 kilomètres heure et à un certain moment le

cadeau des Indiens se perdit. Je m’en aperçus à mi-chemin

et en fus réellement déçu.

148

Le récit de cette journée dans le journal de Jim

commençait ainsi :

« Je vis quelque chose de passionnant — un vieil homme

debout à côté de sa maison et agitant les bras comme s’il

nous faisait signe d’atterrir ! Les Aucas nous demandent

d’atterrir ! Seigneur, envoie-moi bientôt auprès des

Aucas ! »

A la fin de son récit de la huitième visite Nate écrivit :

« Nous avions besoin maintenant d’un autre homme pour

compléter notre effectif. Mais le Seigneur est parfaitement

capable d’y remédier ! »

Cinq hommes devaient composer l’expédition auca, mais

seuls trois d’entre eux — Nate, Jim et Ed — étaient

véritablement engagés à ce moment-là. Pierre, aussi intéressé

par le projet que les trois autres, n’était toutefois pas encore

convaincu de la volonté de Dieu à son égard : devait-il

participer ou s’abstenir ?

Nate pensa alors à Roger Youderian. Ils avaient travaillé

ensemble à ouvrir la région d’Atshuara, construit deux pistes

d’atterrissage destinées à des stations satellites et Nate ne

doutait pas un seul instant des capacités de son ami. A se;

yeux, Roger était un soldat de Christ, « un homme capable

de grands efforts, entraîné et discipliné », écrivit-il. « Il

connaît l’importance d’une fidélité inébranlable à la volonté

de son Capitaine. L’obéissance n’est pas une option

momentanée mais une décision définitive prise au préalable.

Parachustiste discipliné pendant la deuxième guerre

mondiale, il donna à son pays le meilleur de lui-même, et

maintenant il est décidé à donner autant au Seigneur. Tout

ce qui a fait de lui un bon soldat a été consacré à Christ,

son nouveau Capitaine ! »

Et et Jim connaissaient à peine Roger. Occupés à travailler

dans une autre contrée de « l’Oriente », ils avaient eu très

peu d’occasions de le rencontrer. Mais ils faisaient confiance

au jugement de Nate.

149

A cette période, Roger se trouvait à Shell Mera. Il avait

quitté Macuma pour aider à la construction d’un hôpital

parrainé par la mission. Aussi un jour, où Roger était occupé

à clouer des feuilles d’aluminium sur le toit, Nate vint le

trouver, lui confia le projet de l’expédition auca et lui

demanda de se joindre à eux. Nate ne voulait pas

abandonner son avion sur la plage où il risquait d’être abîmé,

ni laisser ses deux amis seuls pendant la nuit. Roj

consentirait-il à venir comme quatrième membre de

l’équipe ?

Roj accepta aussitôt. Nul ne le savait mais il passait à

cette période par une lutte personnelle très profonde, et se

demandait s’il se joindrait aux autres dans cette entreprise

sans en avoir pleinement la conviction.

Seule Barbara était au courant de ce problème spirituel.

Il se posait des questions : après tout, quel était son rôle

sur champ missionnaire ? Il avait certes brisé la barrière

linguistique, mais pourquoi son travail ne s’avérait-il pas

plus fructueux ?

Tout missionnaire connaît pendant un ou deux ans des

difficultés, et quand il sera capable de s’exprimer dans la

langue du pays, pense-t-il, tout sera différent. Or très

souvent, rien ne change et il est déconcerté. Il apprend à

se débarrasser de son idéalisme. La vie devient une routine.

Les jours se suivent et se ressemblent. Pas de crise, pas de

conversions en masse, pas même parfois une seule personne

dont il pourrait affirmer : « Sa vie a été transformée. Si

je n’étais pas venu ici, elle n’aurait jamais connu Christ.

« Certains Indiens déclareront avoir accepté Christ, mais

qu’en est-il de l’abandon des coutumes païennes et du péché

pour se tourner vers une vie sainte ? Le missionnaire

observe, soupire et son cœur se serre.

Les forces du mal, seules puissances spirituelles en

présence depuis longtemps, se déchaînent maintenant contre

lui.

150

Roger Youderian découvrait la puissance de ces forces.

Il écrivit dans son journal : « Je suis sur le point

d’abandonner la mission. Aucun avenir ne semble exister

pour nous auprès des Jivaros et le plus sage sera de me

retirer. J’attendrai l’occasion de m’entretenir avec Barbara

et je verrai ce qu’elle en pense. Peut-être passerons-nous Noël

ici, finirons-nous l’hôpital à Shell, puis rentrerons-nous en

Amérique. Pourquoi ? Comme missionnaire je n’ai pas

réussi à m’approcher assez des Indiens. En ce qui concerne

mes sentiments et mes aspirations, le problème est réglé.

Il est difficile de discerner la cause exacte de mon échec et

les forces sous-jacentes. Depuis mars quand nous avons

quitté Wambini, le Seigneur semble garder le silence. Je viens

d’ouvrir ma Bible pour retrouver le Dieu qui fit de moi une

nouvelle créature il y a 11 ans en Angleterre. Aucun

encouragement de sa part. Il nous a gardés de façon

merveilleuse, a répondu à nos besoins, mais le problème est

beaucoup plus important. Il n’existe aucun ministère pour

moi parmi les Jivaros ou les Espagnols, et je n’ai aucun désir

de me leurrer. Je ne voudrais pas soutenir un missionnaire

de mon espèce et je ne demanderai à personne de le faire

Trois ans sont suffisants pour apprendre une leçon et bien

l’apprendre. Certaines personnes mettent du temps à

comprendre. Ce sera dur pour Barbara et les enfants, mais

j’ai toujours été convaincu de la valeur de l’honnêteté et

de la sincérité. Inutile de se lamenter sur l’irréparable. La

cause de Christ dans cette région ne souffrira pas de notre

venue ici, mais je dois être honnête et reconnaître le caractère

inutile de notre séjour. Peu de personnes, j’en suis certain,

en seront surprises et beaucoup nous répéteront « Je vous

l’avais bien dit ».

« Notre problème n’a rien à voir avec une quelconque

pression spirituelle. D’ailleurs très peu d’émotion et de

tension y sont mêlés. Peut-être même aucune.

« Beaucoup concluront à un abandon hâtif. Peut-être.

151

Mais la manière d’agir selon Dieu, j’en suis convaincu est

d’affronter le problème et de répondre par un oui ou un

non franc. Je suis engagé pour Christ mais je crois avoir

choisi — non, je ne peux dire « avoir choisi » ; le Seigneur

a choisi la région des Jivaros pour nous mais je n’ai pas

été à la hauteur. Quand le Seigneur appelle, direz-vous peut-

être, il donne aussi les moyens. Ce n’est pas mon expérience.

Si vous voulez prendre ma place, vous êtes libre. Moi, je

ne sais pas jouer la comédie.

« Je ne blâme personne et ne m’en prends pas non plus

aux circonstances ; cet échec est le mien, je ne suis pas

parvenu à l’expérience nécessaire de Christ pour répondre

aux besoins ici. Je n’ai pas réussi. Mon épouse et mes enfants

ne sont nullement en cause. La station de Macuma est bien

assez spacieuse pour nous et tous nos besoins ont été

comblés.

« Il s’agit d’un problème purement personnel et il le

demeurera. Quelle en est la réponse ? Je l’ignore. Et je suis

las d’essayer de trouver une solution satisfaisante. J’ai lutté

et réfléchi pendant des mois. Aucune réponse n’existe. J’ai

été vaincu par certaines situations où des dons bien définis

s’avéraient indispensables. J’abandonne la partie pour la

première fois de ma vie, mais comme chacun sait il y a

toujours une première fois pour tout.

« Nous sommes une famille unie. Dieu nous a gardés en

bonne santé physique et, nous le croyons, mentale. Ses plans

pour nous sont tous bons mais la vie missionnaire me fait

peur pour le reste de mes jours. Je n’ai pas réussi ici à

Macuma et un changement de lieu, je ne suis pas assez sot

pour le croire, ne modifiera en rien ma personnalité. C’est

mon « Verdun » personnel comme missionnaire.

« Il semble étrange de considérer la situation de façon

impersonnelle. Je suis néanmoins certain d’un fait : je serai

poussé à lire davantage la Parole de Dieu, à être plus tolérant

envers autrui et moins aventureux dans mes entreprises.

152

« Certains se demanderont pourquoi nous ne recherchons

pas un poste parmi les Espagnols ou les Quichuas. En toute

franchise, cette perspective ne m’intéresse guère. Surtout

après l’expérience traversée, je ne recherche aucun problème

supplémentaire. Seul un insensé commet la même faute deux

fois. Un échec me semble suffisant.

« Nous sommes mercredi, il est 11 heures, je suis chez

mois et j’entends à distance la réunion. De la fenêtre je leur

ai fait comprendre que je n’irais pas. Tout d’abord ils ont

changé : « Paroles merveilleuses de vie », puis « Oh !

comme je suis heureux ! ». Je me suis procuré un livre de

chants pour voir si je pouvais en tirer quelque consolation.

Mais en vain. Je suis dépassé. Quel temps n’ai-je pas

gaspillé ! Je suis profondément enfoncé dans une ornière

et il sera difficile de changer d’habitude, d’abandonner le

passé et de laisser à Dieu le soin de réparer les brèches. Mais

sans aucun doute il vaudra la peine de lutter. Mon esprit

a été créé dans le seul but d’aimer Dieu ; il en est de même

pour mon corps — ma langue y compris. Comme certains

d’entre nous sont lents à apprendre !

« Je serai conduit et enseigné par le Saint Esprit. Die

désire le plein développement, la pleine utilité et activité d

nos facultés. Le Saint Esprit peut nous guider et il le fera

proportionnellement au temps accordé et à l’effort fourni

pour connaître et accomplir la volonté de Dieu. Aussi dois-je

lire la Bible à fond. J’obéirai en tout point.

« Une semaine passée à Shell Mera, avant cette période,

quand plusieurs fois par jour je répétais « Que ta volonté

soit faite ! », contribua à me fortifier en vue de cette lutte. »

Roger n’était pas encore sorti de « la nuit de l’âme »

quand Nate s’approcha de lui. Les jours suivants le

trouvèrent en proie à ne lutte désespérée pour connaître la

volonté de Dieu. Aucun doute ne subsistait concernant son

propre désir : il était parfaitement disposé. Mais aller de

l’avant privé du sourire de Dieu, c’était impossible : « Si tu

153

ne marches pas toi-même avec nous, ne nous fais point partir

d’ici. » Roger saisissait toute la signification de cette décision

et il passa des heures à genoux devant Dieu dans une grande

angoisse spirituelle. Mais Dieu, « qui nous fait toujours

triompher, » le tira de son « bourbier de découragement ».

« Il fut purifié par l’Esprit de Dieu pour la tâche qui

l’attendait, » déclara Barbara par la suite, « et s’y engagea

avec l’espoir heureux et confiant et le cœur rempli de joie. »

Le 19 décembre il écrivit dans son journal : « Je dois

mourir à moi-même. Je vais demander à Dieu de me donner

une activité où pour vivre Christ je devrai mourir à moi-

même. Je serai vivant pour Dieu, dans le but d’apprendre

à l’aimer de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute

mon âme et de tout mon corps. »

Avant de quitter Macuma pour rejoindre les 4 autres

hommes à Arajuno, il écrivit :

« De la tempête de l’âme

Peut surgir un amour sincère,

Désireux de connaître Christ

Et de bénir les aveugles,

Les vaincus et les perdus.

Quinconque a trouvé l’amour céleste

Et a connu la joie divine

Marche désormais avec Christ

Dans les lieux célestes

...»

Il ne put écrire la dernière ligne, posa son stylo et dit :

« Barbara, je compléterai mon journal de retour à la

maison. »

154

*A la recherche*

*de Palm Beach*

De plus en plus de temps était certes consacré au projet

de rencontre au sol avec les Aucas, néanmoins les visites

hebdomadaires à Terminus Ville, nom donné par les

coéquipiers au village Auca, se poursuivirent sans

interruption. Le 3 décembre Nate raconta la neuvième visite :

« Nous avons quitté Arajuno à 8 heures 45 par beau

temps. Avant de décoller Ed et moi avons pris des photos

susceptibles d’être agrandies pour permettre à nos

« voisins » de nous reconnaître quand ils nous verraient pour

la première fois au sol. Nous avons pris des gros plans de

nos visages ornés de peignes et de bandeaux offerts par les

Aucas.

« A la maison numéro 4, les deux gros arbres où nous

avions laissé tomber les cadeaux avaient été abattus. Seul

un très petit nombre demeure entre les deux clairières. Si

nous pouvions parvenir à les faire abattre, nous pourrions

procéder à des passages à faible altitude.

« Ce matin, lors de l’un de nos passages, nous sommes

descendus si bas que les deux hommes se sont échappés en

toute hâte debout sur la plate-forme à environ 2 mètres. Lors

d’un autre passage ils étaient, au sol, occupés à observer

notre manœuvre. Les deux hommes portaient des chemises

155

sans rien de plus, celles, offertes lors d’un vol précédent

Aujourd’hui nous avons laissé tomber une hache, une tasse

en plastique et un couteau bon marché. A nouveau nous

avons essayé de les mettre dans les arbres séparant encore

les deux clairières. Peut-être une demi-douzaine de personnes

se tenaient autour de la maison numéro 4.

« De là nous nous sommes rendus à la maison 3. En

passant à faible altitude, nous avons failli tomber de l’avion :

sur le toit en herbe de la maison se trouvait notre avion en

miniature ! Nous nous sommes demandé s’ils l’avaient

confectionné après avoir observé la maquette chez Ed. De

toute façon ce fait démontrait leur bienveillance et un don

artisanal insoupçonné parmi ces primitifs.

Nous avons remarqué une autre plate-forme plus large

et plus haute et faite de bois de chonta. Elle pouvait avoir

5 mètres de haut. Un homme s’y tenait en chemise et

répondait à nos signes. Nous sommes passés à plusieurs

reprises au-dessus de lui et lui avons lancé une machette qui

tomba juste à côté de lui. Le mur de feuilles situé à l’est

de la maison avait été enlevé et nous pouvions voir des feux

allumés à l’intérieur, etc... C’était un endroit sympathique,

mais peut-être vont-ils installer un mur en chonta pour

remplacer celui en feuilles. En effet, dans la photo numéro 3

prise lors du dernier vol le mur de feuilles est bien visible

tout autour de la maison excepté à l’extrémité ouvrant sur

la rivière. Il est facile de voir combien l’utilisation d’un outil

simple comme la machette peut changer un mode de vie de

façon profonde.

« Puis nous avons décidé de regarder de plus près une

clairière dégagée depuis peu sur la crête au-dessus de la

maison numéro 3. Personne en vue. Nous nous sommes

entretenus brièvement des conséquences bénéfiques

éventuelles de les attirer à cet endroit et avons convenu

d’essayer. La première fois nous avons lâché une bouilloire

en aluminium. Ce fut un échec car elle tomba dans la forêt,

156

fort heureusement sur la pente située en face de la maison

numéro 3. A cet instant le sous-sol de la pente nous apparut

comme étant en passe d’être dégagé. En d’autres termes ils

allaient s’occuper de renverser les arbres sur ce côté de la

clairière dans le but de nous permettre de descendre à moins

de 7 mètres d’eux sans aucun risque. Pour les attirer

davantage, Ed décida d’envoyer un couteau bon marché avec

un manche en plastique. (Tous ces cadeaux étaient ornés

de façon généreuse de rubans et de bandes). En raison de

la perte de la bouilloire, je dis à Ed en approchant :

« Mettons le couteau en plein sur le toit de la maison, »

en indiquant la construction rudimentaire servant, sans

aucun doute, d’abri contre le soleil quand ils travaillent dans

la nouvelle clairière. Il atterrit exactement à cet endroit...

en plein sur le toit.

« Allons voir si le vieil homme apprécie son nouveau

pantalon, » suggérai-je. « D’accord »... et nous sommes

partis. Il habite à environ deux minutes de la maison

numéro 3. Il nous attendait vêtu du pantalon et d’une

chemise. Ses deux femmes étaient également dehors. L’une

portait un bébé dans les bras, l’autre ne portait rien... Le

terrain à côté de leur maison était entretenu avec soin, l’herbe

était coupée à ras, etc... Comme de coutume le vieil homme

fut réservé et ne montra aucun enthousiasme. Nous lui avons

envoyé une machette. L’une des deux femmes dut aller la

ramasser. Les gestes de cet homme sont spontanés mais lents.

Nous sommes passés à trois reprises, à moins de 60 mètres

d’eux et repartis en amont du fleuve vers la maison

numéro 3.

« A la maison numéro 3, nous avons encore examiné la

clairière située en haut de la colline. Quelqu’un s’y trouvait

et je le voyais même à une distance de 500 mètres. Nous

étions heureux de ce résultat si rapide car nous aurions pu,

nous semblait-il, attendre pendant des semaines. Le

silhouettes étaient celles de deux jeunes femmes âgées

157

d’environ 16 et 20 ans. Elles avaient trouvé le couteau et

nous sommes passés à une quinzaine de mètres d’elles pour

prendre des photos. Nous sommes revenus à 4 reprises et

pour la première fois avons regardé un visage auca en face.

Elle était jolie avec ses cheveux courts coiffés à la chien.

« Le contrôleur » de la maison numéro 3 était toujours sur

la plate-forme. Nous avons agité le bras en signe d’adieu

et nous sommes dirigés vers la maison numéro 4.

« A la maison numéro 4, tous les gars attendaient le

dernier acte, « l’envoi du seau ». Nous sommes montés à

1 000 mètres d’altitude, avons réduit notre vitesse à

65 kilomètres heure et coupé le moteur. Grâce à cette

descente lente et sans moteur, la bouilloire s’éloigna très

facilement de l’avion. Nous avons dû tourner à trois reprises

seulement pour la faire atterrir au milieu de la grande

clairière située derrière la maison. Ils couraient tous ensemble

de long en large de façon étrange, nous sembla-t-il. Je

craignais d’avoir lâché trop de corde avec la bouilloire...

et pourtant la corde me paraissait tendue. Enfin après une

minute et demie, ils la laissèrent échapper et elle remonta

avec un cadeau... rouge vif et d’une bonne taille.

« Nous sommes retournés à Arajuno à une vitesse de 80

à 90 kilomètres heure pour ne pas perdre, si possible, le

cadeau. Nous n’avons eu aucune difficulté à le poser sur

la piste et avons laissé tomber la corde. Une fois à terre nous

avons découvert son contenu : une autre couronne en plumes

confectionnée depuis peu et un écheveau de fil de coton tissé

à la main, le tout attaché à notre corde par un bon nœud. »

Ce soir-là Ed nota dans son journal : « Il est temps d’établir

un contact avec eux à terre. » Il écrivit à Jim : « J’ai

beaucoup réfléchi à notre entreprise et voici ma pensée :

nous devrions les attendre sur le Curaray pendant un nombre

de jours défini, et s’ils ne se montrent pas, nous devrions

être disposés à aller vers eux. Quant à moi, je suis prêt à

agir et notre expédition comporte, me semble-t-il, un certain

158

degré de sécurité... si du moins nous pouvons utiliser ce

terme lors de notre premier contact à terre avec ces Indiens !

Nous devrions arriver 1) Coiffés de leurs bandeaux de

plumes, 2) munis de petits avions semblables à celui

suspendu ici, 3) les bras chargés de cadeaux enveloppés

comme à l’accoutumée, 4) et crier « biti miti punimupa »

(je vous aime bien) ou d’autres phrases bien connues. Dieu

étant avec nous — et jusqu’à maintenant II l’a été, nous

en sommes convaincus — ces quelques précautions devraient

nous aider de façon considérable. Notre projet avance

beaucoup plus vite que prévu ; je ne suis certes pas en faveur

de devancer l’heure de Dieu, mais nous ne devrions pas,

me semble-t-il, trop tarder. »

Le 10 décembre le journal de Nate continue avec le récit

de notre visite suivante :

« En dépit de nos manœuvres évasives les Indiens au

service d’Ed déclarèrent nous avoir vus la semaine dernière

en aval du Curaray. Ils affirmèrent (quel humour !) s’être

déshabillés aussitôt après nous avoir entendus, et s’être

munis de longs bâtons semblables à des lances de façon à

ressembler à nos « voisins ». Peut-être s’attendaient-ils à

recevoir des cadeaux.

« Pendant la semaine en compagnie des membres de

l’équipe nous avons décidé de la date provisoire de notre

expédition : le 3 janvier. Nous avions pensé emmener avec

nous des Indiens, préparer notre maison et les éloigner

pendant que l’équipe attendait un éventuel contact. Puis avec

l’avion nous essairions de pousser nos « voisins » à nous

rendre visite. Nous savions comment dire « Venez chez

moi » et aussi « Curaray » dans leur langue. Et en

renouvelant nos vols au-dessus de la crête, j’en étais certain,

nous éveillerions leur curiosité et réussirions à les faire venir

jusqu’au grand fleuve.

« En gros, les armes étaient réservées aux missionnaires

et devaient être gardées hors de vue. Le premier coup de feu

159

signalerait l’échec de l’ensemble du projet et le sabordement

de tout espoir dans un avenir proche. Par conséquent le plus

grand soin devait être pris et les armes utilisées seulement

dans le but d’effrayer les Aucas en cas de légitime défense.

« Deux optiques ou deux possibilités étaient à considérer :

1) Installer une maison à Palm Beach (nom consacré pour

désigner la plage choisie pour l’atterrissage de l’avion), se

retirer pour permettre à nos « voisins » de venir inspecter

les lieux, et revenir plus tard ; ou 2) Monter la maison et

essayer d’établir un contact lors de ce premier voyage.

Puisque les événements de ce matin modifient cette dernière

hypothèse, nous en rediscuterons plus tard.

« Ce matin nous avons décollé de Centre Ville (Arajuno)

à environ 9 heures 15, munis de machettes, de haches, de

petits couteaux et de divers objets en plastique joliment

enveloppés.

« Nous nous sommes aussi munis de trois paquets de

500 grammes chacun de teinture en poudre de trois couleurs

vives destinées à mesurer le banc de sable susceptible de servir

de piste d’atterrissage pour Palm Beach. Hier nous avons

procédé à plusieurs tests ici à Shell Mera et en volant à

100 kilomètres heure, il nous fut possible de laisser tomber

de petits sacs de farine toutes les 7 secondes et de mesurer

ainsi la longueur du banc de sable : entre 170 et 190 mètres.

Cette mesure fut prise en raison de l’impossibilité de parvenir

à une estimation satisfaisante de la longueur des bancs de

sable où rien ne peut être utilisé comme base de

comparaison.

« Nous avons descendu le Nushino car les Indiens au

service d’Ed pêchaient à nouveau en aval du Curaray cette

semaine. Nous avons ralenti peu à peu et nous sommes

dirigés vers le sud en suivant le Curaray dans la région où

nous espérions trouver un bon emplacement pour Palm

Beach. Très vite nous avons repéré un endroit possible. La

plupart des bancs de sable sont situés le long des méandres

160

et par suite inutiles comme terrains d’atterrissage à moins

de dégager d’abord les approches. Trouver un banc de sable

le long d’une berge rectiligne est quasi impossible en raison

des nombreuses sinuosités du fleuve. Nous avons réduit notre

altitude pour examiner le premier. Il nous sembla

satisfaisant. Toutefois nous serions obligés de décoller dans

le sens des vents dominants... une sérieuse difficulté.

Néanmoins après l’avoir survolé une ou deux fois à faible

altitude, nous avons envoyé nos petits sacs de peinture et

découvert ainsi sa longueur : 180 mètres. L’autre difficulté

résidait en la présence d’un très grand tronc d’arbre couché

sur le sable et repoussant l’aire d’atterrissage près des arbres

situés le long du fleuve.

« Le banc de sable suivant se trouvait à environ un

kilomètre et demi en aval. Il paraissait mieux convenir —

l’approche était meilleure, car face aux vents dominants,

la descente raide mais possible. Ce banc de sable était situé,

en contrebas du fleuve et par suite pourrait être facilement

envahi par les eaux mais le sol, recouvert de galets semblait

ferme. Nous l’avons « bombardé » de petits sacs de peinture

et avons découvert sa longueur : 180 mètres au moins, peut-

être même 230, je n’en serais pas surpris. Si par mégarde

nous dépassions cette longueur nous nous retrouverions

seulement dans des eaux peu profondes. Nous l’avons

survolé une fois encore à bonne vitesse avant d’être plus

familiarisé avec la surface de décollage. Les arbres situés

le long de la berge débordent et rendent le décollage

hasardeux mais en abattant deux d’entre eux après

l’atterrissage le problème sera réglé.

« Cet endroit, nous sembla-t-il, allait devenir notre

« Palm Beach ». Nous avons ensuite décidé de simuler un

atterrissage. En volant très bas il m’était possible de bien

voir la surface et je sortis les roues légèrement à deux reprises

en accélérant à nouveau pour le décollage. La surface était

aussi unie qu’une piste de gravier et semblait dure. C’était un

161

endroit idéal, mis à part la possibilité éventuelle d’une

inondation.

« Cette découverte allait nous permettre d’amener l’équipe

avec une maison préfabriquée et un toit d’aluminium. De

plus aucun Indien ne participerait à l’expédition et si aucune

inondation ne survenait, je pourrais reprendre mes amis suite

à un contact radio ou quand ils le jugeraient nécessaire.

« Voici quel pourrait être le programme :

1) Un vendredi matin, Dieu voulant, afin d’alléger l’avion,

nous déposerions les provisions et l’équipement à Palm

Beach lors d’un vol à très basse altitude (juste à côté de la

piste) de façon à s’assurer de l’absence des Aucas de la piste

d’atterrissage. 2) Nous atterrirrons avec Jim et Roger. 3)

Nous atterrirrons avec Ed et le toit en aluminium. 4) Nous

atterrirrons avec Pierre et d’autres provisions (si du moins

Pierre était convaincu de venir).

« En arrivant Jim et Roj s’occuperaient d’abattre les deux

ou trois arbres situés dans la zone d’accès. Puis ils

choisiraient un arbre pour y installer une maison

préfabriquée et déblayeraient autour. Quand les autres les

rejoindraient, tous se rendraient au premier méandre et

abattraient au moins l’un des deux arbres situés sur les deux

rives rendant le passage plutôt étroit. (Ceci n’est pas une

obligation absolue mais serait hautement conseillé). Pendant

cette partie de l’opération quelqu’un devrait toujours avoir

la main sur une arme placée dans un sac pour s’en servir

au moment opportun et effrayer ainsi tout attaquant

éventuel muni d’une lance.

« Puis de retour au banc de sable deux hommes

s’occuperaient d’élargir la clairière au pied des arbres et deux

autres monteraient la maison préfabriquée et la

recouvriraient du toit en aluminium. Une fois la maison

prête les hommes se relayeraient à la clairière, l’un d’eux

s’occupant peut-être de transporter la nourriture, le

fourneau, l’eau, etc... jusqu’à la plate-forme. Un homme,

162

appartenant à l’équipe de déblayage, pourrait s’asseoir sur

cette plate-forme et couvrir les autres sur le terrain, en ayant

bien soin de mettre son arme hors de vue. Le soir la clairière

devrait être assez importante à la base de l’arbre, et être

reliée au banc de sable. L’avion retournerait alors à Arajuno

après vérification de l’émetteur de radio dans la maison,

etc...

« Le jour suivant à l’aide de l’avion nous inviterions nos

« voisins » à se rendre à Palm Beach, en criant des phrases

en Auca et en faisant des aller et retour entre leur village

et Palm Beach toutes les heures jusqu’à ce qu’ils

comprennent. L’installation d’une grande maquette de

l’avion sur le banc de sable sera aussi à considérer.

« Cinq jours peut-être seront consacrés à cet effort. Si

nous ne réussissons pas, nous nous retirerons, par avion,

ou en envoyant un groupe d’indiens en aval du fleuve en

canoë. Les provisions dans la maison devraient suffire pour

deux semaines au cas où le banc de sable disparaîtrait suite

à une inondation ou en cas de siège, les deux éventualités

les plus dures à envisager.

« Un radeau composé de pneumatiques et de bambou

devait constituer une issue vers une base militaire sur le

Curaray au cas où les Indiens refuseraient de venir à notre

secours.

« Mais revenons au récit. Nous avons vérifié la direction

et la distance de Palm Beach jusqu’à Terminus Ville :

135 degrés et trois minutes à raison de 130 kilomètres à

l’heure. Six kilomètres environ séparent la plage sur le

Curaray du village auca.

« En réduisant notre altitude nous nous sommes dirigés

vers l’est pour atteindre la maison du vieil homme. Il était

absent mais un jeune homme agitait quelque chose de

semblable à un morceau de tissu d’écorce et semblait vouloir

l’échanger. Au cours de 4 passages nous avons laissé tomber

163

Ge crois) un petit couteau, une tasse en plastique, et peut-

être un vêtement, me semble-t-il.

« Puis nous nous sommes rendus à la clairière située sur

la colline au-dessus de la maison à l’avion, ou maison

numéro 3. Deux femmes étaient présentes. Nous leur avons

envoyé un petit couteau. Le chef se tenait près de la maison

sur la plate-forme contrôlant la circulation aérienne. Il était

vêtu d’une chemise à carreaux rouges et blancs offerte la

semaine précédente. Nous lui avons fait comprendre notre

désir de le voir se rendre sur la colline. Nous avons poursuivi

notre vol, il disparut en laissant sa place à deux jeunes

garçons. Ensuite nous avons procédé à un vol à basse altitude

et envoyé une hache au-delà de la plate-forme. Nous avons

dû effrayer les jeunes garçons car l’un d’eux avait une lance

à la main lors de notre passage suivant. C’était un geste

empreint de méchanceté et nous sommes revenus à très basse

altitude pour voir s’ils nous montraient de l’hostilité. Peut-

être en furent-ils conscients car la lance avait disparu et tout

semblait rentré dans l’ordre. Nous aperçûmes alors le chef,

à la chemise à carreaux, sur la colline. Nous ne pouvions

nous permettre de l’offenser aussi nous sommes passés près

de lui à deux reprises et la deuxième fois lui avons envoyé

un pantalon qu’il saisit en plein vol. (Ces Indiens seront vêtus

comme des rois avant notre premier contact avec eux au

sol !).

« Puis nous avons repris de l’altitude et nous sommes

dirigés vers la maison numéro 4 et la phase principale de

notre vol. Les femmes et les enfants portaient leur « costume

habituel ». Les arbres où nous avions jeté des objets étaient

maintenant abattus comme nous l’avions souhaité. Les murs

en chonta de la maison avaient aussi été enlevés. (II en était

de même à la maison numéro 3, j’avais oublié de le

mentionner.) A côté ils avaient construit une nouvelle plate­

forme plus haute comme celle de la maison numéro 3.

« Nous avons procédé à deux vols à faible altitude, en leur

164

criant « Nous vous aimons bien, nous vous aimons bien »,

etc... Lors du dernier vol nous leur avons lancé une

machette. En passant très bas, nous avons vu l’un des quatre

« gros légumes » tenant un paquet arrondi et de couleur

marron. Ce devait être notre article de transaction. Nous

avons repris peu à peu de l’altitude. Ed était plutôt fatigué.

La journée avait été éreintante et de plus Ed avait dû

s’occuper du transport d’un bébé malade très tôt le matin.

Depuis il se sentait mal en point. Je n’étais guère mieux,

mais notre vol en valait la peine. A 1 000 mètres d’altitude,

je ralentis le moteur, tirai les ailerons et m’installai dans

une descente silencieuse à 60 kilomètres heure pendant qu’Ed

fixait le cadeau à la corde. Cette semaine ils ont reçu deux

bobines de ficelle, quelques petits objets et des portraits

(27 x 18) des membres de l’équipe — en couleur et portant

l’insigne de l’expédition, le dessin du petit avion jaune —

tous collés sur une planche de masonite.

« Quand ces articles ont atteint le sol à côté des arbres,

ils s’en sont très vite emparés et les ont transportés au centre

de la clairière. Puis ils ont formé un tas confus sur le sac

de courrier en toile blanche où se trouvaient les différents

objets, sauf toutefois l’homme occupé à attacher un cadeau

à la corde à notre intention. Je vis le cadeau monter et s<

balancer avec nonchalance. J’interrompis les tours e

augmentai la puissance. En l’espace de deux ou trois

secondes le paquet s’éleva vers le ciel et l’homme rejoignit

la mêlée autour des photos. Que n’aurions-nous pas donné

pour voir leurs réactions face à nos portraits !

« Nous sommes rentrés à Arajuno à 100 kilomètres heure

avec le cadeau se balançant à l’extrémité de la corde. A

Arajuno, nous l’avons posé au bout de la piste, coupé la

corde et atterri. Au sol je me précipitai dans les fourrés

pendant qu’Ed vomissait son petit déjeuner. J’arrivai près

du cadeau pour la première fois avant lui (ses jambes ont

30 cm de plus que les miennes). Quand j’atteignis le panier

165

tressé en tissu d’écorce, il bougeait. Puisque nous leur avions

donné un poulet la semaine dernière, ce serait peut-être,

pensai-je, un oiseau mais comme je m’apprêtais à regarder

par un trou la pensée d’un serpent me traversa l’esprit. En

réalité il s’agissait d’un joli perroquet dans un panier couvert

d’écorce. Il était bien attaché et avait grignoté en partie une

banane déposée dans le panier pour le voyage !

« Je pris le repas de midi avec Ed et Marilou et nous en

avons profité pour nous entretenir des possibilités offertes

par la découverte d’une plage où nous pourrions atterrir.

Nous avons loué Dieu : c’était une indication de plus de sa

direction et de son amour. Sous peu, maintenant, nous

aurions le privilège de rencontrer ces Indiens et de leur parler

de l’histoire de la grâce de Dieu.

166

*14*

*Un Auca sur le chemin*

« Vendredi matin ! » Nate tapait ces deux mots sur une

machine à écrire d’emprunt à Arajuno.

« Ce matin à Shell Mera, j’étais occupé à m’habiller dans

la chambre à côté de la salle de radio quand j’entendis Marj

vérifier un message venant de lui parvenir de la part de

Marilou McCully, seule à Arajuno pendant qu’Ed participait

à une conférence missionnaire à Puyupungu. Marilou avait

de bonnes raisons de croire en la présence d’Aucas dans 1

voisinage.

« Aussitôt deux pensées me vinrent à l’esprit : toi

d’abord la possibilité d’établir un contact avec les AucaJ

et le danger représenté par un coup de feu tiré par l’un des

Indiens locaux qui réduirait à néant tous nos efforts et tout

espoir de mener à bien notre expédition.

« Pendant que Marj recevait le message retransmis à Ed

à Puyupungu, je sortis l’avion du hangar. L’enjeu était trop

grand pour hésiter. Le temps se gâtait vers le nord. La

mission à Puyupungu se trouvait à environ cinq minutes

de la piste d’envol. J’y parvins environ une minute avant

Ed. Aussitôt nous retournâmes à Shell Mera. Puis pendant

que Johnny faisait le plein de kérosène, Marj et Ruth

rassemblèrent quelques provisions, Ed les chargea et je pris

167

un équipement approprié au caractère spécial de

l’expédition. Le petit pistolet vide, acheté tout récemment

à Quito, placé dans ma poche me rassurait. Il pourrait sans

doute interrompre une attaque éventuelle et il ne blesserait

personne, j’en étais certain. Il pouvait aussi fonctionner avec

des cartouches de gaz lacrymogène, mais comme Ed le fit

remarquer, si une attaque éclate et si je parviens à

m’approcher assez près pour utiliser le gaz lacrymogène

Bref !

« Le temps resta stationnaire jusqu’à notre arrivée au-

dessus des vallées creusées par les sources de l’Arajuno. Là

des nuages bas nous poussèrent dans la vallée fluviale large

d’un kilomètre. Je l’observai et jetai un dernier coup d’œil

à la partie dégagée située au-delà de l’extrémité de l’arête

couverte de nuages et pesai nos possibilités. En cas de

difficultés, je pourrais m’élever à 1 500 mètres en tournant

et prendre la direction du sud-ouest dans la partie dégagée

à cinq minutes de là. J’inclinai l’avion de façon à vérifier

’indicateur de virage — dérapage, sans lequel cette

manœuvre serait impossible. Tout allait bien. Une pluie

égère — plus forte par endroits — nous obligea à opérer

plusieurs tours dans le but d’avoir une meilleure visibilité.

Une fois au-dessus de la crête nous sommes descendus de

l’autre côté de la vallée. En une minute (le genre de minute

qui semble durer des heures) nous nous sommes trouvés au-

dessus de la piste. Les Aucas auraient pu vouloir jeter un

coup d’œil à l’avion au sol et ne le trouvant pas à Arajuno,

s’en être retournés chez eux. Nous avons opéré ensuite

plusieurs tours pour prévenir nos « voisins » de notre venue

dans le but de les accueillir. Nous avons atterri à environ

8 heures 30. Le mauvais temps se déplaçait vers le sud-ouest,

et si nous étions arrivés 5 ou 10 minutes après, il aurait été

de toute évidence trop tard.

« En marchant de la piste jusqu’à la maison nous nous

demandions si nous étions observés. Ed passa le premier, les

168

deux mains pleines de cadeaux. S’ils sont à la recherche d’une

entrecôte, ce ne sera pas pour cette fois ! J’avais une main

dans ma poche tapotant avec nonchalance mon revolver non

chargé, me demandant sans cesse comment la situation

pouvait évoluer avant de recourir à un coup de feu, signal

de la fin de toute l’opération. A nouveau, nous ressentions

de façon toute spéciale le besoin de la direction et de

l’intervention divines.

« En nous approchant de la maison nous avons entendu

des chants de Noël en quichua. Marilou, expliqua Ed, faisait

répéter les Indiens locaux pour la fête de Noël. Quand nous

sommes entrés dans la maison Ed remplaça Marilou pendant

quelques minutes et adressa quelques paroles encourageantes

aux participants sur la manière de se faire des amis, les

exhortant aussi, comme chrétiens, à partager l’évangile avec

les Aucas. A cet instant la mesure de zèle missionnaire parmi

ces nouveaux convertis, semblait-il, dépendait surtout des

circonstances et de qui apercevrait l’autre en premier.

« La répétition pour la fête de Noël se poursuivit san

enthousiasme pendant quelques minutes et s’interrompit

Ed demanda poliment aux Indiens de rentrer rapidemen

chez eux. Mais ils ne se pressèrent pas. A la fin Ed offrit

de leur donner des bonbons s’ils partaient. Ils acceptèrent.

Il en donna davantage aux deux responsables pour leur

bravoure.

« Quand enfin ils furent seuls, Ed alla d’un pas léger dans

la salle de séjour comme un gendarme plein de sollicitude

et dit à Marilou, « Maintenant, Madame, calmez-vous. Tout

ira bien. Tout ce que nous voulons, ce sont des faits. »

(Lancer de telles remarques dans une situation aussi sérieuse

constitue un atout. C’est comme si après avoir roulé à fond

en quatrième, il fallait revenir en seconde.)

« A 5 heures 40, semble-t-il, Fermin, l’Indien qui avait

dormi dans l’école pour en assurer la garde pendant

l’absence d’Ed, sortit et descendit le sentier en direction de la

169

chacra pour satisfaire un besoin naturel. Quand près de

l’endroit où se trouve la maquette de l’avion, il aperçut un

homme à l’extrémité du sentier... Nu, armé d’une lance

et les cheveux relevés en chignon derrière la tête. A l’instant

où ils se virent l’Auca se précipita dans la forêt. A

5 heures 40 et 10 secondes, Fermin tapait à la fenêtre de

Marilou. Heureusement son fusil resté dans l’école n’était

pas chargé et il avait besoin de poudre et de munitions. Bien

sûr Marilou ne lui donna rien. Elle était devenue folle, il

en était certain et tenta de la convaincre avec force arguments

sur la façon de traiter avec les Aucas. Il était vraiment pâle

et en proie à une forte émotion. Nul ne pouvait douter de

l’authenticité de ses propos.

« Tout d’abord Marilou se saisit du fusil vide de l’Indien

puis, bien qu’enceinte de sept mois, prit une machette

comme cadeau et descendit le sentier en appelant « Biti miti

punimupa »... « Je vous aime bien... Je vous aime bien... »

Entre ces phrases, elle entendait Fermin crier en quichua...

< Vous êtes folle... Vous êtes folle... ils nous tueront en

)remier. » Quand elle fut aux deux tiers du chemin

conduisant à l’endroit où l’Auca avait été vu, Fermin et

Carmela, la jeune fille indienne vivant avec Marilou pour

l’aider aux tâches ménagères, arrivèrent en courant pour

découvrir tous les trois ensemble une empreinte humide toute

fraîche sur une planche sèche disposée sur un petit fossé.

L’empreinte était dirigée vers la maison. Dans le sentier

conduisant dans la forêt, l’herbe venait d’être foulée. Alors

Marilou lança la machette sur le sentier, appela à nouveau,

et retourna à la maison. Une demi-heure plus tard quand

le sorcier local arriva pour se rendre à l’école, il se rendit

sur le sentier avec Marilou. Ne trouvant aucune autre

indication, Marilou ramassa la machette et ils rentrèrent à

la maison. Carmela exprima le sentiment de tous quand elle

déclara : « Si je n’avais vu l’empreinte, j’aurais pensé que

Fermin avait seulement cru voir un Auca. » Quand Marilou

170

lui demanda si elle avait peur, elle répondit : « Seulement

un peu ». Mais ajouta-t-elle, je suis certaine de la protection

de Dieu. Puis Marilou entendit Fermin demander à Carmela

si la dame était effrayée. D’après Carmela, elle ne l’était

pas ; à quoi Fermin répondit : « Quand la nuit viendra et

que je ne serai pas là pour la protéger, elle le sera. » Marilou

lui demanda alors s’il pensait rester pendant la nuit. « Oui »,

répondit-il, « à condition que mon fusil soit chargé. Sans

un fusil, nous serons tous tués. »

« Nous avons étudié la situation pendant qu’Ed préparait

une machette et une petite bouilloire comme si nous devions

les livrer à nos « voisins ». A 10 heures 30 (il pleuvait très

légèrement) nous nous sommes rendus avec ostentation à

la piste d’envol revêtus joliment de nos bandeaux en plumes

offerts par les Aucas et criant des phrases en auca en agitant

les cadeaux au-dessus de nos têtes. Nous devions ressembler

à un couple de Don Quichotte jouant le rôle du Père Noël

déposant des présents au pied de l’arbre.

« A 2 heures 30 nous sommes allés à nouveau f

l’extrémité la plus éloignée de la piste d’envol réitérant notr

étrange proposition. Puis ce soir-là, nous en étior

convaincus, était le moment le plus propice pour entrer eA

contact avec eux aussi nous sommes-nous envolés en

direction du « voisinage », avons compté les personnes

présentes, et envoyé les cadeaux prévus pour le lendemain.

Nous avons atteint Palm Beach à 3 heures 30. Après avoir

examiné pendant environ une dizaine de minutes l’état de

la plage, nous avons vu la teinture et les bandes toujours

présentes sur le sable ; d’autres bancs de sable tout proches

paraissaient avoir été recouverts par l’eau depuis notre visite

de la semaine dernière. Nous avons roulé sur la plage sur

une distance d’environ 60 mètres puis sommes repartis à

pleins gaz. L’accès est vraiment délicat mais le décollage

est facile sauf à un endroit assez étroit, mais ce dernier est

situé plus loin en aval. L’ensemble nous communiqua une

171

bonne impression cette fois-ci. Nous avons vérifié les arbres

situés le long de la plage, en vue de la construction de notre

petite maison puis en trois minutes nous sommes rendus dans

le « voisinage ».

« Nos amis étaient éparpillés dans toutes les directions

nul ne s’occupait de surveiller nos manœuvres ; ils avaient

peut-être, nous en eûmes l’impression, adopté une semaine

de sept jours en raison de nos visites régulières antérieures.

Nous sommes passés à plusieurs reprises à basse altitude,

au-dessus de la maison du vieil homme, prenant des photos

au ralenti. Une personne se montra tenant le même morceau

de tissu que la semaine précédente. Nous n’avons rien

envoyé. Quatre personnes se trouvaient autour de la maison

où nous avions vu notre avion en miniature et trois sur la

colline dégagée. L’homme au sommet de la colline portait

le maillot rouge offert précédemment. Nous avons laissé

tomber, à son intention, un petit couteau orné de rubans

et nous sommes rendus rapidement à la maison principale

puisque, nous en étions convaincus, les hommes étaient

absents, et cette observation rendait assez vraisemblable la

visite à Arajuno.

« Nous sommes repassés plusieurs fois dans le but de

filmer, avons repris de l’altitude et laissé descendre une petite

bouilloire sur la corde. Cette semaine la bouilloire était

remplie de petits paquets de nourriture enveloppés dans des

feuilles de bananes, de la viande de bœuf, du chocolat, du

manioc, des biscuits, des bonbons et quelques perles. Ils la

reçurent et s’emparèrent d’environ 20 à 40 mètres de corde

et y fixèrent un cadeau. Ce dernier était plus gros et plus

lourd que tous les autres. De retour à Arajuno, nous l’avons

laissé descendre et après avoir atterri et coupé la corde, nous

sommes rendus dans les fourrés, comptant sur l’intelligence

des serpents pour ne pas se trouver sur notre chemin. (Nous

avons du sérum anti-venin dans l’avion). Le cadeau était

un grand oiseau noir, de toute évidence leur poulet, placé

172

dans une cage se trouvait aussi une quenouille chargée de

fil à tisser, cadeau bienvenu.

« Nous avons passé la soirée et la nuit à Arajuno... ».

173

*Pourquoi*

*les cinq hommes*

*ont-ils décidé*

*d’aller de l’avant ?*

La situation mûrissait rapidement. Nous avions tous passé

de longues heures à nous entretenir du projet dont nous

avions rêvé depuis tant de mois et tant d’années. Olive

Fleming se souvenait des propos rapportés par Pierre dans

son journal et de son désir, si besoin était, de donner sa

vie pour les Aucas. Je rappelai à Jim les conséquences

éventuelles pour nous deux d’une pareille décision. « El

bien, si c’est la volonté de Dieu, » répondit-il calmemeni

« je suis prêt à mourir pour le salut des Aucas. » Quand

il était encore étudiant à la faculté Jim avait écrit : « N’est

pas insensé quiconque donne ce qu’il ne peut garder pour

obtenir ce qu’il ne peut perdre. »

Marilou McCully déclara : « Ed décide librement de son

choix, chacun — je l’espère — en est conscient. Chaque

couple doit affronter le problème personnellement. »

Deux vols de plus avec distribution de cadeaux devaient

encore avoir lieu avant le début réel de l’expédition. Le 23

décembre, quand les Elliot et les Flemings se rendirent à

Arajuno pour passer Noël en compagnie des McCully, Nate

survola avec Jim le territoire auca. Ils virent à nouveau le

vieil homme debout dans une clairière et ils passèrent devant

lui à moins de 15 mètres.

175

« Oh ! » dit Jim, « Cet homme est mort de peur ! » Nate

acquiesça. « C’est comme si ces Indiens s’étaient armés de

courage afin de ne trahir aucun signe de crainte ou

d’hostilité, » écrivit-il plus tard. « Peut-être ont-ils peur

d’effrayer la poule aux œufs d’or. Mais leur regard ne

trompe pas : ils sont remplis de terreur. C’est bien

compréhensible. Leur expression est comparable à celle d’un

enfant de 6 ans assis au premier rang, sous le grand

chapiteau d’un cirque, et voyant le clown diriger vers lui

son fusil. C’est pour rire, il en est conscient... Mais sait-on

jamais !

« A la maison principale le « contrôleur de la circulation

aérienne » portait son uniforme au grand complet —

chemise et pantalon — les autres étaient vêtus ou plutôt

dévêtus comme à l’accoutumée. Lors de notre passage à

faible altitude, Jim compta 13 personnes ; l’un d’eux tendit

ce qui serait de toute évidence notre cadeau. Notre filet

contenant de la toile blanche, une lampe de poche, une paire

’e pantalon, et quelques colifichets, descendit doucement.

)ue ne donnerions-nous pas pour les voir se servir de la

ampe !

« Jim annonça le décollage de leur cadeau sur la corde,

et je m’éloignai un peu pour permettre à ce dernier de

monter. Ce fut le cadeau le plus lourd de tous. En revenant

à Arajuno à 100 kilomètres heure nous avons laissé tomber

lourdement le paquet en tissu d’écorce. Il a atterri dans les

fourrés à environ une vingtaine de mètres de la maison d’Ed.

Voici son contenu :

- du poisson cuit.

- 2 ou 3 petits paquets de cacahuètes.

- 2 morceaux de manioc cuit.

- du plantain cuit.

- 2 écureuils tués de toute évidence par la chute du paquet.

- un perroquet vivant, mais un peu craintif.

- 2 bananes avec le perroquet.

176

- 2 objets en argile réduits en morceaux par la chute.

- un morceau de viande cuite et une queue de singe fumée.

« C’était de loin le plus grand effort fourni par nos

« voisins » pour parvenir à une balance commerciale

équilibrée. Nous en étions très heureux. Jim et Ed ont détaillé

la viande et nous avons tous mangé quelques cacahuètes.

Puis ne voulant nullement offenser nos gentils « voisins »

qui avaient pris la peine de nous expédier toutes ces

provisions, nous nous sommes assis et avons quand même

mangé le repas de Marilou. »

Pierre n’avait pas encore pris une décision définitive mais,

avec Olive et les trois autres couples directement engagés

dans le projet, il avait assisté à notre rencontre du 23

décembre. (Roger et Barbara Youderian étaient toujours

dans leur station au sud de la jungle). Les épouses désiraient

savoir avec précision comment leurs maris se protégeraient

en cas d’attaque. Des armes, décidèrent-ils, feraient partie

de leur équipement mais elles seraient dissimulées ; au cas

où la situation deviendrait délicate, ils les sortiraient de façor

à rendre les Aucas conscients de la supériorité des Blancs

si cette manœuvre s’avérait inefficace, alors des coups d<

feu seraient tirés en l’air dans le seul but de les effrayer.

Roger avait élaboré un plan d’action. Jim serait chargé

de construire la maison préfabriquée et de la monter dans

un arbre. Cette méthode renforcerait la sécurité pendant la

nuit, surtout si une lampe à gaz restait allumée pour éclairer

la surface située au pied de l’arbre. Ed aurait la

responsabilité de rassembler les objets d’échange avec les

Aucas. Roj préparerait le trousseau d’urgence, Nate

s’occuperait de la radio et des transports, Jim des armes

et des munitions, et quand plus tard Pierre décida de se

joindre aussi à l’expédition, il fut chargé avec Nate des vols

aller-retour à Arajuno et de ceux organisés au-dessus des

maisons aucas avec le haut-parleur, et de la surveillance des

provisions sur la plage. Roj prépara tout un ensemble de

177

signaux codés, destinés à être dessinés dans le sable sur la

plage en cas d’urgence, et confectionna une carte à

l’intention de chacun des membres de l’équipe avec les noms

codés inventés par lui des endroits stratégiques.

Les phrases en auca rassemblées par Jim et moi lors des

semaines précédentes furent répertoriées et mémorisées par

chacun des membres du groupe. Le rôle de Marj était de

rester à côté de la radio à Shell Mera, quand l’avion était

en vol, et de fixer des heures pour les contacts radio avec

les hommes au sol. Barbara resterait à Arajuno pour aider

Marilou à préparer la nourriture transportée par avion

chaque jour par Nate à Palm Beach.

L’apparition des Aucas à Arajuno, la découverte de nos

plans avec un peu trop de sagacité à notre goût par les

Quichuas, les encouragements nombreux fournis par les vols

de distribution de cadeaux — et même les conditions

atmosphériques elles-mêmes — paraissaient propulser les

membres de l’expédition vers le jour J : c’était, semblait-

il, maintenant ou jamais. Dans moins d’un mois la saison

des pluies commencerait, les fleuves déborderaient et

l’atterrissage deviendrait impossible. Le moment idéal pour

l’établissement d’un avant-poste en territoire auca serait

début janvier pendant la période de pleine lune.

Ils fixèrent la date de l’expédition au mardi 3 janvier 1956.

(Grâce au génie de Marilou). Noël à Arajuno fut un peu

comme à la maison. Elle s’était procuré un petit arbre de

Noël en bambou et l’avait décoré de petites lampes et de

guirlandes brillantes. Ed et Jim, certains de leurs

« réservations » dans l’avion en partance pour Palm Beach,

étaient tendus. Pierre persévérait dans la prière pour

connaître la volonté de Dieu avant de prendre une décision

définitive.

Un soir les autres épouses et moi nous sommes entretenues

de la possibilité de devenir veuves. Que ferions-nous ? Dieu

nous accorda la paix du cœur et la confiance qu’en toute

178

circonstance sa Parole nous soutiendrait. « Lorsqu’il a fait

sortir toutes ses brebis, il marchait devant elle. » Nous en

étions convaincues. Depuis le début, la direction de Dieu

avait été parfaite. Lors de notre mariage chacune de nous

était pleinement consciente de la priorité de notre vie : Dieu

et son œuvre. Telle était la condition primordiale pour tout

vrai disciple. A cet instant, cette affirmation prenait tout

son relief.

C’était l’occasion de procéder à un examen de conscience

et de mesurer le prix éventuel de notre décision. Le goût

de l’aventure seul poussait-il nos maris à agir ? Non. Leur

correspondance et leurs journaux le démontrent. Ils ne furent

pas poussés à se lancer dans une aventure à la manière d’un

chasseur de lions ou d’un alpiniste. Leur motivation

provenait d’une autre source. Chacun d’eux s’était engagé

personnellement envers Dieu, avait reconnu lui appartenir

d’abord en vertu de la Création puis de la Rédemption grâce

à la mort de son Fils, Jésus-Christ. Cette double

appartenance réglait une fois pour toutes la question de leu

fidélité. Il ne s’agissait pas de s’efforcer de suivre l’exemple

d’un grand maître. Se conformer à la vie parfaite de Jésus

était impossible à tout être humain. Pour ces hommes Jésus-

Christ était Dieu, et avait revêtu notre humanité, dans le

but de mourir, et par sa mort, de nous permettre non

seulement d’échapper au châtiment mérité par le péché, mais

de nous accorder aussi une vie nouvelle, éternelle à la fois

par sa durée et sa qualité. Par suite Christ devait être obéi

et plus encore il promettait de mettre cette exigence en

pratique. II fallait maintenant se décider. Le commandement

de Dieu « Allez et prêchez l’Evangile à toute créature »

constituait un impératif catégorique. La question de la

sécurité personnelle était totalement hors de propos.

Le dimanche après-midi 18 décembre, Nate Saint s’assit

devant sa machine à écrire pour déclarer au monde la raison

de leur décision. On ne sait jamais. Ce passage peut

179

s’appliquer à chacun des membres de l’équipe : « En pesant

l’avenir et en recherchant la volonté de Dieu avons-nous

raison de risquer notre vie pour une poignée de sauvages ?

La réponse à cette question ne réside pas dans le besoin

spirituel des millions à évangéliser mais dans la simple

affirmation de la parole prophétique : « Devant le trône et

devant l’agneau la foule des rachetés comprendra des

personnes issues de toute tribu. » Dans notre cœur nous

avons la conviction profonde de plaire à Dieu en voulant

apporter aux Aucas le message libérateur de l’évangile.

« Tout en célébrant avec joie la fête de Noël, puisse tout

chrétien être sensible au cri des perdus se précipitant tout

droit vers une éternité sans Christ, sans jamais entendre

l’évangile ! Puissions-nous être émus de compassion comme

le fut le Seigneur Jésus ! Puissions-nous verser des larmes

de repentance sur ceux demeurés dans les ténèbres par notre

faute ! Par-delà la scène souriante de Bethléhem puissions-

nous voir l’angoisse accablante de Golgotha ! Puisse Dieu

nous donner une vision renouvelée de sa volonté concernant

es perdus et de notre responsabilité à leur égard !

« Puissions-nous comprendre le destin de ce peuple de

l’âge de la pierre en proie à la peur intense d’une embuscade

le long des pistes de la jungle... pour qui la détonation d’une

arme signifie une mort soudaine et mystérieuse... et pour

qui le monde est peuplé de tueurs à leur image. Si Dieu nous

accordait cette vision, le mot sacrifice disparaîtrait de nos

lèvres et de nos pensées ; tous nos « trésors » nous

paraîtraient détestables ; notre vie nous semblerait soudain

trop courte, nous mépriserions toute distraction susceptible

de nous dérober du temps et combattrions notre ennemi de

toutes nos forces pour le nom de Christ. Que Dieu nous

aide à nous examiner face à l’abîme séparant les Aucas de

la véritable signification de Noël :

« La grâce de notre Seigneur Jésus Christ qui pour nous

180

s’est fait pauvre de riche qu il était, afin que par sa pauvreté

vous fussiez enrichis. »

« Seigneur Dieu, parle à mon propre cœur et donne-moi

de connaître ta sainte volonté et d’expérimenter la joie de

m’y soumettre ! Amen ».

181

*16*

*« Nous n’avançons pas*

*seuls »*

Ed et sa famille, Pierre et Olive Fleming passèrent le

premier janvier 1956 avec Jim et moi à Shandia alors que

Roger et Barbar Youderian restèrent chez les McCully à

Arajuno, pour être sur place au cas où nos « voisins » nous

rendraient visite. Nate procédait aux derniers préparatifs

concernant le transport des missionnaires et de leur

équipement à Palm Beach. Le lundi matin 2 janvier, le cie

était clair, idéal pour s’envoler. Entre-temps Pierre avai

décidé de faire partie de l’expédition, aussi Nate avait-i

prévu d’amener Pierre et Olive et les McCully de Shandia

à Arajuno ce jour-là et de prendre Jim mardi. Mais lors

du contact radio de la matinée il déclara : « Jim, tu devrais

te préparer à aller à Arajuno aujourd’hui. Nous avons besoin

de temps ce soir pour discuter de notre projet, et j’aimerais

profiter du beau temps. »

Jim commença à mettre ses effets dans un filet indien

pendant que les McCully et les Fleming volaient vers

Arajuno. Il se munit de tout ce qui pouvait aider ou amuser

les Aucas, au cas où ces derniers leur rendraient visite sur

la plage : un harmonica, un trousseau de secours contre les

morsures de serpents, une lampe de poche, une visionneuse,

un yoyo et surtout le carnet de notes si précieux contenant les

183

phrases en langue auca et le dossier sur la morphologie

arrangé avec grand soin. J’aidai Jim à rassembler ses effets

me demandant sans cesse, « Est-ce la dernière fois que je

l’aide à préparer ses affaires ? Ce déjeuner est-il le dernier

à Shandia ?

Quand le petit avion vint tourner au-dessus de la piste,

atterrit et fut sur le point de prendre Jim, ses bagages et

les derniers éléments de la maison préfabriquée construite

par lui, nous sortîmes ensemble de la maison. Jim ne se

retourna pas. Sur la piste il m’embrassa et l’avion décolla.

Ce soir-là à Arajuno les cinq hommes établirent un plan

minuté des opérations à effectuer le lendemain lors de

l’atterrissage à Palm Beach, dans le but de vérifier si toutes

les tâches à accomplir sur la plage pourraient être achevées

avant le soir. Aucun détail ne fut omis ; des listes de

l’équipement destinées à chaque vol furent établies et des

copies distribuées à chacun des membres. Après le souper

et la discussion sur les horaires, tout le matériel fut déposé

sur le sol. Comme chacun des hommes vérifiait et complétait

sa liste, l’endroit commençait à ressembler à une plage

grandeur nature.

Quand ils allèrent se coucher, le sommeil ne vint pas

facilement pour Nate sur qui reposaient les responsabilités

les plus lourdes. Il décida de passer 1# nuit à Arajuno pour

s’avancer pour le lendemain. Son journal nous rapporte les

différentes phases de cette nuit-là :

« Je m’assoupis très vite, mais je regardai le cadran

lumineux de ma montre à nouveau à minuit 30, puis à

2 heures, puis à partir de là je « montai la garde » à

l’horizontale. Je priai, essayai de réciter des versets bibliques

et me mis même à compter. Le premier décollage et le

premier atterrissage constituaient le pivot de toute

l’expédition. De plus un seul homme, avais-je déclaré aux

membres de l’équipe, serait autorisé à m’accompagner lors

du premier vol. En d’autres termes l’un de nous devrait

184

rester seul à Palm Beach. Roj fut aussitôt exclu car il parlait

seulement le Jivaro. Ed avait déjà battu Jim à la courte

paille, mais Jim s’était maintenu, affirmant être le plus léger.

Quand une différence de 7 kilos, déclarai-je, serait

déterminante, ils se précipitèrent tous dans la salle de bain

pour se peser. Ed pesait 3 kilos 500 de plus que Jim. « Eh

bien poids plume ! » s’écria Jim, « Tu as maigri ! »

Dans son journal Nate poursuivit le récit des événements :

« Si je me trompais, Ed et moi serions vraiment en difficulté.

Si l’avion était endommagé il deviendrait vulnérable à une

inondation éventuelle et il nous faudrait peut-être le

démonter et construire une nouvelle piste dans un endroit

plus élevé, tout ceci dans une forêt habitée par les Aucas !

Nous avions prévu ce genre de situation à la lumière

d’expériences passées et décidé d’aller de l’avant. A cet

instant où j’essayai en vain de dormir, cette situation

m’apparaissait très difficile. Toutefois nous devions

poursuivre notre entreprise, aucun doute ne subsistait dan-

mon esprit à cet égard. Uenjeu en valait la peine.

«A4 heures du matin, je regardai ma montre pour 1

dernière fois. Je dormis de 4 heures à 5 heures 45, puis le

mouvement reprit dans la maison et je me réveillai. »

A l’aube du 3 janvier le ciel était clair. Nate trouva le

temps de rapporter les événements de ce jour mémorable :

nos premiers atterrissages en territoire auca.

« Roj et moi, nous sommes rendus directement à l’avion.

Du liquide s’était échappé du frein droit. A l’aide d’une

seringue de 10 cm3 et de l’aiguille hypodermique numéro 22

nous avons extrait du liquide du maître cylindre gauche et

l’avons injecté dans le droit. En vain, la quantité était

insuffisante. Nous en avions trop perdu la veille au soir lors

de l’ajustage du frein.

« Les autres transportaient les planches, notre équipement

et l’aluminium jusqu’à la piste d’envol et les arrangeaient

par ordre de priorité.

185

« Lors du contact radio de 7 heures, nous avons prié Marj

de demander à Johnny de nous apporter du liquide au plus

vite. De son côté Olive avait aussi passé une nuit difficile

(elle avait été malade) et décidé de retourner à Shell avec

Johnny. Ce contre-temps nous permit de prendre

tranquillement notre petit déjeuner et de prier ensemble. »

A la fin de la prière les cinq hommes chantèrent l’un de

leurs cantiques favoris, « Nous nous appuyons sur toi »

sur l’air émouvant de « Finlandia ». Jim et Ed l’avaient

chanté depuis leurs années passées à la faculté et

connaissaient les strophes par cœur. A la dernière leur voix

s’éleva, pleine de conviction.

« Nous nous appuyons sur toi, notre bouclier et

notre défenseur.

La bataille et la gloire t’appartiennent.

Quand nous passerons par les portes de perle

Victorieux, nous nous reposerons avec toi pour

l’éternité. »

Le récit concis de Nate se poursuit : « Il faisait un temps

splendide. Nous ne cessions de nous gratter en raison des

aoûtats, mais le moral était très haut. A 7 heures 40 Johnny

fut en vue. Il devait rester sur place pour voir comment se

passerait le premier atterrissage. Ed et moi avons décollé

à 8 heures deux. Fait remarquable notre plan horaire sur

papier commençait à 8 heures et quand au-dessus de la

première crête, nous avons vu du brouillard sur le fleuve

Curaray, il nous aurait été impossible, nous en étions

certains, de commencer plus tôt. Le brouillard s’épaissit de

façon considérable au-dessus de nous mais grâce à une trouée

nous n’avons pas perdu le fleuve de vue. Le soleil brillait

et nous avons préféré attendre la formation d’autres trouées

au lieu de rentrer et de revenir plus tard.

« Parvenus à moins de 2 minutes de l’endroit, le

brouillard diminua et il nous fut possible de le traverser en

toute sécurité et de tenter une approche. Nous avons simulé

186

un atterrissage véritable, vérifié la piste sur toute sa longueur

pour nous assurer de l’absence de branches ou de tout autre

danger et avons repris de l’altitude.

« J’avais prévu trois passages avant d’atterrir, mais la

piste me parut exactement comme lors de tous les vols

précédents. Lors du deuxième passage nous avons incliné

les ailes de l’avion pour glisser entre les arbres. Tout semblait

en ordre lors du dernier virage et de l’arrivée au-dessus au

banc de sable, aussi me suis-je posé. La roue droite toucha

le sol à moins de 2 mètres de l’eau et la gauche à moins de

trois mètres. Quand le poids de l’avion appuya sur les roues

le sable me parut s’enfoncer, mais il était trop tard

maintenant pour revenir sur ma décision. Je serrai contre

moi le « manche à balai » et attendis. Si nous nous étions

davantage enfoncés l’avion aurait piqué du nez ou se serait

retourné sur le dos... Il n’en fut rien.

« Nous avons sauté de l’avion, louant Dieu pour cette

délivrance. Le fait d’avoir passé cet obstacle avec succès me

fit presque oublier l’éventualité criante d’un décollage

impossible. Mais se trouver ici sur la plage sain et sauf était

déjà formidable !

« Nous avons parcouru l’ensemble du banc de sable

en courant à la recherche du meilleur endroit pour tenter

de décoller et enlevé des branches susceptibles de crever

un pneu. Puis Ed prit la caméra, se mit à l’autre bout de

la piste pendant que je dirigeai l’avion vers son lieu de

départ.

« A environ une trentaine de mètres de l’extrémité de la

piste j’ai senti la roue droite s’enfoncer et mon cœur faillit

lâcher. J’ai coupé le moteur et Ed est arrivé en courant, a

soulevé l’aile inférieure pendant que je faisais pivoter la

queue. Puis j’ai remis le moteur en marche, Ed continuait

à soulever l’aile, et nous sommes parvenus à sortir de cet

endroit dangereux. J’ai coupé le moteur. De nouveau nous

nous sommes mis à la recherche d’endroits plus durs. Enfin

187

nous avons fait reculer l’avion dans les fourrés à l’extrémité

de la plage. Nous perdions ainsi 30 mètres sur les 200

disponibles. C’était une perte critique vue la consistance

molle de l’ensemble du terrain. Cependant l’avion avait été

allégé et nous travaillions maintenant à seulement 320 mètres

au-dessus du niveau de la mer, où nous aurions une poussée

plus forte pour l’aile.

« Je montai dans l’avion et Ed se rendit à nouveau à

l’extrémité la plus éloignée de la plage. Je tremblais à la

pensée du contenu éventuel du film d’Ed. Après une dernière

vérification, je mis les gaz. Le sable s’agrippait aux roues

mais toutefois l’accélération semblait satisfaisante, aussi je

continuai et décollai après avoir roulé sur une distance

d’environ 130 mètres (à 40 ou 50 mètres au-dessus de l’eau)

à une vitesse de 45 kilomètres heure. Je restai près de l’eau

de façon à prendre de la vitesse puis m’élevai pour quitter

ce canyon planté d’arbres en bois dur, fis demi-tour, saluai

Ed, et me hâtai en direction d’Arajuno — encore incertain

de ce que j’allais faire maintenant. Je savais au moins à quoi

m’attendre.

« A Arajuno tout le monde était heureux de revoir l’avion,

mais mon récit refroidit leur enthousiasme. Nous avons alors

décidé l’annulation de nos projets concernant le vol

numéro 2 et avons pris au contraire Jim et Roj et certains

équipements de base absolument indispensables comme

l’émetteur radio portatif et un supplément de nourriture.

Mes coéquipiers me donnèrent plus de lest à l’arrière. Si nous

devions nous trouver en difficulté — si nous piquions du

nez à l’atterrissage — cette fois au moins nous étions quatre.

Johnny décida de demeurer sur place. Il suggéra de dégonfler

les pneus pour les empêcher de s’enfoncer dans le sable. Cette

pensée ne m’était jamais venue à l’esprit, mais ayant réduit

la pression à 6 kilos dans chacun, je me sentais beaucoup

mieux.

« Nous avons décollé avec trois minutes de retard sur le

188

programme, avons décrit un seul cercle, vérifié le matériel

de secours et nous nous sommes glissés entre les arbres. Les

pneus partiellement dégonflés s’enfoncèrent moins dans le

sable et la chaleur du soleil rendait le sol plus dur.

« La rencontre des trois mousquetaires se déroula dans

la joie. Ils débarassèrent le banc de sable de toutes ses

branches ou morceaux de bois, et de mon côté je remis

l’avion en position de décollage comme la première fois.

J’employai la même méthode : j’accélérai en restant à une

courte distance de l’eau et m’élevai peu à peu.

« Le vol numéro 3 emporta la radio, des outils et les

planches principales nécessaires à la construction de le

maison. Nous fûmes, je crois, 10 minutes en retard sur notre

programme.

« Les trois hommes restés sur la plage repérèrent un bon

arbre, situé près du banc de sable et légèrement incliné,

contre lequel ils fixèrent une échelle et montèrent la maison.

En réalité il s’agissait d’un bois de fer, très à la hauteur de

son nom. Les vols suivants apportèrent nos effets personnels,

un matériel de radio plus important, davantage de

nourriture, les dernières planches et le toit en aluminium

pour la maison. »

Plus tard Nate écrivit : « Nous voici maintenant avec

25 minutes de retard sur le programme en raison de réunions

de comité non programmées. »

Equipés de ceintures de sécurité et entourés de myriades

d’abeilles et de minuscules moustiques, les hommes

réussirent à clouer les deux planches sur lesquelles ils

dormiraient et à monter le toit en aluminium. Le cinquième

vol terminé, Nate se rendit à Terminus Ville où il appela

les Aucas à l’aide du haut-parleur : « Venez demain au

Curaray ». Les Indiens parurent perplexes à l’écoute de ce

message. Nate revint rapidement à Palm Beach pour en

informer ses camarades. Puis il partit dormir à Arajuno.

Le lendemain matin, mercredi 4 janvier, Jim m’écrivit une

189

lettre : « Je viens de transpirer à force de tourner la

manivelle de la radio. Personne ne nous entend mais les

messages du matin nous parviennent très clairement. Nous

avons bien dormi avec une interruption à 2 heures du matin

pour avaler du café et manger un sandwich. Hier soir nous

n’avons pas monté la garde car nous nous sentions à l’aise

et en sécurité à une dizaine de mètres au-dessus du sol dans

nos petites couchettes. La plage convient pour l’atterrissage

mais offre une surface trop molle pour le décollage. Trois

possibilités s’offrent à nous : 1) Attendre la venue du soleil

pour la durcir et l’arrivée d’une brise substantielle pour

procéder au décollage ; 2) Nous rendre à Terminus Ville et

y aménager une piste ; 3) Revenir à pied. Nous avons vu

des traces de pumas (le lion de la jungle) sur le sable et les

avons entendus pendant la nuit. La jungle peu dense est de

toute beauté avec ses nombreux palmiers. Il fait plus chaud

qu’à Shandia. La nuit dernière j’ai transpiré avec seulement

la moustiquaire sur moi. Nous sommes pleins d’espoir, mais

pour l’instant aucun signe de la part de nos « voisins ».

Aujourd’hui sera peut-être le jour où un contact personnel

sera établi avec les Aucas. Nous avons lutté pour monter

notre maison, mais il est sans conteste préférable d’être au-

dessus du sol. Maintenant nous allons descendre : dans nos

bras des pistolets et des cadeaux, et dans nos cœurs la prière.

Je m’arrête là pour l’instant...

Ed écrivit à Marilou :

Ma Chérie,

Il est 13 heures, nous venons de finir de manger et Nate

décolle pour voir s’il peut repérer les gars. Nous attendons

leur visite. Les repas sont copieux et délicieux. J’ai donné

à Nate un peu de linge sale, tu l’auras ce soir. Les piqûres

de punaises sont mauvaises. Voici une liste d’articles dont

nous avons besoin :

1. 2 matelas pneumatiques. Nous renvoyons ceux en

190

plastique.

1. Le pique-feu pour le réchaud.
2. 3 filets indiens pour accrocher à notre arbre et y mettre

des affaires.

1. 1 boîte de lait vide pour y mettre des bonbons.
2. De l’alcool pour le réchaud.
3. Mes lunettes de soleil.
4. Du produit anti-moustique.
5. Du lait et de la limonade.
6. De vieux morceaux de viande pour la pêche.

Je t’aime de tout mon cœur. Embrasse les garçons.

Ed. Merci pour tout.

1. Mon casque colonial si tu le trouves.

Mercredi matin Nate et Pierre décollèrent d’Arajuno pour

se rendre à Terminus Ville où ils remarquèrent une nette

diminution du nombre des Indiens visibles. Ils en furent

encouragés car les « gars », pensèrent-ils, étaient en chemin

pour Palm Beach. Au retour ils trouvèrent Ed, Roj, et Jim

occupés à arpenter la plage, des cadeaux à la main et

s’adressant aux arbres en auca. Nate vérifia l’appareil de

radio et trouva le transmetteur en panne en raison d’un

mauvais contact dans le micro. Il fut soulagé de rétablir la

ligne avec Marj à Shell Mera. Roj et Nate construisirent un

abri sur la plage, puis allèrent se baigner pendant qu’Ed et

Jim se couchaient dans la maison.

L’après-midi touchait à sa fin, et quand le soleil tropical

disparut peu à peu derrière les grands arbres de la forêt,

une fois de plus Nate se fraya un passage dans la vallée

fluviale et se rendit avec Pierre à Arajuno pour y passer la

nuit. « Nous remercions Dieu des bénédictions évidentes et

exceptionnelles d’hier et d’aujourd’hui, » écrivit Nate dans

son journal. « Merci, Seigneur, de cette bonne équipe et

garde-nous de louer tout autre que toi. »

De nouveau le jeudi 5 janvier, Nate, avec un sens aigu de

191

l’urgence de la situation, raconta les événements au fur et

à mesure de leur déroulement. Son récit au jour le jour de

cette dernière semaine fut gribouillé au crayon dans un carnet

d’écolier (il n’y avait pas de machine à écrire à Palm Beach) :

« A Palm Beach tout est calme. Toutefois nous avons le

sentiment d’être observés. En venant ce matin Pierre et moi

avons survolé Terminus Ville ; deux femmes et deux enfants

se trouvaient à la maison du vieil homme. La maison où

trônait la maquette de l’avion était déserte. Sans doute les

femmes et les enfants s’étaient-ils rendus à la maison

principale. Près de cette dernière nous avons vu 5 ou

6 femmes, beaucoup d’enfants et peut-être un vieillard.

« En descendant vers Palm Beach nous avons examiné

les bancs de sable sur une distance de 1 kilomètre 500 en-

deçà de notre lieu de campement. Nous avons vu plusieurs

traces, probablement celles de tapirs et d’autres animaux

plus petits. Arrivés au-delà de notre lieu de campement nous

sommes descendus au-dessus du lit du fleuve pour saluer

nos camarades et remontés pour tourner et atterrir. A un

méandre situé non loin du banc de sable des traces de pas

s’imposèrent à nous. Après avoir repris de l’altitude nous

sommes repassés au même endroit pour mieux observer.

Aucun doute ne subsistait. Nous sommes repartis, avons

dépassé le campement, salué et repris de l’altitude pour

tourner et observer les deux bancs de sable au-delà de la

plage (en vain) puis avons atterri. La nouvelle de la

découverte des empreintes ralluma l’espoir de l’équipe de

façon considérable.

« Tout le monde avait bien dormi dans la maison située

dans l’arbre. A 21 heures un vent violent fit osciller les arbres

et réveilla les hommes, mais tous trois se rendormirent

rapidement. Ils avaient une lanterne allumée de façon à

garder la cible bien visible. A 5 heures ils allumèrent la lampe

de poche et la dirigèrent sur le banc de sable pour voir si

la machette déposée hier soir et destinée aux Aucas était

192

toujours là : elle avait disparu ! Pendant les 15 minutes qui

suivirent, la jungle se fit l’écho de phrases en auca sans doute

prononcées avec un accent américain. Puis les coéquipiers

rallumèrent leur lampe pour regarder avec plus d’attention.

Une grosse feuille de bananier était tombée sur le couteau

et le cachait... Dommage !

« Comme Pierre et moi arrivions, Jim était près du fleuve

occupé à pêcher presque en uniforme auca. La pudeur paraît

une considération peu importante après avoir vu la façon

de se vêtir de nos « voisins ». A en juger par notre

habillement, nous leur avons presque tout donné. La chemise

à manches longues de Pierre, son pantalon et son chapeau

de paille le faisait ressembler à un touriste sur la plage. Quant

à nous les moustiques nous obligèrent à garder notre tee­

shirt, notre pantalon et nos chaussures de tennis. Quand

il n’était pas debout au milieu du fleuve occupé à pêcher,

ou à « prêcher » à partir de son carnet de phrases, i!

s’asseyait dans la fumée provenant du feu.

« Cet endroit est un véritable paradis, sauf pour

l’existence de centaines de millions d’insectes de toute espèce.

Grâce à la fumée et à l’insecticide nous jouissons intensément

de cette expérience. Tout récemment Jim pêcha un poisson-

chat long de 45 cm qui est en ce moment en train de cuire

sur le feu. Ed et Roj sont allés jusqu’au méandre situé en

amont du campement pour enlever un groupe d’arbres

gênant l’accès du banc de sable. Il est très difficile de

descendre à cet endroit. Désormais ce sera beaucoup mieux.

« Pierre commence à s’intéresser au déjeuner. Il vient de

vider un sac en plastique plein de légumes crus dans une

cocotte minute déjà en partie remplie de morceaux de viande

et il remue le tout. Il se rend maintenant à la maison pour

prendre le sel.

« L’armure confectionnée par Roj (sorte de cuirasse) dans

un bidon d’essence a bien marché en guide de réchaud. Tout

en faisant chauffer le ragoût nous avons lancé des nids de

193

termites sur le feu dans le but de chasser les puces à la

manière des Indiens. Quand les trois mousquetaires

revinrent, le ragoût était cuit et chacun était prêt à le goûter

La viande et les légumes descendirent sans difficulté

largement arrosées par une grande quantité de limonade

tiède.

« Depuis que Pierre et moi avions atterri et révélé la

découverte des empreintes humaines parmi celles des tapirs

et autres animaux, nous étions l’objet d’un ridicule achevé.

Toutefois la curiosité suscita l’épreuve décisive et Jim et Roj

se dirigèrent en aval du fleuve, pataugeant et courant le long

des plages pour vérifier les empreintes de plus près. S’ils

n’étaient pas de retour dans une heure, nous irions les

chercher avec l’avion. 15 minutes plus tard, ils étaient en

vue. J’avançai en pataugeant à leur rencontre. « Ce sont

des tapirs » s’exclamèrent-ils en plaisantant. Puis quand je

fus plus près d’eux ils ajoutèrent : « et des Aucas, au moins

30 ! » (Quels numéros !). En effet des empreintes étaient

visibles — un adulte, un enfant âgé peut-être de 12 ans et

un bambin, mais ces empreintes dataient sans doute d’une

semaine. Elles étaient imprimées dans une boue craquelée

par la sécheresse. A 90 kilomètres heure nous avons en effet

distingué les empreintes de nombreux animaux.

« Parmi elles, se trouvaient celles d’alligators, de pumas,

de tapirs, etc... Nous avons vu aussi celles de canards de

grande taille. Quelqu’un déclara, « Dommage, ce n’est pas

la saison de la chasse ! » (Nous ne voulions pas nous servir

d’armes à feu de peur d’effrayer les Indiens).

« Nous sommes en Equateur, pourtant aucun de nous ne

parle en espagnol », fit remarquer l’un de nous, non sans

humour. Un autre répliqua : « Personne ne le parle ici non

plus. »

« Nous avions tous découvert les bienfaits de nous

prélasser dans les eaux peu profondes, presque entièrement

submergés, et comme le contact radio de 14 heures venait de

194

se terminer, je me dévêtis et courus à l’eau en essayant d’aller

plus vite que les aoûtats, sans oublier pourtant de prendre

mon casque colonial. Mes amis trouvèrent le spectacle

unique : seul un casque et deux pieds nus sortaient de l’eau

aussi en profitèrent-ils pour me filmer. Nous avons décidé

de réhausser la qualité de ces prises de vue en ajoutant le

« Time Magazine » à cette « sieste hydraulique ».

« Alors Jim a commencé la lecture d’un roman à notre

intention. Certains passages peu comiques ont déclenché de

notre part un fou rire exagéré et nous avons sauté à la

conclusion pour découvrir la fin de l’histoire, avons mis le

livre de côté pour nous plonger dans la lecture de certains

articles du « Time Magazine ». Une description

particulièrement « flatteuse » nous fit tordre de rire : « Il

ressemblait à un chat de gouttière reprenant son service pour

la énième fois au milieu des poubelles. »

« A 15 heures je décollai et montai en tournant à

2 000 mètres d’où il m’était possible de voir la clairière des

Aucas et Palm Beach. Puis je descendis en douceur,

m’arrêtant de temps à autre pour décrire à plein gaz un cercle

très étroit, dans le but de me faire entendre et permettre

ainsi à quiconque de me localiser. En m’approchant pour

atterrir il me sembla voir des empreintes humaines fraîches

situées à deux méandres en amont de notre campement. Elles

étaient mêlées à d’anciennes empreintes de tapirs. De retour

au campement la nouvelle ne suscita aucun enthousiasme.

Quant à moi la lassitude commençait aussi à me gagner.

« Les Aucas, nous en étions certains à 16 heures 30,

n’avaient pas réussi à nous trouver. Toutefois nous étions

tous décidés à attendre avec patience leur arrivée. Un fait

était certain : si nous étions fatigués d’attendre sur la plage,

les Aucas auraient sans aucun doute perdu toute leur énergie

après deux ou trois jours de marche pénible dans la jungle

pour nous atteindre. Pierre et moi étions prêts à décoller

pour Arajuno à 16 heures 45. Un calme plat régnait. Après

195

avoir laissé au campement toute charge superflue, nous

avons commencé à patiner sur le sable mou de la piste

d’envol, sans grand succès. A mi-chemin, moteur éteint

l’avion a parcouru une distance d’environ 30 mètres avant

de s’arrêter. Pierre risquait de nous aider à garder la maison

pour la nuit ! Toutefois avec beaucoup de difficultés nous

avons poussé l’avion vers sa position de départ pour un

nouvel essai. Roj nous conseilla alors de couper le moteur

et de pousser l’avion à la main aussi loin que possible en

arrière. La roue de derrière était seulement à un mètre ou

deux de l’eau ! Alors Jim se rendit vers la manche à air pour

donner le signal et Ed et Roj poussèrent l’aile et le décollage

eut lieu, cette fois avec succès. Nous avons survolé à deux

reprises la maison principale en répétant les mots :

« Curaray Apa » (fleuve).

« Au-dessus de Terminus Ville, le moteur a toussoté

(ennui de bougie). Un homme se tenait à genoux, les deux

mains tendues en direction du campement. Nous en fûmes

très heureux. Revenus à Palm Beach en toute hâte, nous

sommes peu à peu descendus sur le campement pour

proclamer la nouvelle à gorge déployée. Après nous être

assurés de la bonne réception du message, nous sommes

repartis pour Arajuno. Une fois arrivés nous avons salué

quiconque pouvait se trouver dans les fourrés, puis avons

atterri. Alors munis d’une machette nous avons parcouru

toute la piste, en vain.

« Nous éprouvons chaque jour une sympathie plus grande

pour ces gars. Mais nous ne devons pas permettre à nos

sentiments de nous rendre négligents. Tenter de rapprocher

le vingtième siècle de l’âge de la pierre n’est pas tâche facile.

Dieu, aide-nous à être prudents !

« Ici tout le monde dort maintenant. Aussi dois-je

descendre le sentier et fermer la pompe à gas-oil. Mon petit

revolver non chargé est le bienvenu en pareille circonstance.

196

Mais la sécurité vient de Dieu. Puissions-nous voir bientôt

ces Indiens. Bonne nuit. »

197

*Vendredi : un succès*

A environ 11 heures le vendredi matin 6 janvier, Nate et

Pierre prirent place dans le petit abri réservé à la cuisine

et construit par eux sur le sable. Ed se trouvait à l’extrémité

la plus élevée de la plage, Roj au centre, Jim à l’extrémité

la plus basse et tous continuaient à « bombarder » la jungle

de leurs phrases en langue auca. Ail heures 45 leur cœur

bondit en entendant retentir une voix masculine de l’autre

côté du fleuve, en réponse à l’appel d’Ed. Aussitôt troi

Aucas sortirent de la jungle. Un jeune homme et deu

femmes — l’une âgée de 30 ans, l’autre d’environ 16 — nue.

à l’exception des cordons attachés autour de la taille, des

poignets et des hanches, et des larges cercles en bois fixés

dans les lobes de leurs oreilles. Les missionnaires,

momentanément muets de surprise, retrouvèrent enfin la

parole pour s’écrier tous ensemble en auca : « Puinami !...

Soyez les bienvenus ! »

L’homme auca répondit par un flot de paroles, désignant

souvent la jeune fille. Son discours était incompréhensible,

mais ses gestes sans équivoque. « Ils veulent l’échanger »,

s’exclama Pierre, « ou peut-être nous l’offrir ! »

Selon les Aucas, l’un de nous devait, semblait-il,

s’approcher. Aussi Jim se déshabilla-t-il gardant seulement

199

son short et commença à patauger vers eux. Les autres lui

conseillèrent d’aller lentement. Jim hésita et les Aucas

parurent légèrement hésitants, mais comme Jim approchait

peu à peu, la jeune fille quitta sa bûche de bois et se dirigea

vers l’eau. Aussitôt l’homme et l’autre femme suivirent. Jim

saisit leurs mains et les aida à traverser le fleuve.

Un large sourire aux lèvres, de nombreux « puinami »

en se référant souvent à leur carnet, les cinq hommes firent

comprendre à leurs visiteurs qu’ils étaient les bienvenus et

n’avaient nullement besoin d’avoir peur. La gêne des Aucas

disparut, et ils se mirent à baragouiner joyeusement entre

eux et avec les hommes, « de toute évidence inconscients

de l’incompréhension de leurs interlocuteurs. »

Roj apporta quelques couteaux éplucheurs qu’ils

acceptèrent avec des cris de joie. Nate leur offrit une

machette et une maquette d’avion. Les autres se rappelant

soudain la présence des fusils dans l’abri construit sur la

plage et dans la maison, allèrent cacher les armes sous leurs

manteaux. Ils sortirent leurs appareils et prirent une

douzaine de photos, pendant que les femmes regardaient

un exemplaire de « Time Magazine » et que l’homme était

aspergé d’insecticide pour lui montrer la manière du monde

civilisé de traiter avec ces innombrables insectes nuisibles.

De façon spontanée l’équipe donna un nom à l’homme :

Georges.

Alors la jeune fille, appelée par les coéquipiers Delila,

se dirigea lentement vers l’avion, frotta son corps contre

la carlingue et imita avec les mains le mouvement de l’avion.

Elle paraissait « rêveuse », écrivit Pierre, « Georges au

contraire semblait naturel, maître de lui et nullement effrayé.

Ils ne manifestèrent ni crainte, ni compréhension face aux

appareils photo. »

Pierre poursuivit : « Très vite Georges se montra intéressé

par l’avion et d’après ses propos, c’était facile à deviner,

il serait prêt à monter dedans pour survoler le village et

200

appeler ses camarades. Il se revêtit d’une chemise (il fait

froid là-haut), et grimpa dans l’avion sans aucune émotion

si ce n’est un grand empressement à accomplir sa tâche. Il

nous montra comment il allait procéder et répéter les

phrases. Nate descendit la piste et décolla pendant que

Georges ne cessait de crier. Après avoir tourné et crié

brièvement Nate atterrit à nouveau, dans le but d’accorder

un peu de repos à Georges avant de s’envoler en direction

de son village. En vain. Georges était prêt à repartir aussitôt.

Ils s’envolèrent donc à nouveau, cette fois pour survoler

Terminus Ville. Quelle ont dû être les pensées de cet homme

primitif scrutant les cimes des arbres et la mer verte en

dessous de lui, reconnaissant tout à coup une clairière et

des silhouettes familières ? « Georges » gloussait de joie et

se pencha pour faire des signes et crier à l’intention de ses

camarades au village. « La femme à la maison du vieil

homme », écrivit Nate, « fut stupéfaite de voir Georges...

Lejeune homme sur la plate-forme avait une expression de

bonheur sur le visage. »

De retour au banc de sable, « Georges » sauta de l’avion,

en tapant des mains. Aussitôt les cinq hommes rendirent

grâce à Dieu, le regard tourné vers le ciel pour essayer de

montrer à leurs visiteurs qu’ils s’adressaient à leur Père

céleste. Comme Ezéchiel l’a affirmé, « La Parole était dans

mes os comme un feu dévorant », et pour ces hommes le

désir de communiquer aux Aucas le message de la

rédemption par le sang de Jésus était seulement entravé par

la barrière linguistique. Si seulement ils pouvaient soudain

franchir cet obstacle et transmettre aux Indiens un soupçon

de l’amour de Dieu !

Les missionnaires montrèrent à leurs hôtes les merveilles

de la civilisation moderne : des élastiques, des ballons et

un yoyo ; ils leur servirent de la limonade et des hamburgers

avec de la moutarde. De toute évidence les Indiens se

régalèrent. Puis ils essayèrent de faire comprendre à leurs

201

interlocuteurs leur désir de se rendre au village auca. Mais

à cette idée Georges n’exprima aucun enthousiasme.

« Pourquoi se montre-t-il toujours si réservé quand nous

abordons ce sujet ? » demanda l’un des cinq.

Un autre supposa : « Peut-être n’a-t-il pas l’autorité

nécessaire pour nous inviter de son propre chef.

« A 16 heures 15 », Nate écrivit, « Nous avons décidé de

repartir. Georges désirait nous accompagner. Nous avons

dit ‘non’. Il a mis sa machette et ses effets dans l’avion,

a regardé Pierre comme s’il lui avait répondu par

l’affirmative et est monté dans l’avion ! En revenant, nous

avons enfin réussi à contacter Marj par radio. Notre joie

était immense.

« De retour à Palm Beach nous avons tenu conseil et

discuté de la manière de nous rendre aux maisons aucas si

une délégation d’à peu près six Aucas venait et paraissait

prête à nous accompagner. Ensuite tout serait tenté pour

aboutir à la construction d’une piste d’envol dans leur vallée.

Les cinq hommes essayèrent d’expliquer à Georges comment

me piste d’envol devait être dégagée dans son village. »

Tout d’abord il ne comprit pas leur mot pour « arbre ».

Quand enfin il le saisit, il corrigea leur prononciation ! Ils

plantèrent des bâtons dans le sable pour représenter les

arbres ; puis à l’aide de l’une des maquettes de l’avion, Nate

montra à Georges comment ce dernier tomberait et

s’écraserait parmi les arbres. La maquette gisant sur le dos

parmi les arbres sur le sable, les coéquipiers secouèrent tous

la tête et se lamentèrent. Ils répétèrent la scène et cette fois

ils se saisirent des machettes et coupèrent les arbres (les

bâtons) et égalisèrent le sable avec soin. La maquette de

l’avion s’approcha et réussit un atterrissage sans difficulté,

aussitôt suivi d’exclamations enthousiastes.

Comme la journée tirait à sa fin, « Delila » montra des

signes d’impatience. Quand Jim Elliot quitta le groupe pour

grimper à la maison dans l’arbre, elle se leva d’un bond et le

202

suivit. Quand ensuite il revint et rejoignit les autres, elle parut

déçue.

Plus tard, comme Nate et Pierre se préparaient à retourner

à Arajuno, « Georges » ne put l’accompagner et, semble-

t-il, le comprit. Avant le décollage de l’avion les hommes

rassemblèrent avec grand soin le film et tous les écrits pour

les donner à Nate et les mettre ainsi en sécurité. Si quelque

chose d’imprévu se produisait, ils ne désiraient pas la perte

de leurs récits.

Quand les Aucas exprimèrent leur désir de passer la nuit

sur la plage, les trois mousquetaires, très hospitaliers, leur

offrirent le petit abri dont ils se servaient pour cuisiner, et

les prièrent par un geste de l’accepter s’ils le souhaitaient.

« Delila », cependant, avait d’autres idées. Elle se retourna

brusquement et repartit le long de la plage. « Georges »

l’appela, mais elle poursuivit son chemin. Il la suivit dans

la forêt. L’autre femme plus âgée demeura près du feu et

« tailla la bavette avec Roj ». Elle resta sur la plage pendant

la majeure partie de la nuit. Le lendemain matin quand Jim

descendit pour ranimer le feu, il ne la trouva plus, mais le

braises du feu étaient encore rouges.

Les événements du lendemain, samedi 7 janvier, furei

décevants. Les cinq hommes attendirent, pleins d’espoii

prêts à voir arriver les Aucas à tout moment munis d’une

invitation à se rendre dans leur village. Mais nul ne vint.

Aux environs de midi Jim regarda sa montre.

« D’accord, les gars, » dit-il, « Je leur donne 5 minutes.

S’ils ne se montrent pas, j’y vais !» La sagesse l’empêcha

de mettre sa menace à exécution, mais il retourna quand

même dans la forêt pour suivre une piste rudimentaire

découverte derrière la maison dans l’arbre, espérant

identifier des empreintes d’Aucas. Il trouva le sol de la forêt

dégagé de façon remarquable et sillonné de pistes d’animaux,

mais aucune empreinte humaine n’était visible.

Puis Nate et Pierre survolèrent Terminus Ville et furent

203

très déçus de découvrir certains signes de crainte. Lors du

premier vol toutes les femmes et les enfants coururent se

cacher. Les quelques hommes visibles parurent soulagés

d’entendre Nate appeler : « Venez, venez, venez ! » Il leur

jeta une couverture et un short pour les rassurer.

Lors du deuxième vol « Georges » apparut accompagné

d’un groupe d’hommes. Un vieillard indiqua la direction

de Palm Beach, et « sembla amical mais non exubérant ».

Lors du troisième vol tout signe de crainte avait disparu.

Nate rapporta : « J’eus quelques bons sourires de Georges

et d’un autre jeune homme souhaitant, sans aucun doute,

monter dans l’avion. »

Ed décrivit à Marilou cette après-midi là :

Ma Chérie,

Il est 16 heures trente et encore aucun signe de nos

« voisins », mais ils sont en chemin, nous le croyons, sinon

ce soir, demain matin de bonne heure. Merci encore des

vêtements et de la nourriture. Nous mangeons vraiment

comme des rois depuis le début de cette expédition.

Nous devrions maintenant, nous en sommes certains, nous

rendre chez nos « voisins » et dégager une piste d’envol aussi

vite que possible, mais nous devons attendre et voir comment

Dieu nous conduit tous, nous et eux. Pierre sera avec toi,

semble-t-il, demain matin pour t’aider. Embrasse Stevie et

Mikey et dis-leur que je les verrai bientôt. Salue Carmela

aussi. Je m’arrête. Je t’embrasse tendrement.

Ed

Cette nuit-là, en se retournant dans son lit à Arajuno Nate

se demandait si tout avait été tenté pour susciter l’intérêt

des « voisins » et les encourager à revenir avec leurs amis.

Pourquoi étaient-ils si nonchalants ? Par moment ils

paraissaient même blasés. L’explication de Jim l’avait

rassuré.

204

« C’est typique des Indiens. Si tu les faisais atterrir sur

la lune, leur intérêt tomberait en moins de 5 minutes. »

En montant dans l’avion dimanche matin, Pierre

s’exclama : « A bientôt, mesdames ! Priez. Demain, j’en

suis sûr, sera le jour J. »

A Palm Beach les coéquipiers se régalèrent avec les glaces

et les brioches aux myrtilles tout juste sorties du four

envoyées par Marilou. Puis ils décidèrent à l’unanimité la

nécessité d’un vol à Terminus Ville. Nate s’y rendit seul.

Arrivé au village, il trouva seulement une poignée de femmes

et d’enfants. Son espoir se ralluma. De toute évidence les

hommes étaient enfin en route pour le Curaray ! Et en effet

lors du vol de retour il identifia un groupe d’hommes « en

marche » vers Palm Beach. A l’instant où ses roues

touchèrent le sol il cria à ses quatre compagnons, « Ça y

est, les gars ! ils arrivent ! »

Un contact avec Marj à Shell Mera avait été établi à

12 heures 30. A bout de souffle et se servant toujours de

leurs mots codés, Nate mentionna l’arrivée d’« un comité

de dix hommes » en provenance de Terminus Ville, et ajouta

« ils seront là, semble-t-il, pour le culte en début d’après-

midi. Priez pour nous. C’est le jour J ! Vous contacterons

à nouveau à 16 heures trente. »

205

*18*

*Silence*

A 16 heures trente précises Marj Saint non sans

impatience brancha le récepteur de radio à Shell Mera.

C’était l’heure où la grande nouvelle leur parviendrait. Les

cinq hommes avaient-ils été invités à suivre les Aucas chez

eux ? Quels éléments nouveaux Nate serait-il en mesure de

fournir ?

Elle jeta de nouveau un coup d’œil à sa montre. Il étai

bien 16 heures 30. Aucun son ne parvenait de Palm Beach

Olive et elle étaient penchées sur la radio. Aucun parasite

atmosphérique n’était présent sur la ligne. Peut-être la

montre de Nate retardait-elle un peu.

A Arajuno, Marilou et Barbara avaient aussi branché leur

récepteur de radio. Silence. Elles attendirent quelques

minutes, puis appelèrent Shell Mera.

« Arajuno appelle Shell Mera. Arajuno est à l’écoute de

Shell Mera. As-tu des nouvelles de Palm Beach, Marj ?

Terminé. »

« Shell Mera est à l’écoute. Non, nous n’avons rien reçu.

Nous restons à l’écoute. »

Pas un seul crépitement ne rompait le silence.

Les hommes occupés à recevoir les visiteurs auraient-ils

oublié le contact radio prévu ? Cinq minutes... Dix

207

minutes... Non, tous n’auraient pas oublié, c’était

inconcevable. Depuis 1948, quand Nate avait commencé à

survoler la jungle Nate et Marj n’étaient jamais restés sans

contact pendant plus d’une heure ; c’était la première fois...

La radio était peut-être en panne. Cette situation s’était

déjà produite. Les épouses s’accrochaient à la moindre lueur

d’espoir, s’interdisant d’entretenir toute pensée pessimiste.

Leur attente était extrêmement éprouvante car la plupart

de leurs amis missionnaires dans la région ignoraient tout

de l’expédition Auca. A Arajuno, Barbara et la petite

Elysabeth Youdérian s’encourageaient en pensant au retour

de Roj prévu pour le soir, pendant que Pierre dormirait dans

la maison fixée dans l’arbre. Sans aucun doute le petit avion

arriverait au-dessus de la cime des arbres avant le coucher

du soleil. Elles arpentèrent la piste d’envol, en attendant...

Aussitôt après le coucher du soleil Art Johnson, l’un des

docteurs de l’hôpital Vozander, affilié à la station de radio

missionnaire HCJB à Quito, pénétra dans la salle de radio

Shell Mera. L’émetteur était toujours branché, mais Marj

tait assise la tête posée sur le bureau.

« Qu’y a-t-il, Marj ? »

En quelques mots elle !e mit au courant de la situation,

mais le pria de ne rien divulguer pour l’instant. Si rien de

sérieux ne s’était produit, il serait désastreux de révéler les

secrets de l’expédition. Cette nuit-là les épouses dormirent

peu.

A 7 heures du matin le lundi 9 janvier 1956, Johnny

Keenan, collègue de Nate dans la Société d’Aviation

Missionnaire, s’envola en direction du banc de sable indiqué

par Nate lors d’un vol précédent. Marj en profita pour

m’appeler à Shandia : « Nous n’avons pas eu la moindre

nouvelle de nos maris depuis hier midi. Pourrais-tu te tenir

à l’écoute du rapport de Johnny à 10 heures ? »

Un incident s’était produit, j’en fus alors consciente pour

la première fois. Un verset imprimé par Dieu dans ma

208

mémoire à mon arrivée en Equateur me revint à l’esprit de

façon soudaine et distincte : « Si tu traverses les eaux, je

serai avec toi ; et les fleuves, ils ne te submergeront pas. »

Je remontai au premier étage pour continuer mon cours de

lecteure auprès des jeunes filles indiennes, en priant

silencieusement, « Seigneur ne permet pas aux eaux de me

submerger. »

A environ 9 heures 30 le message de Johnny nous parvint.

Marj me le transmit à Shandia :

« Johnny a trouvé l’avion sur la plage. Toute la carlingue

a été arrachée. Aucun signe des cinq hommes. »

A Shell Mera, un pilote de l’institut d’été de linguistique,

Larry Montgomery (également officier de réserve dans

l’armée de l’air américaine), ne perdit pas une seconde et

contacta le lieutenant Général William K. Harrisson,

commandant en chef de la région des Caraïbes, englobant

le service de secours aérien des Etats-Unis à Panama.

L’émetteur missionnaire HCJB, fut aussi informé et la

nouvelle se répandit dans le monde entier : « 5 hommes sont

portés disparus en territoire auca. » A midi, tout avait, été

mis en œuvre pour les sauver, sans oublier les prières de

milliers de chrétiens dans le monde entier.

Barbara et Marilou s’envolèrent d’Arajuno à Shell Mera.

Elles espéraient encore en l’existence de survivants et par

suite laissèrent un mot sur la porte de la maison à Arajuno,

indiquant l’emplacement des médicaments et de la

nourriture. Que se produirait-il si l’un d’eux blessé arrivait

à la maison en titubant, ou si tous revenaient après un

parcours épuisant dans la jungle ? Marilou décida de

regagner Arajuno afin d’être sur place pour les aider. Lundi

en fin d’après-midi elle rentra à la maison où elle devait

demeurer trois jours encore. Le lundi soir un groupe de

recherche à terre fut organisé à l’intention des survivants

éventuels, et Frank Drown, collègue de Roger Youderian,

avec ses 12 années d’expérience dans la jungle parmi les

209

Jivaros, fut désigné à l’unanimité pour diriger le groupe.

Le docteur Art Johnston proposa ses services en qualité de

médecin et 13 soldats équatoriens furent aussitôt volontaires

pour se joindre au groupe.

La nouvelle « me donna des sueurs froides », affirma

Frank « mais je demandai à mon épouse Marie si elle

s’opposait à mon départ » « Pas du tout », tu dois y aller,

« fut sa réponse, et Frank accepta sans aucune hésitation.

Mardi matin je quittai Shandia en compagnie de la sœur

de Nate, Rachel, restée avec moi depuis le début de

l’expédition auca. Frank fut transporté depuis Macuma et

un grand nombre de missionnaires venus de Quito arrivèrent

à Shell Mera, certains comme volontaires pour participer

au groupe de secours à terre. La nouvelle de l’arrivée d’un

hélicoptère en provenance de Panama nous parvint sur les

ondes courtes et ranima le courage à Shell Mera. Ce soir-là

le pilote d’un avion équatorien vint à la maison et nous

confia avoir survolé la région concernée aux environs de

18 heures et aperçu à une courte distance en amont du

fleuve, un grand feu, « sans aucune fumée », peut-être un

feu alimenté à l’essence ou une fusée éclairante. Nate en

avait dans son trousseau de secours. Ce rayon d’espoir

permit aux 5 épouses de mieux dormir cette nuit-là.

Mercredi Johnny Keenan repartit pour la quatrième fois

en direction de Palm Beach à bord du second avion de la

Société d’Aviation Missionnaire, semblable en tous points

à celui de Nate, pour rechercher d’éventuels survivants. Marj

sans cesse à côté de l’émetteur de radio depuis dimanche

après-midi, attendait ses rapports. Barbara, Olive et moi

étions au premier étage. Tout à coup, Marj nous appela :

« Betty ! Barbara ! Olive ! »

Je descendis les escaliers en toute hâte. Marj était debout

la tête contre la radio, les yeux fermés. Après quelques

instants elle parvint à articuler : « Ils ont trouvé un corps. »

A 400 mètres en aval du petit avion dépouillé de sa

210

carlingue, Johnny avait repéré un corps, flottant sur le ventre

dans l’eau, revêtu d’un pantalon kaki et d’un tee-shirt blanc,

tenue habituelle des coéquipiers. Ce n’est pas Roger, pensa

Barbara, il portait un blue-jean.

Certains appartenant au groupe de secours à terre se

rendirent à Arajuno dans le but de préparer la piste d’envol

pour les grands avions attendus sous peu en provenance de

Panama. Mercredi en fin d’après-midi le ronflement des

avions nous parvint et loin à l’horizon vers l’ouest où se

dresse le volcan Sangay, pyramide fumante, se profilèrent

les silhouettes des grands avions. Quand ils s’approchèrent

et décrivirent un cercle au-dessus de la piste, les couleurs

rouge, blanche et bleue, de l’armée de l’air américaine se

distinguèrent très nettement.

Pendant la journée le reste des volontaires appartenant

au groupe de secours à terre s’envolèrent pour Arajuno où

des Indiens, des soldats, et d’autres missionnaires étaient

sur la piste en grand nombre, attendant le signal du départ.

En dépit de la tension, Marilou vaqua à ses tâches comme

à l’accoutumée ; elle prépara le repas pour tous les homme

avant leur départ vers la région en aval du fleuve. De

porteurs quichuas furent difficiles à recruter ; ils avaien1

vécu trop longtemps à côté des Aucas pour leur accorder

leur confiance et ne désiraient nullement s’en approcher

davantage. Cependant leur fidélité aux hommes qui avaient

travaillé parmi eux triompha de leur hésitation, et à environ

10 heures 30 le groupe se mit en marche, les armes à portée

de main et le regard vigilant.

Dee Short, missionnaire à l’ouest de l’Equateur, et à Quito

quand la nouvelle de la catastrophe éclata, était venu à

Arajuno. Lors du départ du groupe, Marilou se tourna vers

lui et déclara avec certitude : « Il n’y a plus aucun espoir.

Ils sont tous morts. » De toute évidence la plupart des

hommes composant l’équipe de secours auraient sans aucun

doute acquiescé mais néanmoins, à chaque méandre du

211

Fleuve ils regardaient avec attention dans l’espoir de

retrouver un ou deux rescapés.

A Shell Mera l’émetteur de radio crépita à nouveau. Marj

répondit : « Shell Mera à l’écoute. »

Johnny Keenan rapporta : « Un autre corps a été localisé

à environ une soixantaine de mètres en aval de Palm

Beach. »

Et encore une fois, Dieu, qui avait promis sa grâce pour

être secouru et trouver grâce en cas de besoin, était fidèle

à sa Parole. Aucune de nous ne connaissait l’identité de ces

deux corps mais nous savions « en qui nous avions cru ».

Sa grâce était suffisante.

A environ 4 heures de l’après-midi le groupe de secours

au sol atteignit Oglan, campement indien situé au confluent

de l’Oglan et du Curaray. Ils s’y installèrent pour la nuit.

Frank Drown organisa le groupe, chargea un homme de

louer les canoës, un autre de s’occuper du chargement, un

troisième de l’emplacement des passagers dans les

embarcations, un quatrième de la cuisine, un cinquième et

un sixième de la sécurité. Cette nuit-là ils dormirent sur des

lits formés de feuilles de bananiers. Une garde fut assurée

pendant toute la nuit.

Avant de repartir le mercredi matin, les missionnaires

prièrent et se remirent entre les mains de Dieu ; les soldats

équatoriens d’appartenance religieuse différente prièrent

avec eux. Le groupe descendit avec prudence le Curaray ;

le fleuve était à son niveau le plus bas et rendait la navigation

difficile, aussi les nombreux méandres furent-ils abordés

avec très grand soin, car les Aucas pouvaient très facilement

s’y dissimuler avant une attaque.

A environ 10 heures Johnny Keenan survola à nouveau

le groupe de secours au sol et Frank Drown put le contacter

au moyen d’un poste de radio émetteur-récepteur fourni par

le service aérien de secours. Johnny leur apprit l’arrivée de

deux canoës de Quichuas s’avançant dans leur direction ;

212

certains hommes du groupe de secours, lui semblait-il,

pourraient sous l’effet de la surprise tirer sur les premiers

Indiens visibles sur le fleuve. Très vite les deux canoës des

Quichuas apparurent. Il s’agissait d’un petit groupe

d’indiens appartenant à la station des McCully à Arajuno.

De leur propre chef ils s’étaient rendus les premiers en toute

hâte et avec courage en territoire auca et avaient parcouru

toute la distance d’Arajuno à Palm Beach. Le groupe de

secours fut attristé en apprenant la mort d’Ed de la bouche

d’un Indien devenu chrétien depuis l’arrivée d’Ed à Arajuno.

Son corps avait été retrouvé sur la plage au bord de l’eau

et cet Indien avait récupéré sa montre.

Maintenant les missionnaires connaissaient l’identité de

l’un de leurs collègues décédés, mais un espoir demeurait :

les trois autres étaient peut-être encore en vie. Ils se hâtèrent.

Dans la grande maison à Shell Mera, les enfants jouaient,

les bébés étaient nourris et baignés, les membres du service

de secours allaient et venaient, Marj maintenant le contact

radio sur les ondes courtes, les repas étaient préparés et

servis, les visiteurs accueillis et informés des dernières

nouvelles, et des prières montaient sans cesse vers Dieu. Les

mécaniciens mettaient la dernière main aux hélices d<‘

l’hélicoptère militaire qui avait été démonté et transport\*

de Panama par un avion cargo de l’armée de l’air.

Mon journal relate les événements du jeudi après-midi

au moment où l’hélicoptère fut envoyé à Palm Beach :

« 14 heures. L’avion de Johnny et l’hélicoptère sont partis

pour Arajuno. Le R.4. D de la Marine, et le capitaine

Mc Gee et le Major Nurnberg en hélicoptère.

« 15 heures. Les avions se superposent au-dessus du lieu

de la catastrophe maitenant. Je ne me sens pas très bien.

« 15 heures 20 ». Bénie est celle qui croit... » Les avions

survolent la région.

« 15 heures 30 ».

213

« 16 heures. Ils tournent toujours. » Espère en Dieu, car

je le louerai encore... »

Comme les épouses espéraient, priaient et attendaient que

la procession des engins volants se dirigent peu à peu vers

Palm Beach, les avions continuaient à tourner pour garder

la même allure que l’hélicoptère le plus lent volant au ras

de la cime des arbres et suivant les méandres du fleuve. Les

avions choisirent différentes altitudes pour éviter le danger

d’une collision car les pilotes manœuvraient les yeux fixés

sur la jungle en dessous d’eux. Johnny Keenan à bord du

petit avion jaune volait le plus bas. A environ trois cents

mètres plus haut se trouvait le R 4D de la marine américaine

(version maritime du DC3 bien connu), et plus haut encore

volait le grand avion amphibie du Service Aérien de Secours.

A côté, le colonel Izurieta à bord d’un avion de la

Compagnie Equatorienne décrivait de larges cercles prêt à

intervenir pour prendre toute décision nécessaire. La

collaboration de l’armée, de l’aviation et de la marine

américaines et des services militaires et gouvernementaux

de l’Equateur étaient pour les épouses d’un grand réconfort.

Le Major Nurnberg de l’armée de l’air, à bord de

l’hélicoptère militaire atterrit brièvement pour s’entretenir

avec les hommes du groupe de secours au sol, encore à

quelque distance en amont du fleuve de Palm Beach. Le

nom d’Ed McCully fut mentionné avec précaution à la radio.

Le corps d’Ed avait probablement été identifié, pensèrent

les auditeurs. Etait-ce celui des deux corps repérés par

avion ? Les trois autres hommes s’étaient peut-être échappés

dans la jungle, ou avaient été faits prisonniers ?

Après quelques instants l’hélicoptère poursuivit sa route

et au détour d’un méandre, atteignit enfin Palm Beach et

atterrit. Nurnberg, carabine au poing, sauta et regarda

autour de lui. Ce furent des minutes d’angoisse. De retour

dans « l’hélico », il envoya un message radio : « Personne

ici ». A l’écoute de cette nouvelle, l’espoir se ralluma.

214

L’hélicoptère repartit à nouveau et descendit lentement

le fleuve. Se dirigeant vers l’autre rive, il s’arrêta, se balança,

la force du déplacement d’air agitait la surface boueuse de

l’eau. Quelques minutes plus tard il repartit, seulement pour

s’arrêter encore 200 mètres plus loin. Une troisième, puis

une quatrième fois Nurnberg et Mc Gee s’immobilisèrent

à trois mètres au-dessus de l’eau, l’hélice frôlant de façon

très dangereuse les arbres de la jungle. Le cœur de ceux à

bord des avions plus hauts se serra en devinant la

signification de ces arrêts.

L’avion retourna à Arajuno. Une fois à terre, Nurnberg,

le visage tendu, confirma nos doutes. Parlant à voix basse

au cercle restreint des militaires, le corps de McCully,

expliqua-t-il, identifié hier par le petit groupe de Quichuas,

avait disparu de la plage, sans nul doute emporté par la pluie

et la montée de l’eau pendant la nuit. Il feuilleta son carnet

pendant quelques instants. Plusieurs Indiens se tenaient

debout silencieux dans les hautes herbes à quelque distance,

attentifs et observateurs. « Nous avons trouvé quatre corps

dans le fleuve, » déclara enfin Nurnberg. « A mon avis,

toute identification sera impossible d’après les

renseignements recueillis, » il indiqua son carnet. « L’un

d’eux peut être McCully. »

La même pensée était dans l’esprit de chacun et il n’eut

pas besoin de l’exprimer. Peut-être l’un d’eux, blessé, a-t-

il réussi à s’échapper et se trouve-t-il encore dans la jungle ?

Comment informer les épouses ? C’était la question

essentielle présente à l’esprit des militaires. Marilou devait-

elle être mise au courant ? Elle se trouvait à Arajuno dans

la maison non loin de là.

« Nous ferions mieux d’attendre, » affirma Nurnberg.

« De Witt dirige cette affaire. Rentrons à Shell et

réfléchissons. » Le capitaine De Witt à bord de l’avion

amphibie de l’armée de l’air était tout en haut, et ne voulait

pas risquer un atterrissage sur la petite piste d’Arajuno. Tous

215

retournèrent à Shell et les militaires se réunirent dans la

cabine de l’avion amphibie. Les épouses devaient être mises

au courant, mais comment ?

L’un d’eux avait décidé avec sagesse d’apprendre à

Marilou la découverte des 4 corps. Plus tard dans l’après-

midi Johnny l’emmènerait par avion à Shell pour être avec

les 4 autres jeunes femmes.

A la fin les épouses elles-mêmes persuadèrent De Witt

et Nurnberg de ne pas chercher à atténuer leur douleur. Nous

voulions tout savoir en détail. Après nous être rassemblés

dans la chambre de Marj à l’écart des enfants, le Major

Nurnberg ouvrit son agenda et en quelques phrases brèves

décrivit ses découvertes. Toute identification, ce fut évident,

s’avérait impossible. L’un des corps gisait sous les branches

d’un arbre déraciné ; seul un grand pied recouvert d’une

chaussette grise apparaissait à la surface de l’eau boueuse.

En lisant les notes de quelqu’un d’autre, Nurnberg

poursuivit : « Celui-ci portait une ceinture rouge en tissu.

Chacune des 4 autres épouses regarda dans la direction de

la cinquième, Olive Fleming.

« C’était Pierre, » dit Olive simplement.

Quand le Major conclut l’entretien, nul ne savait si le

corps d’Ed était parmi ceux retrouvés dans le fleuve. L’un

d’eux pouvait encore s’être échappé : c’était le seul espoir.

Les militaires, habitués à prévenir les familles en de

semblables circonstances, quittèrent la pièce en silence. La

nouvelle avait été acueillie avec sérénité. Soutenues par une

foi profonde les jeunes femmes ne versèrent aucune larme.

Barbara Youderian écrivit dans son journal :

« Ce soir le capitaine nous révéla la découverte des 4 corps

dans le fleuve. L’un d’eux était vêtu d’un tee-shirt et d’un

blue-jean. Roj était le seul à en porter... Il y a deux jours

Dieu m’a donné ce verset : « Voilà le Dieu qui est notre Dieu

éternellement et à jamais ; il sera notre guide jusqu’à la

mort. » Quand je dus affronter la réalité de la mort de Roj,

216

mon cœur se remplit de louanges. Il était digne de mourir

ainsi. Aide-moi, Seigneur, à être à la fois une maman et

un papa. « Donne-moi la sagesse et instruis-moi... » Ce soir-

là la petite Elisabeth pria pour Papa au ciel et me demanda

si Papa descendrait du ciel pour chercher une lettre qu’elle

désirait lui écrire. Je lui répondis : « Il ne peut pas descendre.

Il est avec Jésus. » Elle rétorqua, « Mais Jésus peut l’aider

à descendre et Dieu le prendra par la main pour ne pas

glisser. »

« J’écrivis une lettre destinée à tous les missionnaires en

essayant de leur expliquer la paix que je ressentais. Je veux

écarter tout apitoiement sur moi-même car c’est un outil

de Satan capable de briser une vie. Cette situation, j’en suis

convaincue, est l’accomplissement de la volonté parfaite de

Dieu. Beaucoup s’interrogeront, « Pourquoi Roj s’est-il

trouvé mêlé à cela, alors que son travail était parmi les

Jivaros ? » Parce que Roj est venu accomplir la volonté de

Celui qui l’a envoyé. Le Seigneur a fermé notre cœur au

chagrin et à l’hystérie et l’a rempli de sa paix parfaite. »

Le jeudi soir le groupe de secours au sol campa à « El

Capricho », hacienda où avait eu lieu des attaques aucas.

Ils construisirent de petits abris en feuilles, et la garde fut

assurée par deux missionnaires, deux soldats, et deux

Indiens. Les missionnaires, quand ils n’étaient pas de garde,

essayaient de décider de la meilleure façon d’agir, ayant

appris grâce au contact radio avec l’hélicoptère, la mort de

leurs 4 collègues. La nuit fut longue, et Frank Drown

ressentit son ancienne peur s’emparer de lui à nouveau : il

redoutait de toucher le cadavre d’un ami et « nous étions

sur le point de voir le cadavre de 5 hommes aussi chers pour

moi que des frères. »

Ils se remirent en route à 6 heures le vendredi 13 janvier.

Le groupe en était à la dernière phase de sa mission, et avait

rendez-vous avec l’hélicoptère à Palm Beach à 10 heures.

Les hommes devaient se hâter et chacun tremblait en raison

217

de la tension entraînée par le parcours et à la pensée de la

tâche en perspective. A cet endroit le cours du Curaray

comporte une série de méandres rapprochés et dangereux

idéals pour une embuscade auca.

Enfin la plage fut atteinte. Les Quichuas s’y rendirent

en premier, car ils étaient plus aptes à reconnaître les

marques récentes d’une visite aucas. En vain. Le reste du

groupe suivit. « Je me souviens » dit Frank Drown « La

première chose qui attira mon attention une fois parvenu

à la plage fut l’odeur d’une boîte de haricots renversés et

éparpillés un peu partout. Je n’oublierai jamais, j’en suis

certain, cette odeur de pourriture. »

L’hélicoptère n’était pas encore arrivé. Le groupe se mit

au travail, chacun ayant été chargé d’une tâche particulière :

les soldats équatoriens se dispersèrent dans la jungle dans

le but de former un demi-cercle derrière la plage et de servir

de couverture, deux Indiens s’occupèrent de creuser une

tombe commune sous la maison fixée dans l’arbre, d’autres

pataugèrent dans le fleuve à la recherche des objets

personnels des 5 hommes. Dee Short et Frank Drown à

quatre pattes dans la maison tentaient de découvrir comment

la catastrophe s’était produite. Certains commencèrent à

démonter l’avion, d’autres partirent à la recherche des

cadavres. Quand l’hélicoptère arriva à midi un quart, et se

balança au-dessus des 4 corps gisant dans les eaux boueuses

du Curaray, les hommes du groupe de secours comprirent

où se trouvaient leurs camarades tués. Frank Drown raconta

la scène :

« D’abord Nurnberg a indiqué un corps en aval du fleuve

et Fuller a sauté dans l’eau pour le tirer. Puis Nurnberg nous

a montré le corps de Nate Saint, et à bord d’un canoë nous

avons descendu le fleuve ; un bras sortait de l’eau aussi j’ai

essayé d’y fixer une ficelle mais je ne pouvais trouver la force

d’agir. Après plusieurs essais infructueux destinés à atteindre

le bras, l’homme à bord du canoë avec moi s’en chargea.

218

Trois cadavres attachés à trois canoës remontaient

maintenant le fleuve. Nous les avons étendus visages contre

terre, côte à côte. Le cinquième, celui de McCully, demeura

introuvable. Puis je réussis à surmonter mes craintes car

un cadavre est seulement une « maison » et quand l’âme

a quitté le corps, ce dernier n’a plus grande valeur. L’âme

seule est admirable, pas le corps. »

L’identification des cadavres fut rendue possible grâce

aux alliances, aux montres, aux portefeuilles, aux agendas.

Ed n’était pas parmi eux, aussi aucun espoir ne subsistait

plus : ils étaient morts tous les cinq. Grâce à Dieu le corps

manquant était celui identifié hier par les Quichuas. Ces

derniers n’avaient pas seulement rapporté sa montre mais

aussi l’une de ses chaussures (un 45 !) et l’avait jetée sur

la plage. La veille Nurnberg l’avait ramassée et rapportée

à Shell Mera.

Pendant que les corps étaient transportés sur la berge,

un orage tropical violent se préparait. A cet instant

l’hélicoptère passa rapidement et à basse altitude. Cornell

Capa, photographe-correspondant attaché au magazine

« Life », en sauta, appareil photo en main et traversa la

plage en courant. Puis l’orage éclata dans toute sa fureu

et les missionnaires eurent l’impression d’être confront]

au déchaînement des puissances des ténèbres.

Plus tard Capa rédigea le récit de son atterrissage et de

événements consécutifs :

« Nous avons flotté au-dessus de la jungle à environ une

soixantaine de mètres de la cime des arbres. L’avion de la

Mission Maritime tournait au-dessus de nous sans nous

perdre de vue. Soudain le soleil disparut et le vol se

poursuivit dans un orage tropical. Le pilote paraissait

sombre et ne perdit pas une seconde pour atterrir à Palm

Beach.

« L’atmosphère sur la plage était extraordinaire. Chacun

avait la main sur la gâchette et regardait vers la jungle. Nul

219

besoin de demander pourquoi. La pluie tombait à seaux •

mon mouchoir ne pouvait plus essuyer mes lentilles trempées

par l’eau. Soudain je vis un groupe d’hommes s’efforçant

de transporter le dernier des missionnaires jusqu’à la tombe

commune. Il gisait sur un brancard improvisé, fabriqué avec

les feuilles d’aluminium du toit de la maison où ils avaient

vécu.

« Le spectacle était terrible, la luminosité étrange. Les

porteurs se débattaient avec la boue de la rive conduisant

à la tombe. J’arrivai juste à temps pour voir les jambes

inertes disparaître dans le trou. Les missionnaires sombres

et éreintés regardèrent pour la dernière fois leurs amis

méconnaissables. L’un d’eux déclara : « C’est mieux ainsi.

Je me sens moins malheureux. » Ils s’attardèrent encore un

instant pour une brève prière. A la fin le Major Nurnberg,

face à la jungle, carabine au poing, se retourna vers le petit

noyau d’hommes près de la tombe et s’écria : « Partons

d’ici ! »

« La pluie diminua un peu, l’hélicoptère était prêt à partir

:t j’avais peu de temps pour prendre une décision. Je pouvais

etourner avec le pilote ou rester avec le groupe d’hommes

au sol pour le voyage de retour de nuit. Ce fut une décision

simple. Les quitter maintenant serait malhonnête. Je donnai

mon film au pilote. La lutte des vivants pour survivre venait

de commencer.

« Ce fut le départ. Les canoës étaient surchargés et au

moindre mouvement l’eau pénétrait par les côtés. Le voyage

n’allait pas être une partie de plaisir, pensai-je en silence.

Le Major Nurnberg était assis à l’avant, carabine au poing,

et vu de derrière paraissait vindicatif. Nurnberg était penché

sur Dee Short (missionnaire à la chevelure rousse et aux très

longues jambes pour une si petite embarcation), qui, à son

tour se penchait sur moi, et moi sur la roue démontée de

l’avion malheureux. Mon dos me faisait mal. Comme une

220

mère poule, j’essayais de protéger de la pluie, sans grand

succès, les poches contenant mes films et mes appareils.

« Très vite mon indicateur de distance s’embua. Je dus

deviner le foyer. Un peu plus tard mon viseur se ternit aussi.

Je dirigeai alors mon appareil dans la direction choisie et

priai — comme un missionnaire — pour la réussite du

résultat.

« Tantôt dans le canoë, tantôt en dehors... Nous

avancions avec l’eau gargouillant dans nos bottes.

Promenant un regard inquiet partout autour de moi, je

déboutonnai l’étui de mon revolver 45. Heureusement les

Aucas ne se montrèrent pas. Cette marche dura environ deux

heures. Puis ce fut l’heure de nous installer pour la nuit.

« Le Major Nurnberg, le missionnaire Drown et le sous-

officier équatorien choisirent un emplacement dégagé. Ils

voulaient nous donner une chance de repérer les Aucas avant

qu’ils eussent le temps de décocher leurs lances. Une garde

fut assurée tout autour du campement et renouvelée toutes

les deux heures. L’un des missionnaires prépara un repas.

Des abris furent aménagés au moyen de feuilles d’aluminium

et des feuilles de palmiers servirent de murs latéraux et de

planches. Ce fut un paradis temporaire.

« Le missionnaire Don Johnson, assis dans l’obscurité

de l’abri, enfouit sa tête dans ses mains et pria. Il remercia

Dieu de les avoir aidés à retrouver et à enterrer leurs amis.

Puis avec beaucoup d’affection il évoqua l’humilité des chers

disparus. Dans l’obscurité de la nuit, avec la lumière

vacillante du feu se reflétant sur son visage, les cris des

oiseaux de la jungle et les grognements des pumas à

intervalles réguliers, cette « conversation » nette et claire

avec Dieu fut extrêmement émouvante. Don n’exprimait pas

seulement son chagrin mais surtout sa pleine confiance en

la souveraineté de Dieu. Quans sa prière fut achevée seuls

les craquements du feu de camp remplissaient l’atmosphère.

221

« Mais nul ne dormit. Pendant toute la nuit chacun resta

éveillé et prêt à agir.

« Les eaux mugissantes du fleuve Curaray nous

parvenaient en toile de fond. Parfois le bruit d’un arbre

s’abattant sur le sol forçait les doigts à se crisper sur la

gâchette. De temps à autre les lampes des gardes faisant leurs

rondes projetaient sur nous leurs rayons. Peu à peu l’aube

vint et notre nervosité s’accrut car c’était l’heure favorite

des Aucas, nous le savions, pour se livrer à une attaque.

Nos guides indiens s’agitèrent surtout en entendant le son

ininterrompu d’un puma. Les Aucas sont renommés pour

leurs imitations habiles des cris des animaux de la jungle.

Aux premières lueurs de l’aube, les guides en étaient

convaincus, nos « voisins » étaient partout. Le Major

Nurnberg s’avança à quatre pattes et d’un seul coup de feu

rapide réduisit le « puma » au silence.

« Le petit déjeuner était composé de porridge et de café.

Puis après avoir rassemblé nos affaires, nous avons repris

rotre marche. Nos chaussettes sèches devenaient à nouveau

lumides. Nos pieds fatigués se traînaient. Le regard vigilant

St les doigts prêts à appuyer sur la gâchette, Nurnberg et

Drown fermaient la marche. Tout à coup l’émotion nous

atteignit : « l’hélico » apparut au-dessus de nous, toujours

accompagné par son « grand frère », le R4D de la Marine.

Soudain le vingtième siècle descendit dans la jungle sauvage.

L’hélicoptère était venu me chercher... En décollant je fus

désolé de quitter mes amis, mais pas désolé du tout de quitter

cet endroit. »

Le samedi matin, le capitaine Dewitt du service de secours

nous demanda à toutes « si nous aimerions nous rendre par

avion à Palm Beach pour voir la tombe de nos époux. »

« Si ce n’était pas trop demander, nous en serions très

reconnaissantes. »

222

Le R-D4 de la Marine nous emmena au-dessus de la jungle

où le Curaray ressemblait à un serpent brun se mouvant dans

la verdure ondoyante. Agenouillées sur le plancher de

l’avion, le visage appuyé contre la vitre, la bande de sable

blanc où se tenait l’avion nous apparut. Olive Fleming

rappela les versets imprimés par Dieu dans sa mémoire, ce

matin-là : « Nous savons en effet que si cette tente où nous

habitons sur la terre est détruite, nous avons dans le ciel

un édifice qui est l’ouvrage de Dieu, une demeure éternelle

qui n’a pas été faite de main d’homme... Et Celui qui nous

a formés pour cela, c’est Dieu... Nous sommes donc toujours

pleins de confiance, et nous savons qu’en demeurant dans

ce corps, nous demeurons loin du Seigneur. »

Quand l’avion changea de direction, Marj Saint affirma :

« C’est le plus beau petit cimetière du monde. »

223

*19*

*« Tout cela nous arrive*

*sans que nous t’ayons*

*oublié »*

Deux jours plus tard, nous les veuves — nous nous

habituions déjà à ce mot — étions assises autour de la table

de la cuisine à Shell Mera. Le Docteur Art Johnson nous

décrivait la découverte des corps. Il venait de revenir avec

les hommes épuisés de l’expédition de secours. Quand il

hésitait, nous le priions instamment de ne rien nous cacher.

La mort de nos époux, c’était évident, avait été causée

par des lances. Mais comment dix Aucas avaient-ils réussi

à venir à bout de 5 hommes robustes et armés ? Nous nous

sommes posé cette question à maintes reprises. La seule

réponse possible est une embuscade. D’une manière ou d’une

autre les Aucas ont dû réussir à convaincre les 5 hommes

de leurs intentions pacifiques. Aucun d’eux ne permettrait

aux Aucas, Nate en avait assuré Marj, de s’approcher avec

des lances. Le comité des dix mentionné à la radio par Nate

constituait-il un piège ? De toute évidence si ce groupe avait

été armé de lances, Nate l’aurait mentionné et les 5 hommes

ne l’auraient pas attendu avec autant d’impatience. Peut-

être ce groupe s’était-il rendu tranquillement à la plage

pendant qu’un second armé de lances s’était approché sous

couvert du feuillage de la jungle, dans le but de se livrer

à une attaque surprise. Les missionnaires et les Aucas non

225

armés avaient sans doute bavardé ensemble de façon amicale

comme le vendredi précédent. Puis à un signal donné...

Des signes de lutte étaient évidents sur la plage. Les

empreintes des talons en cuir d’Ed étaient visibles ; un trou

produit par une balle avait été découvert sur le pare-brise

de l’avion. Cependant aucune trace de sang ne fut relevée.

Si un Auca avait été blessé, ce n’était pas visible. Les

5 hommes avaient-ils essayé de se retirer dans le fleuve pour

éviter de tirer ? Une lance fut retrouvée dans le sable au

fond du fleuve près du corps de Jim Elliot. Peut-être avaient-

ils essayé désespérément de montrer aux Aucas leur volonté

arrêtée de ne tirer qu’en dernier ressort ; les corps tous

retrouvés dans l’eau tendaient à le prouver.

L’état de l’avion témoignait d’une réelle malveillance.

Sans doute les Aucas avaient-ils percé la carlingue avec une

lance et, découvrant ainsi sa vulnérabilité, s’étaient mis à

le dépouiller. D’autres s’étaient joints à eux et très vite après

l’avoir complètement dénudé avaient jeté les morceaux dans

le fleuve tout près de là. Mais l’un d’eux avait résolu de

mettre hors d’usage une bonne fois pour toutes cet oiseau

transporteur d’hommes. Certains éléments de l’ossature

avaient été tordus et une partie du train d’atterrissage en

acier tubulaire endommagé à l’aide d’un objet lourd.

Toutefois l’hélice et le tableau de bord étaient intacts.

Toucher à « l’âme » de la créature était peut-être tabou ;

par contre ils avaient arraché le rembourrage des sièges

comme s’ils voulaient éviscérer l’animal volant.

« Pourquoi, après les signes d’amitié de vendredi, les

Aucas avaient-ils témoigné à leurs visiteurs blancs une colère

si soudaine et si destructrice deux jours plus tard ? On peut

seulement essayer de proposer une réponse à cette question.

Frank Drown paraît le plus qualifié à cet égard en raison

de son travail parmi les Jivaros, source d’un discernement

aigu de la mentalité indienne. D’après lui : « Quand un

Indien entend ou voit quelque chose de nouveau, il l’accepte.

226

Peut-être par simple curiosité, mais il l’accepte. Mais après

y avoir réfléchi, il commence à se sentir menacé et peut se

livrer alors à une attaque. Un groupe d’indiens peut

s’entretenir d’une nouvelle invention ou d’une nouvelle

méthode de travail avec enthousiasme, mais les sorciers

(éléments très conservateurs) s’y opposeront à coup sûr. Ces

derniers jouissent d’une très grande autorité et quand ils

ont décidé de pousser les autres membres de la tribu à rejeter

une innovation, ces derniers passent rarement outre. Comme

dans toute civilisation les jeunes recherchent un nouveau

mode de vie, mais les anciens s’accrochent à leurs traditions

et maintiennent le statu quo. De plus la plupart des Indiens

sont fondamentalement et à juste titre sceptiques face à tout

cadeau provenant des Blancs. Et, ne l’oubliez pas, ce fut

de mémoire d’homme la première rencontre totalement

amicale des Aucas avec des Blancs. Ce fait, nous l’espérons,

les fera réfléchir.

Le récit terminé, nous sommes restées assises en silence,

occupées à tourner et à retourner entre nos doigts les montres

et les alliances récupérées, essayant pour la centième fois

de nous représenter la scène. Lequel des 5 hommes avait-il

vu tomber les autres ? Lequel d’entre eux avait-il eu le temps

de penser à son épouse et à ses enfants ? L’un d’eux avait-

il couvert ses amis depuis la maison dans l’arbre, et était-il

descendu pour essayer de les sauver ? Combien de temps

avaient-ils souffert ? Les réponses à ces questions

demeuraient un mystère. Un seul fait était certain :

« Quiconque perdra sa vie à cause de moi la sauvera. »

Aucun doute ne subsistait dans notre esprit concernant

l’endroit où se trouvaient nos bien-aimés : ils étaient avec

Christ.

Une fois encore les paroles éternelles du livre des livres

me revinrent à l’esprit : « Tout cela nous arrive, sans que

nous t’ayons oublié, notre cœur ne s’est pas détourné, nos

pas ne seront point éloignés de ton sentier, pour que tu nous

227

écrases dans la demeure des chacals, et que tu nous couvres

de l’ombre de la mort. » Psaume 44:18-20.

La confiance sereine de leurs mères aidèrent les enfants

à considérer la situation comme dénuée de tout caractère

tragique. Il s’agissait seulement de l’accomplissement du

plan de Dieu. « Mon Papa, je le sais, est avec Jésus, il me

manque et je voudrais bien qu’il vienne jouer avec moi de

temps en temps, » dit le petit Stevie McCully âgé de trois

ans. De retour aux Etats-Unis, plusieurs semaines plus tard,

le petit frère de Stevie, Matthieu, naquit. Un jour ce dernier

pleurait et Stevie déclara : « Ne t’inquiète pas, quand nous

irons au ciel, je te montrerai notre Papa. » Le prix à payer

était-il trop élevé ?

Pour le monde en général, il s’agissait du gaspillage de

5 jeunes vies. Mais Dieu a un plan et un but en toute chose.

Beaucoup eurent leur vie transformée par les événements

de Palm Beach. Au Brésil un groupe d’indiens d’une station

missionnaire au fin fond du Mato Grosso tombèrent à

genoux en apprenant la nouvelle et crièrent à Dieu pour être

pardonnés de leur négligence face à leurs compatriotes

mdiens non encore chrétiens. De Rome un fonctionnaire

tméricain écrivit à l’une des veuves : « Je connaissais votre

nari. Il était pour moi l’image idéale du chrétien. » Un

major de l’armée de l’air, en service en Angleterre, avec un

grand nombre d’heures de vol en avion à réaction à son actif,

décida aussitôt de se joindre à la Société d’Aviation

Missionnaire. D’Afrique, un missionnaire écrivit : « Notre

travail ne sera jamais comme avant. Nous connaissions deux

des hommes. Leur vie a laissé une empreinte sur la nôtre. »

Au large de la côte italienne, un officier de la marine

américaine fut victime d’un naufrage. Comme il flottait seul

à bord d’un radeau, il se rappela les paroles de Jim Elliot

(lues dans un article) : « Quand l’heure de la mort survient,

êtes-vous bien certain de ne rien avoir d’autre à faire à part

mourir ? » Il pria afin d’échapper à la mort, car il n’était pas

228

prêt à mourir. Dieu répondit à sa prière et il fut sauvé. A

des Moines dans l’Etat du lowa, un jeune garçon de 8 ans

pria dans sa chambre pendant une semaine, puis annonça

à ses parents : « J’ai entièrement consacré ma vie à Dieu.

Je désire essayer de remplacer l’un des 5 disparus. »

Des lettres parvinrent aux veuves par milliers : d’une

université japonaise. « Nous prions pour vous » ; d’un

groupe d’enfants esquimaux appartenant à une école du

dimanche en Alaska ; d’une église évangélique chinoise à

Houston ; d’une missionnaire en Egypte ayant ouvert le

magazine « Time » et vu la photographie de son ami Ed

McCully.

Seule l’éternité pourra mesurer le nombre des prières

adressées à Dieu à l’intention des veuves, de leurs enfants

et de l’œuvre dans laquelle les 5 hommes avaient été engagés.

Quant à nous, nos prières étaient destinées aux Aucas. Nous

attendions avec impatience le jour où ces sauvages se

joindraient à nous pour louer Dieu.

Très vite des projets furent élaborés afin de poursuivre

la tâche des martyrs. Une équipe fut maintenue à la station

missionnaire d’Arajuno pour accueillir d’éventuels Aucas

bien disposés. Les vols de distribution de cadeaux furent

repris par Johnny Keenan, pour ne laisser aux Aucas aucun

doute sur les mobiles entièrement pacifiques des Blancs. Se

venger ? Cette pensée ne traversa jamais l’esprit de l’une

des veuves, celui des autres missionnaires.

Barbara Youderian retourna reprendre son travail parmi

les Jivaros en compagnie de ses deux enfants, et je revins

à Shandia avec ma petite Valérie âgée de 10 mois pour

poursuivre au maximum l’œuvre de la station quichua. Un

nouveau pilote Hobey Lowrance fut envoyé à la base Société

d’Aviation Missionnaire à Shell Mera avec sa famille et un

nouvel avion, et Marj Saint prenait un nouveau poste à

Quito. Après la naissance de son troisième fils aux Etats-

Unis, quelques semaines après la mort de son mari, Marilou

229

McCully retourna en Equateur en compagnie de ses trois

garçons pour travailler à Quito avec Marj. Olive Fleming

avait passé deux mois seulement dans la jungle quand son

mari mourut et l’avenir s’avérait pour elle plus difficile. Mais

pour elle, comme pour tous, un fait était certain : sa vie

appartenait à Dieu, comme celle de son mari, et II lui

montrerait le chemin.

Pendant les mois qui suivirent la mort des 5 hommes,

Rachel, sœur de Nate Saint, poursuivit l’étude de la langue,

en travaillant avec la jeune femme auca, Dayuma. De

nombreux vols furent organisés au-dessus des maisons aucas.

Le premier groupe de maisons fut brûlé, coutume auca

courante après un combat meurtrier, mais non loin de là

de nouvelles maisons réapparurent, et des cadeaux furent

envoyés aux Indiens. Quand John Keenan survole le village

auca, « Georges » apparaît sautant et agitant la maquette

de l’avion donnée par Nate Saint. « Delila » semble aussi

être à ses côtés. Des morceaux de la carlingue jaune vif de

l’avion de Nate ornent les toits de certaines maisons.

Suite à ces événements chaque jour des milliers de

personnes ont prié partout dans le monde pour que « la

lumière de la connaissance de la gloire de Dieu » atteigne

les Aucas, peuple presque totalement inconnu auparavant.

Comment y parvenir ? Dieu, qui a conduit les 5 hommes,

en conduirait d’autres à son heure et à sa manière.

Jim, Ed et Pierre avaient travaillé parmi les Quichuas et

plusieurs d’entre eux avaient consacré leur vie à Dieu pour

son service afin d’annoncer l’évangile à leurs semblables —

ou même aux Aucas si Dieu le leur demandait. Ils ont

poursuivi l’œuvre commencée par les missionnaires,

témoigné auprès de leur famille, lu les Ecritures traduites

dans leur langue, voyagé parfois en canoë et se sont rendus

le long des pistes boueuses pour enseigner la Bible aux non

230

atteints. Un Indien converti, auparavant buveur invétéré,

vint me trouver un jour et me confia, « Senora, je ne

parviens pas à trouver le sommeil le soir en pensant à mon

peuple. Comment pourrais-je les atteindre ? Comment

entendront-ils parler de Jésus ? Je ne peux me rendre auprès

de tous. Mais ils doivent absolument savoir. Je prie Dieu,

lui demandant de m’indiquer la marche à suivre. « Lors de

petites réunions de prières, les Indiens n’oubliaient jamais

de prier pour leurs ennemis : « O Dieu, tu sais comment

les Aucas ont tué nos bien-aimés Senor Edouard, Senor

Jaime, et Senor Pedro. O Dieu, ils ont agi ainsi car ils ne

te connaissaient pas, tu le sais. Ils ignoraient la gravité de

leur péché. Ils ne comprenaient pas pourquoi les hommes

blancs s’étaient rendus dans leur territoire. Envoie d’autres

messagers, et donne aux Aucas des cœurs aimants et non

des cœurs féroces. Transperce leur cœur comme avec une

lance. Ils ont transpercé nos amis, mais toi tu peux les

transpercer au moyen de la Parole pour qu’ils l’écoutent

et y croient. »

Quant aux épouses et aux familles des 5 hommes, le

souhait muet de leur cœur trouvait écho dans ces paroles

découvertes dans le journal de Jim Elliot : « Je viens de me

rendre sur la colline. Il est à la fois exaltant et délicieux de

se tenir à l’ombre d’un arbre hospitalier avec le vent tirant

le pan de votre manteau, le ciel saluant votre cœur, et

d’admirer le paysage en se consacrant tout à nouveau à Dieu.

Un homme peut-il demander davantage ? Oh, combien il

est épanouissant, agréable et passionnant de connaître Dieu

sur terre ! Peu importe si je n’ai plus l’occasion de le

proclamer, si seulement je peux l’aimer et lui plaire ! Peut-

être dans sa miséricorde me donnera-t-il une nuée d’enfants

destinés à être conduits par mes soins dans les vastes champs

étoilés et à connaître les délices de Celui dont le toucher

embrase. S’il n’en est pas ainsi, puisse-t-il m’être au moins

permis de toucher son vêtement et de lui sourire, alors ni les

231

étoiles, ni les enfants accordés n’auront plus d’importance :

Dieu seul comptera pour moi !

« O Jésus, maître, commencement et fin de toute chose ;

combien de temps devras-tu attendre ta gloire ? Maintenant

les hommes ne se soucient pas de toi ; mais alors tu seras

au centre de toute pensée. Maintenant les hommes sont

exaltés, mais alors nul ne se souciera plus des mérites

d’autrui. Hâte-toi, hâte-toi, gloire des cieux, prends ta

couronne, et captive tes créatures ! »

232

*Table des Matières*

[Préface 5](#bookmark1)

1. [« Je n’ose pas rester à la maison » 9](#bookmark4)
2. [Destination : Shandia 23](#bookmark8)
3. [« Je me suis fait tout à tous » 31](#bookmark11)
4. [Une adaptation sans fin 43](#bookmark15)
5. [« Consacré à Dieu » 53](#bookmark18)
6. Missionnaires parmi les Jivaros,

rétrécisseurs de têtes 73

1. [La rupture des barrières de la jungle 83](#bookmark26)
2. [Les Aucas 101](#bookmark30)
3. [Septembre, 1955 113](#bookmark33)
4. [Les débuts de l’expédition auca 121](#bookmark36)
5. [Liaison téléphonique air-sol 129](#bookmark41)
6. [Les sauvages répondent 141](#bookmark45)
7. [A la recherche de Palm Beach 155](#bookmark49)
8. [Un Auca sur le chemin 167](#bookmark53)
9. Pourquoi les cinq hommes ont-ils décidé

d’aller de l’avant ? 175

1. [« Nous n’avançons pas seuls » 183](#bookmark57)
2. [Vendredi : un succès 199](#bookmark72)
3. [Silence 207](#bookmark75)
4. « Tout cela nous arrive sans que nous t’ayons

oublié » 225



**■ÉTERNITÉ**

L’histoire de la mission n’oubliera

jamais les noms de Jim Elliot, Pete

Fleming, Nate Saint. Ed McCully et

Roger Youdcrian, les cinq jeunes mis­

sionnaires américains qui, en 1956, ont

consommé le sacrifice dans la brousse

équatorienne. Avec la collaboration des

quatre autres veuves, Elisabeth Elliot nous

raconte ici le courage et le dévouement de

ces hommes qui ont souffert le martyre

aux mains des Aucas, les Indiens auxquels

ils s’efforçaient de transmettre la Parole

de Dieu.

En acceptant de tout abandonner pour

Dieu, ils nous ont laissé un défi qui nous

interpelle aujourd’hui comme au jour de

• leur mort.

Pour compléter ce récit du sacrifice

suprême qu’ils ont consenti pour le Christ,

vous lirez aussi avec intérêt la biographie

de Jim Elliot dans l’autre livre du même

auteur : *A l'ombre du Tout-Puissant.*

ISBN 2-86314-059-0

Prix : 64 FF



